PURCHASED FOR THE

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

FROM THE

CANADA COUNCIL SPECIAL GRANT

FOR

LINGUISTICS

42

LA COVISADA

DU MÊME AUTEUR :

Contes de la Lunaira, 2e édition, revue et augmentée (pour paraître prochainement).

Morceaux choisis des Troubadours de la Basse-Auvergne et du Velay, avec une traduction française (en préparation).

A mon ami Gilbert
Paris. 1911 -
F. Morelli

HENRI GILBERT

LA COVISADA

EN DIALECTE BRIVADOIS

Avec une traduction française et des notes étymologiques

LYON
LIBRAIRIE ANCIENNE BADIOU-AMANT
7, RUE DU PLAT, 7

PARIS
LIBRAIRIE J. GIBERT
27, QUAI SAINT-MICHEL, 27

1923

(Tous droits réservés)

PC
3478
G5

LIBRARY
JUL 28 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

A MADEMOISELLE

MARGUERITE FERRAND

en hommage d'amitié

PRÉFACE

Le parler de Chilhac appartient, quant à ses éléments, à l'un des dialectes les plus purs de la langue d'oc.

En l'étudiant de près, on y remarque la survivance, dans leur forme ancienne, d'un grand nombre de mots et d'expressions employés par les troubadours : ce qui établit que la langue littéraire et la langue populaire du moyen âge n'étaient pas, chez nous, complètement différentes. La première ayant un domaine plus étendu, était nécessairement plus riche en vocables, sans cesser, cependant, de se confondre avec la seconde. Les particularités qui différenciaient les dialectes n'étaient même pas un obstacle à l'unité de la langue parlée.

La langue écrite était loin, il est vrai, d'avoir une graphie uniforme, car « elle avait à souffrir

du caprice des scribes » : du moins, les différences qu'on y remarque sont-elles peu importantes; encore peut-on les considérer plutôt comme des signes de prononciation que comme des signes graphiques.

Depuis la décadence de notre langue, ces différences n'ont fait que croître et se multiplier. Peu à peu, faute d'œuvres écrites correctement, on a perdu de vue la forme des mots, puis ces mots eux-mêmes, ont été, parfois, corrompus au point d'en être méconnaissables.

On connaît la méthode des patoisants : écrire en prenant pour unique guide la prononciation, même lorsqu'elle est fautive... Une telle méthode dispense, sans doute, d'étudier les règles de la langue, mais elle ne peut qu'engendrer le désordre, la décomposition, l'obscurité ; elle tend au balbutiement, et ni le public instruit ni les félibres lettrés ne sauraient s'en accommoder.

C'est ce que l'abbé Four explique fort bien dans l'exposé qui précède sa belle édition de Vermenouze. Comme lui, nous avons le souci d' « allier au respect des formes étymologiques une ample reconnaissance des mutations accomplies ». Mais nous pensons, de plus, qu'au lieu d'employer

une graphie imitée du français, ainsi qu'on le fait généralement, il est préférable de s'inspirer des principes, très simples, qui ont régi autrefois notre langue.

Il n'y a pas lieu d'exposer, ici, ces principes dans leurs détails (1) : quelques remarques sur la phonétique suffiront. L'emploi de la lettre *o*, en particulier, nous permettra de faire une sérieuse simplification.

La voyelle O. — Il y a, en langue d'oc, deux *o* : l'*o ouvert* et l'*o fermé*.

L'*o ouvert* se prononce comme dans les mots français *or*, *clos*, *sot*, *trop*. Ex. : *hórt*, *grós*, *pelharót*, *esclóp*.

L'*o* fermé se prononce *ou* : *trobador*, *razon*, *espinos* (pron. *troubadou*, *razou*, *espinou*, mutité de la consonne finale).

Dans les diminutifs en *on*, l'*o* est toujours fermé et l'*n* muette : ainsi *chinon*, *peisson*, *poton* se prononcent *chinou*, *peissou*, *poutou*.

La terminaison *on* des verbes (3mo pers. plur.) a un son nasal un peu plus assourdi que celui du français *on*.

(1) On pourra consulter la très intéressante *Grammaire de l'ancien provençal* publiée par Joseph Anglade (Paris, C. Klincksieck, 1921).

Tels sont les cas les plus fréquents. D'ailleurs, dans notre texte l'*o ouvert* est marqué d'un accent (ó) ; ainsi, toute confusion sera évitée.

La voyelle U. — Même son qu'en français. Mais elle prend le son *ou* lorsqu'elle forme le dernier élément de l'une des diphtongues *au*, *eu*, *iu*, *ou*, lesquelles se prononcent *áou*, *éou*, *iou*, *óou* (en une seule émission de voix, accent sur le premier élément). Cependant, à Chilhac, les gens qui parlent le plus purement donnent à *u* de *iu* un son intermédiaire entre *u* et *eu* et terminé par une sorte d'aspiration (1).

L et N mouillées. — Le mouillement de *l* se rend par *lh*, et celui de *n* par *nh*. Ex. : *talhar*, *sonalha* ; *lanhar*, *vergonha*.

A la fin des mots, *lh* est bref : *malh*, *gralh*, *chavalh*.

Abréviations. — *Las*, *los*, *nos*, etc., appuyés sur le mot précédent, peuvent se réduire à *ls*, *ns*, etc. On en trouve de fréquents exemples dans les écrits des troubadours.

Ce sont, d'ailleurs, nos vieux auteurs qui ont été constamment nos guides. Nous avons essayé

(1) On donnera aussi à *u* le son *ou* dans les mots suivants : *fuant*, fontaine, *puant*, pont, *suan*, sommeil.

d'apporter à l'œuvre de restauration de notre langue — œuvre qui nous est chère — notre modeste contribution. Si, parfois, nous avons encouru la critique, qu'au moins notre bonne volonté soit notre justification.

Henri Gilbert.

LO COVISE

Un jorn d'estiu, ves Chilhac.

Dins lo celh blau, lo solelh raia ; ges de brut pels charreiras ; li bestias charchon l'ombra.

Los hómes sont fòra, elh trabalh. Sai et lai, dins lis caires fressuros, lo carrel sobre la fauda, lis fennas covison.

Sot lo Cantau son dec coviseiras : la Naneta, la Finon, la Mieta, la Catonet, la Loison, la Goton, la Marinon, la Roseta, la Justina, la Marion.

Aco es plazer de li veire : li mans se desgageon, li dets se coiton de picar lis espiounas ; lis fuses sauton, viron sobre'ls carrels, lis chambalhas d'escalha sònon coma de carcavels : quant gente brut'có fai !

E'ls coifas blanchas, que bolegon'n pauc, se levon pas, se viron pas. Coma fason'quelis fennas per comencar la covisada sen chaplar, sen dire quican d'una tau et d'una tau ; sen se planger de sis homes que'ls pòdon pas auzir, cotinent ?

L'ASSEMBLÉE

Un jour d'été, à Chilhac.

Dans le ciel bleu, le soleil irradie; point de bruit dans les rues; bêtes et gens cherchent l'ombre.

Les hommes sont dehors, au labeur. Çà et là, dans les coins ombreux, le carreau sur le giron, les femmes sont assemblées.

Il y en dix a qui sont réunies sous le « Cantau » : la Nanette, la Finette, la Miette, la Catherinette, la Louison, la Margoton, la Marinette, la Rosette, la Justine, la Marion.

C'est plaisir de les voir : les mains vont vite, les doigts se hâtent de piquer les épingles; les fuseaux sautent, virent sur les carreaux, les garnitures d'écaille sonnent comme des grelots : quel joli bruit cela fait!

Et les coiffes blanches, qui s'agitent un peu, ne se lèvent pas, ne se virent pas. Comment ces femmes font-elles pour commencer la réunion sans jaser, sans parler de l'une et de l'autre, sans se plaindre de leurs maris qui ne peuvent les ouïr, présentement ?

Chascuna, beleu, vei, en reive, lis pessetas blanchas ques aura quant copara sa dentella : aquela mandara quican elh drólle, ques es sodart; l'autras aura de pan per que sis efants n'ajon pas fam ; una autra — aquela ques es mais cassada sobre son carrel — achatara una genta rauba de nòvia am sa drôlla, ques es prometuda...

Et li dets fason mais sautar lis fuses, lis espiounas a testa de vire se picon mais viste dins lis cartons, lis chambalhas d'escalha fason na mais brava musica.

Aco es lo carrel de la Naneta que sôna lo mais clar, aco es'quelh, amais, ques a la dentella la mais langea.

La Naneta, en virant la ròda, cossira'n pauc.

La Finon, que l'espia delh caire de l'uelh, lhi fai :

« — Digeas, Naneta, cossiras ben tant, anueit?

« — Que volés, paura Finon ? N'en chau tant veire, per ganhar sa vida !

« — Anem, vos mais ses mau virada? E ben, contas nos quican, e oblidarés vostr'ennòja. »

Totas levon la testa :

« — Oc, óc, un conte per nos desvelhar !

« — Ges n'en sabe : comencas, vos autras !

« — Non farem, non farem. Ses nòstr'ainada : comencas !

« — Si dise un conte, chascuna contara lo sióne ?

« — Oc, óc ! »

Chacune, peut-être, voit, en rêve, les piécettes blanches qu'elle aura quand elle coupera sa dentelle : celle-ci enverra quelque chose au garçon, qui est soldat ; l'autre aura du pain pour que ses enfants n'aient pas faim ; une autre — celle qui est la plus courbée sur son carreau, — achètera une gente robe de mariée à sa fille, qui est promise...

Et les doigts font sauter de plus en plus les fuseaux, les épingles à tête de verre se piquent plus vite dans les cartons, les garnitures d'écaille font une plus jolie musique.

C'est le carreau de la Nanette qui a le son le plus clair ; c'est celui, aussi, qui a la dentelle la plus longue.

La Nanette, en virant la roue, soupire un peu.

La Finette, qui la regarde, du coin de l'œil, lui fait :

« — Dites, Nanette, vous soupirez bien tant, hui ?

« — Que voulez-vous, pauvre Finette ? Il en faut tant voir pour gagner sa vie !

« — Allons, vous aussi, vous êtes triste ? Hé bien, contez-nous quelque chose, et vous oublierez votre ennui. »

Toutes lèvent la tête :

« — Oui, oui, un conte, pour nous éveiller !

« — Je n'en sais point : commencez vous autres !

« — Non, non, vous êtes notre aînée : commencez !

« — Si je dis un conte, chacune contera le sien ?

« — Oui, oui ! »

La Naneta arresta sis fuses, espia son carrel :

« — Hé ben, so dis, sabe « *Lo conte delh Gealh* » : acó vos agrada ?

« — Digeas lo viste, Naneta ! »

Et la Naneta comenqet :

La Nanette arrête ses fuseaux, regarde son carreau :

« — Hé bien, dit-elle, je sais « *Le conte du Coq* » : cela vous plaît-il ?

« — Dites-le vite, Nanette ! »

Et la Nanette commença :

LO CONTE DELH GEALH

Dinc una bòria, i avia'n boier ques amava melh dormir que trabalhar.

Si lo mestre s'en anava de tres pas, elh se botava a s'estirar e a badalhar.

Mas'co era l'estiu que patissia !... Quant la chaumassa venia, Claude sentia sis chambas flaqidas : se podia pas tener dreit ; auria fat pranjeira tota la liada...

Lo ser, jazia, nientat. Son leit lhi agradava melh, de segur, que la dallia o l'estombel.

Aqui, sonhava qu'avia res a faire, que lis champs se laboravon totes solets, que li blats se median en li gardegeant...

Quan esmai, elh matin, quant lo reloge sonava tres horas et que lo mestre, en tustant, per lo desvelhar, lhi gastava son reive et son benaise !

Claude s'estirava, badalhava, et... demorava elh leit !

Un matin, lo granger — lo paire Jaconet — badet

LE CONTE DU COQ

Il y avait, dans une ferme, un bouvier qui aimait mieux dormir que travailler.

Si le maître s'éloignait de trois pas, il se mettait à s'étirer et à bâiller.

Mais c'était l'été, surtout, qu'il pâtissait !... Quand la canicule venait, Claude sentait ses jambes molles ; il ne pouvait pas se tenir droit : il aurait volontiers fait la sieste toute la demi-journée.

Le soir, il s'allait gésir, anéanti. Son lit lui plaisait plus, certes, que la faux ou l'aiguillon.

Là, il rêvait qu'il n'avait rien à faire, que les champs se labouraient seuls, que les blés se moissonnaient en les regardant...

Quel chagrin, le matin, quand l'horloge sonnait trois heures et que le maître, en frappant, pour l'éveiller, lui gâtait son rêve et son bonheur !

Claude s'étirait, bâillait, et .... demeurait au lit !

Un matin, le fermier — le père Jacquinet — ouvrit la

d'aise, entret coma si volia'tapar la maire elh nis, a l'escureta, et te lhi faguet petar un parel d'emplastres :

« — A ! espelat ! Te levaras pas ! »

Lo boier se levet en bredolhant :

« — Quana fotuda besonha, qu'aqueli reloges ! Aco es de bon veire qu'un boier los a pas fats : de segur, aco es quauque granger. »

Despueis, Claude podia pas auzir, sen tipar, lis campanas, lis escenlas, li sonalhas, ni mais lis carcavels. De i pensar, n'en chaunhava, coma lis fedas...

Si'cos avia durat, n'auria rebuzat.

Un jorn, ques era solet, a l'hostau, se demandet de que faria am aquelh coquin de reloge. Aguet leu trobat : badet la caissa et desfaguet li rodetas.

Saguet benaise de lo veire arrestat : aora sonaria pas per desvelhar lo paire Jaconet e aquelh d'aqui laissaria dormir lo Claudonet ques avia tant de suan, lo matin, belsigne !

Et, de i pensar, se botet a badalhar.

Quant lo mestre tornet, essaiet de faire anar lo reloge : res lhi faguet.

Aquelh ser, lo boier s'endormiguet, benaise, et sonhet. Lhi era vejaire qu'aco era lo vespre. Per l'estivada, darrés la boria, lo pastre sonava son labrit ; pels champs, los autres boiers seguian la regea. Los auzia cridar :

porte doucement, entra avec précaution, sans lumière, et fit résonner sur ses joues une paire de gifles :

« — Ah ! mauvais sujet, tu ne te lèveras pas ? »

Le bouvier se leva en maugréant :

« — Quelle mauvaise chose que ces horloges ! Il est aisé de voir qu'un bouvier ne les a pas inventées : assurément, c'est quelque fermier. »

Depuis, Claude ne pouvait ouïr, sans être en colère, les cloches, les sonnettes, les sonnailles, et même les grelots Cette seule pensée le laissait sans appétit, comme les brebis que la chaleur incommode...

Si cela avait duré, il en aurait perdu l'esprit.

Un jour, qu'il était seul, à la maison, il se demanda ce qu'il ferait bien à cette maudite horloge. Il eut vite trouvé : il ouvrit la caisse et démonta les rouages.

Il fut bien aise de la voir s'arrêter : ore, elle ne sonnerait plus pour éveiller le père Jacquinet, et celui-ci laisserait dormir le petit Claude qui avait tant sommeil, le matin, le pauvre !

Et, d'y penser, il se mit à bâiller.

Quand le maître revint, il essaya de faire marcher l'horloge : rien n'y fit.

Ce soir-là, le bouvier s'endormit, tout heureux, et il rêva. Il lui semblait que c'était à la vesprée. Par le guéret, derrière la ferme, le pâtre appelait son chien ; par les champs, les autres bouviers suivaient le sillon. Il les entendait crier :

« — A Caliou !... Morralhat !... Vira !...

Lo vacheiron jetava li vachas et li vedels qui rapetavon per la prada. Toti trabalhavon, dins la boria, et Claude dormia !... Dormia, so crezia, per la vida !...

Aqueste cop, lo paire Jaconet vendria pas lo traire fora lo leit : coma sabria l'hora ?

Et, dins son reive, se desmaissava de rire...

Tot per un cop, lo gealh faguet :

« — Cacaraca ! »

Aurian dit qu'aquelh fotut gealh sabia qu'era tres horas :

« — Cacaraca !... Cacaraca !... »

Lo paure Claude sentiguet, dins son eime, quican que s'en anava, un chastel de treva que se desrochava...

Badet los uelhs sen saber ont era.

Et lo paire Jaconet saguet'qui per lo morralhar de doas geautadas et per lo traire fòra lo leit.

Alaien, lo gealh, que tornava chantar, fasia l'escaunhaire :

« — Cacaraca ! »

Li doas liadas, lo boier saguet mais sornos que de costuma. Era tan ennojat, que pensava gaire elh trabalh. Auzia res de só que lhi dizian : reivava tot desvelhat... Vouguet faire pranjeira, coma'ls autres, a medjorn : avia ges de suan. Quant lhi demandavon per ques era tant sornos, dizia res, más tochava son ase...

« — Marche, Blanchet !... Marche, Mourraliat !... Tourne !... »

Le petit vacher gardait les vaches et les veaux, qui s'ébattaient, par la prairie. Tous étaient au labeur, dans la ferme, et Claude dormait !... Il dormait, pensait-il, pour la vie...

Cette fois, le père Jacquinet ne viendrait pas le jeter hors du lit : comment saurait-il l'heure ?

Et, dans son rêve, il riait à se démonter la mâchoire.

Tout à coup, le coq fit :

« — Cacaraca ! »

On aurait dit que ce maudit coq savait qu'il était trois heures :

« — Cacaraca !... Cacaraca !... »

Le pauvre Claude sentit, dans son esprit, quelque chose qui s'évadait, un château de fée qui s'écroulait.

Il ouvrit les yeux sans reconnaître où il se trouvait.

Et le père Jacquinet fut là pour lui appliquer deux gifles retentissantes et le jeter hors du lit.

Là-bas, le coq, qui s'était remis à chanter, faisait le moqueur :

« — Cacaraca ! »

Toute la journée, le bouvier fut encore plus sombre que de coutume. Il était si ennuyé, qu'il ne pensait guère au travail. Il n'entendait rien de ce qu'on lui disait : il rêvait tout éveillé... Il voulut faire la sieste, comme les autres, à midi : le sommeil ne vint pas. Quand on lui demandait ce qui le rendait si triste, il ne disait rien, mais il suivait son idée...

Se botet elh leit coma'ls polas jocavon. Crezia poder dormir; aco saguet fotut: demoret lis uelhs badats!

Auzia, enquera, la cridada delh gealh, d'aquelh mauvas gealh que se podia pas taizar, lo matin, que desvelhava lo monde ques avian suan.

A ! chalia qu'aco'chabesse !

Lo reloges avia vougut sonalhar : lo relóge i tornaria pas ; era parangit !

Et lo gealh...

N'en penset pas mais. Mas se levet, d'un saut, se bestiguet et prenguet son cotel pontut e aguzat delh biais. Davalet, que l'auziguesson pas, com'un raubaire, et s'en anet ves la jocada. Conisssia tant l'endreit, que podia faire sen chalelh.

I entret.

Lo rei dels polas, un fotraud de gealhas roge, era dreit sobre son jocador, la testa esconduda sot son ala : creze ben que sonhava d'una genta poleta geacada ques avia picotat de gran a costat des elh, ras un plangeon...

Claude l'avia tant vist de cóps, que l'aguet leu trobat, a l'escur. Lo graupiguet, lhi torseguet lo cuelh, per que cridesse pas, et lhi aponget, dins le corps, son cotel pontut.

Lo gealh faguet pas'na cridada ; s'espousset un pauc : era mòrt !

Coma lo mostre s'en tornava, en portant lo corps

Il se mit au lit comme les poules juchaient, croyant pouvoir dormir ; mais ce fut en vain, il resta les yeux béants.

Il oyait encore le cri du coq, de ce mauvais coq qui ne pouvait pas se taire, le matin, qui éveillait les gens en sommeil !

Ah ! il fallait que cela finît !

L'horloge avait voulu carillonner ; l'horloge n'y reviendrait pas : elle avait son compte !

Et le coq...

Il ne poursuivit pas sa pensée. Mais il se leva, d'un saut, se vêtit et prit son couteau pointu et affilé avec soin. Il descendit en évitant de se faire ouïr, tel un voleur, et s'en alla vers la juchée. Il connaissait si bien l'endroit, qu'une lumière était inutile.

Il y entra.

Le roi des poules, un énorme coq rouge, était droit sur son perchoir, la tête cachée sous son aile : je crois bien qu'il rêvait d'une jolie poulette au plumage marqueté de blanc qui avait picoté du grain à côté de lui, au pied du pignon...

Claude l'avait vu tant de fois, qu'il l'eut vite trouvé, dans l'obscurité. L'ayant saisi, il lui tordit le cou pour l'empêcher de crier, et lui plongea, dans le corps, son couteau pointu.

Le coq ne jeta pas un cri ; il trembla seulement un peu : il était mort !

Comme le monstre s'en retournait, en portan le

auziguet lis fedas que bramavon, li vachas et li bious que morlavon ; una chuta, esconduda dinc un vielh sauze, alai, goinava : aurian dit qu'aqueli bestias avian d'eime et plangian lo mòrt. Pueis, coma si volian sonar lo clas, dins tota la bòria li bestias se botèron a brandolhar sis chadenas, a espoussar si sonalhas.

Delh luan, lo relóge de la gleisa sonet medjanueit.

D'auzir aqueli bruts, que cranhava tant, Claude, lo Tuaire, trantiolava de paor.

Se botet a corre e anet traire de l'autre costat de la paret lo corps delh gealh, apres que lhi aguet ranchat una pognada de plomas, per faire creire qu'acó era lo reinaud que l'avia emportat.

Quant aguet pannat si mans, plenas de sang, lo boier se tornet jaire.

« — Aora, res gastara mon suan », se penset.

Mas era cranhos. Vesia ques avia mau fat. Demoret desvelhat sei lo matin. Per la fin, lasse, s'endormiguet coma le jorn anava vener. Et, dins son suan, aguet un reive que fazia paor.

Vezia, davans elh, lo gealh, dinc una nebla rogea. Lo bec de l'aucel era badat et preste a lhi crebar lis uelhs ; sis arpias pontudas eron dreit son cuelh et semblava que se i anavon plantar. Lo cotel era apongeat dins lo corps delh gealh, e una plueja de sang tombava delh mau. Tota gota que tochava le morre delh

corps, il ouït les brebis qui bramaient, les vaches et les bœufs qui meuglaient. Une chouette, cachée dans un vieux saule, là-bas, ululait : on aurait dit que ces bêtes avaient du sens et qu'elles plaignaient la victime. Puis, comme si elles avaient voulu sonner le glas, dans toute la ferme les bêtes se mirent à agiter leurs chaînes, à secouer leurs sonnailles.

Dans le lointain, l'horloge de l'église sonna minuit.

D'ouïr ces bruits, qui lui causaient tant d'effroi, Claude, l'assassin, chancelait de peur.

Il se mit à courir et alla jeter, par-dessus le mur, le cadavre du coq, après qu'il en eut arraché une poignée de plumes pour faire croire que c'était le renard qui l'avait emporté,

Après qu'il eut essuyé ses mains, pleines de sang, le bouvier alla se recoucher.

« — Ore, rien ne troublera mon sommeil », pensa-t-il.

Mais il était rempli de crainte ; il se rendait compte de son forfait. Il demeura éveillé jusqu'au matin. A la fin, brisé de fatigue, il s'endormit comme le jour allait paraître. Et, pendant son sommeil, il eut un rêve effrayant.

Il voyait, devant lui, le coq, dans une nuée rouge. Le bec de l'oiseau était ouvert et prêt à lui crever les yeux ; ses griffes acérées étaient dirigées vers son cou et il semblait qu'elles allaient s'y planter. Le couteau était enfoncé dans le corps du coq et une pluie de sang tombait de la blessure. Chaque goutte qui attei-

Claude i entrava et lo borlava coma s'acós era estat de gotas de fióc.

Et lo gealh espoussava sis alas et cridava :

« — Tuaire !... Tuaire !... »

Lo tuaire suzava e aganissia de paor. Volia cridar ; mas quican tenia si maissas sarradas ; et lanhava. Se sentia estavanir...

Tot per un cop, — era tres horas ! — lis uelhs delh gealh faguèron doi rais de fióc ; son cuelh se redeziguet, et faguet una cridada que bronziguet :

« — Cacaraca ! »

Claude sobresautet dins son leit, pueis, com'un simple, correguet fòra.

Lo paire Jaconet, que lo venia desvelhar, lo veguet passar davans elh et se sauvar, a la galopada, pels champs, en cridant :

« — Mais me crebara'ls uelhs !... Mais me crebara' ls uelhs !... Paras me !... »

Lo perdeguèron, quan entret, alai, dins la chassanha ; et, desempueis, dengun l'a vist... Dison que s'es trais dins l'aiga et que son corps es demorat elh fond de quauque gorg.

Só que vos póde dire, aco es ques a fah'na mauvasa fin, et qu'aqueli que volon pas trabalhar n'en fazon pas d'autra.

---

gnait le visage de Claude pénétrait dans les chairs, et, comme des gouttes de feu, les brûlait...

Et le coq agitait ses ailes, en criant :

« — Assassin !... Assassin ! »

L'assassin suait et défaillait de peur. Il eût voulu crier ; mais une force invisible tenait ses mâchoires serrées ; et il gémissait faiblement. Il se sentait défaillir...

Tout à coup — il était trois heures ! les yeux du coq dardèrent deux rayons de feu, son cou se tendit et il jeta un cri retentissant :

« — Cacaraca ! »

Claude sursauta, dans son lit, puis, comme fou, courut dehors.

Le père Jacquinet, qui venait l'éveiller, le vit passer devant lui et se sauver, en criant :

« — Il me crèvera les yeux !... Il me crèvera les yeux !... Protégez-moi ! »

On le perdit de vue, quand il entra, là-bas, dans la chassagne ; et, depuis, personne ne l'a vu... On prétend qu'il s'est jeté dans la rivière et que son corps est demeuré au fond de quelque gouffre.

Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il a fait une mauvaise fin, et que ceux qui ne veulent pas travailler n'en font point d'autre.

UNA QU'AMA PAS LIS FLANHAIRES

Quant la Naneta se saguet taizada, aquela chapleira de Finon lhi tornet dire :

« — Sabés s'era maridat, Claude lo tuaire?

« — Lo conte zo dis pas.

« — Creze que non fazia, Naneta.

« — De que n'en sabés, Finon?

« — O sabe! Póde pas creire que, d'autres cóps, lis fennas saguesson tant bestias com'anueit. Devian faire levar sis hómes, quant eron flanhaires ».

D'un caire et de l'autre, lhi respondeguèront :

« — Que ses simpla, Finon! I a tojorn' gut de pintaires, de ribotaires, de flanhaires et n'i aura enquera. Acó sera nos autras, pauras fennas, que n'en patirem.

« — Basta ben!... Et de que mais?

« — Et que farias?

« — Que faria? Me plange pas de mon Peire : ama sis efants e òbra tant que pót; mas vos promete que sis avia'n Claude, te lhi pegearia enquera mais d'emplastres que lo paire Jaconet. Lhi botaria la picha dins

UNE QUI N'AIME PAS LES FLANEURS

Quand la Nanette eut cessé de parler, cette bavarde de Finette lui dit encore :

« — Savez-vous s'il était marié, Claude l'assassin?

« — Le conte ne le dit pas.

« — Je crois qu'il ne l'était pas, Nanette.

« — Qu'en savez-vous, Finette?

« — Je le sais! Je ne puis croire qu'autrefois les femmes fussent si sottes qu'aujourd'hui. Elles devaient faire lever leurs maris, quand ils étaient paresseux ».

De côté et d'autre, on lui répondit :

« — Que vous êtes naïve, Finette! Il y a toujours eu des ivrognes, des riboteurs, des fainéants et il y en aura encore. Ce sera nous, pauvres femmes, qui en patirons!

« — Bien sûr!... Et quoi encore?...

« — Et que feriez-vous?

« — Ce que je ferais? Je ne me plains pas de mon Pierre : il aime ses enfants et œuvre tant qu'il peut; mais je vous promets que, si j'avais un Claude, je lui appliquerais encore plus de gifles que le père Jac-

la man, es elh trabalharia, quan ieu deuria, am una trica, lo menar elh champ!

« — Coma zo dizés!... O farias pas!

« — O faria pas? Espias me dins lo viston!

« — Aquela gampa de Finon!... Me fai paor, coma parla!

« — Chauria que saguessiam totas com'aco.

« — E ben, Finon, sis avés tant de morre, contas nos quican.

« — Crezés que sei empeitada? Ma menina me dizia pro de besonhas, quans ere petiota.

Anem, escoutas « *Coma faguet Codaca per entrar elh celh* ».

---

quinet; je lui bouterais la pioche en main et il travaillerait, quand je devrais, avec une trique, le mener au champ!

« — Comme vous dites cela!... Vous ne le feriez pas!

« — Je ne le ferais pas? Regardez-moi bien dans la prunelle!

« — Cette terrible Finette!... Elle me fait peur, comme elle parle!

« — Il faudrait que nous fussions toutes ainsi.

« — Hé bien, Finette, puisque vous êtes si hardie, contez-nous quelque chose.

« — Croyez-vous que je sois embarrassée? Ma grand mère me disait assez de choses, lorsque j'étais petite.

Allons, écoutez « *Comment fit Coudaca pour entrer au ciel* ».

COMA FAGUET CODACA PER ENTRAR ELH CELH

Un paure home era mort un vendre.

Chau creire que, aquelh jorn, la Camardas avia dalliat trop viste o que lis esprits fazian pranjeira : i aguet ni ange ni diable per campar son anma.

Et la paura anma sabia pas ont anar, per so que conissia pas mais lo chamin delh celh qu'aquelh de l'enfern.

Era aqui que lanhava, quant sent Mechelh, que venia de querre un rei, passet. Ella lo seguet, de luan, et, com'acò, arribet elh celh.

Aco era un chastel d'ont la parets era tant langea que n'en vezian pas lo chap, et tan auta que n'en vezian pas la cima.

Li justes, qne lis anges portavon, entravon sen fin, et, tota'ls cops que lo portau, qu'espandissia, se badava, auzian, en una doussa musica : « Gloria! Gloria! »

COMMENT FIT COUDACA POUR ENTRER AU CIEL

Un pauvre homme était mort un vendredi.

Il faut croire que, ce jour-là, la Camarde avait fauché un peu trop vite ou que les esprits se livraient au repos, car il n'y eut ni ange ni diable pour recueillir son âme.

Et la pauvre âme ne savait où se diriger parce qu'elle ne connaissait pas plus le chemin du ciel que celui de l'enfer.

Elle se lamentait, quand saint Michel, qui venait de quérir un roi, passa. Elle le suivit, de loin, et, ainsi, arriva au ciel.

C'était un castel dont la muraille était si longue qu'on n'en voyait pas la fin et si haute qu'on n'en voyait pas la cime.

Les élus, que les anges portaient, entraient sans discontinuer, et, chaque fois que le portail, qui resplendissait de lumière, s'ouvrait, on entendait en une douce musique : « Gloire ! Gloire ! »

L'anma se sentia tirada per l'enveja d'anar chantar la gloria de l'Autisme.

Tustet pelh portau.

Sent Peire, que ten la clau delh Paradis, espinchet :

« — Que vóles ? » so cridet.

« — Sei Codaca de ves Chilhac ; ai ganhat lo celh e i vene ».

Lo gardaire delh celh respondeguet en se regaunhant :

« — Quau t'a menat ?

« — Vene solet, bon sent Peire.

« — Ont es ton bon ange ?

« — O sabe pas ; quant sei partit d'*alaien*, i avia dengun per me prener.

« — Et voudrias entrar'qui ?

« — Fotre ben, bon sent Peire !

« — Te voles entornar !... Recebem pas la pauralha !...

« — S'ere pauralha coma vos, demandaria res ! Voi nommas Peire, et ses mais dur que la peira !... Fazias pas tant l'harbalant, quand lo gealh chantet tres cóps !... ».

L'apostre n'en demoret com'una feda massolada...

Un pauc apueis, cridet sent Thomas.

Aquelh d'aqui, ques avia auzit Codaca, se prometia de l'espoussar de la mena :

« — Aco es tu, ques as tant de morre ?

L'âme se sentait possédée d'un ardent désir d'aller chanter la gloire du Très-Haut.

Elle heurta au portail.

Saint Pierre, qui tient la clef du Paradis, regarda :

« — Que veux-tu? cria-t-il.

« — Je suis Coudaca, de Chilhac; j'ai gagné le ciel et j'y viens ».

Le gardien du ciel lui répondit, en faisant la grimace :

« — Qui t'a conduit?

« — Je viens seul, bon saint Pierre.

« — Où est ton ange gardien?

« — Je ne le sais pas : quand je suis parti de *là-bas*, il n'y avait personne pour me prendre.

« — Et tu voudrais entrer ici?

« — Certes, oui, bon saint Pierre.

« — Veux-tu te retirer?... Nous ne recevons pas la pauvraille!...

« — Si j'étais pauvraille, comme vous, je ne demanderais rien! Vous vous nommez Pierre et vous êtes plus dur que la pierre!... Vous ne faisiez pas tant le fier, lorsque le coq chanta trois fois!... ».

L'apôtre en resta comme une brebis étourdie d'un coup de massue...

Peu après, il appela saint Thomas.

Celui-ci, qui avait ouï Coudaca, se promettait de le rabrouer de la belle façon :

« — C'est toi, qui es si hardi?

« — Bon sent Thomas, demande pas gaire : vóle mas entrar elh celh.

« — Pelha de bestia ! Desgorgeat !... Sabes pas que sem li martirs, lis confes, lis apostres, li sents et qu'aquelh celh es nostre?

« — Digeas, sent Thomas, voi sovenés de vòstra maucrezensa et que Nòstre Signe vos faguet botar vòstra man dins son costat?... N'avés pas bergonja? »

Lo sent se casset, pueis cridet sant Paul.

Desera, sent Paul badava la bocha per lhi en dire quatre, quant Codaca faguet :

« — Apóstre, sei benaise de voi veire : beléu, me venés contar só que faguerias, quant tueron sent Estefe, e ont anavias, quant un'esparnida vos traguet per terra... »

Acó lhi faguet com'una gimblada et demoret mut...

Mas lo bon Dieu, que sabia que i avia quican, venguet veire.

Codaca n'aguet pas paor de lhi parlar :

« — Senhor, so diguet, sei mas un paure serve, un pelhard, un pas grand cas; mas vos ai totjorn conissut, vos ai credut et n'ai dengun tuat. Tota ma vida, ai bailat de mon pan am aquels que n'avian ges, ai fat chaufar et jaire aquels qu'avian freit et qu'eron sen leit ; et, aora, voi vene demandar de me badar lo Paradis.

« — Bon saint Thomas, je ne demande pas grand chose : je veux seulement entrer au ciel.

« — Vil manant ! Insolent ! Tu ne sais pas que nous sommes les martyrs, les confesseurs, les apôtres, les saints, et que ce ciel est nôtre ?

« — Dites, saint Thomas, vous souvenez-vous de votre mécréance, et que Notre-Seigneur vous fit bouter votre main dans son côté?... N'en avez-vous pas vergogne ? »

Le saint baissa la tête, puis il appela saint Paul.

Déjà, saint Paul ouvrait la bouche pour lui faire un discours bien senti, quand Coudaca fit :

« — Apôtre, je suis enchanté de vous voir : peut-être, me venez-vous conter ce que vous fîtes, quand on martyrisa saint Etienne, et où vous alliez, quand le feu du ciel vous jeta à terre... »

Ce fut comme si on l'avait cinglé au visage et il resta sans mot dire...

Mais le bon Dieu, qui savait bien qu'il se passait quelque chose, vint voir.

Coudaca n'eut pas peur de lui parler :

« — Seigneur, dit-il, je ne suis qu'un pauvre serf, le dernier des hommes, rien qui vaille ; mais je ne vous ai jamais *renié*, j'ai *cru* en vous et n'ai *tué* personne. Toute ma vie, j'ai partagé mon pain avec ceux qui n'en avaient point, j'ai réchauffé et couché ceux qui avaient froid et qui étaient sans abri ; et, ore, je viens vous demander de m'ouvrir le Paradis.

— « Aco es parlat delh biais, respondeguet lo bon Dieu. Te sabes parar et ton plaidejat m'agrada. Peire, bada, et tu, entra! »

Aqueste cóp, chauguet que lo portau se badesse, et Codaca entret elh Paradis.

Aquels sents son li senhors d'autres cops, ques avian tot lo benaise, et Codaca lo paure monde ques a tant rambalhat per en aver un pauc.

« — C'est bien parlé, répondit le bon Dieu. Tu sais te défendre et ton plaidoyer m'agrée. Pierre, ouvre ! et toi, entre ! »

Cette fois, il fallut bien que le portail s'ouvrît, et Coudaca entra au Paradis.

Ces saints sont les seigneurs de jadis, qui avaient tout le bien-être, et Coudaca, le pauvre peuple qui a tant peiné pour en obtenir un peu.

D'AUTRES COPS

Aquelh conte agradet pro am'ls fennas, et totas se boteron a chaplar daparteira :

La Mieta. — Au Finon ! Mas sabés de gentas besonhas !

La Catonet. — L'avés auzida ? N'a pas la gorgea embolhada... Parla com' un curat dins sa chadeira...

La Finon. — Sabe só ques ai apres.

La Loison. — Aco es pas de messongeas, só que i a elh chap de vostre conte ?

La Finon. — De que ?

La Loison. — Acó dels paures et dels senhors.

La Finon. — E ! pardina !

La Roseta. — Tenés, la Goton, ques a estudiat dins li libres, nos zo contara.

La Goton. — M' en sovene gaire, aora.

La Marinon. — Digeas nos zo !

La Goton. — Aco es ben vrai, vezés. Fazia pas de bon viure, d'autres cops. Tota villa, tot vialage avia son senhor. Aquelh d'aqui vesqia dins son chastel, a

AUTREFOIS

Ce conte plut beaucoup aux femmes, et elles firent leurs réflexions à tour de rôle :

La Miette. — Hé, Finette ! Mais vous savez de belles choses !

La Catherinette. — L'avez-vous ouïe ? Elle n'a pas le gosier embarrassé... Elle parle comme un curé en chaire...

La Finette. — Je sais ce que j'ai appris.

La Louison. — Ce ne sont pas des mensonges, ce qui vient à la fin de votre conte ?

La Finette. — Quoi donc ?

La Louison. — Ce qui concerne les pauvres et les seigneurs.

La Finette. — Hé ! pourquoi ?

La Rosette. — Tenez, la Marguerite, qui a étudié dans les livres, nous l'expliquera.

La Marguerite. — Je ne m'en souviens guère, ore.

La Marinette. — Dites-le-nous !

La Marguerite. — C'est la vérité, voyez-vous ! Il ne faisait pas bon vivre, autrefois. Chaque ville, chaque village avait son seigneur. Celui-ci vivait dans son

l'abriga, darres si grossas torres. Quant s'ennojava, covidava d'autres chastelans, sis amics, et toti, am un tropel de chins, anavon chassar.

Quant tot aquelh mondes aviant passat, chalia veire li cevadas, lis ordis, li blats dralhats, trapegeats. Lo paure serve vezia chatir sa racorda et podia mas gardegear... Si s' era vougut virar, acó seria estat leu fat : un liam elh cuelh e una brancha d'abre ! Li gralhs avian per espartinar !

La Marinon. — Lis podian pas botar en prison, aquels mauvas senhors ?

La Goton. — Quau i los auria botats ? Eron li mestres. Aco eras els que i botavon' ls autres. Et chalia pas faire grand cas, vezés ben, per anar dins' quelis escondalhas escuras ont li rats fazian lo diable a quatre.

La Roseta. — Et lo póble, cossi vesqia ?

La Goton. — Lo póbles era de planger. Mangeava de pan negre — lo sedats era per lo senhor —, et marchava, mais d'un cop, ped deschaus.

Pueis, quant s'era esquintat elh trabalh, lhi prenian un bon pauc de son vin, de son blat, de sa fruta, de tot so ques avia campat.

Si lo senhor volia faire bastir un chastel, comandava li serves, et per res ! Si s'en anava a la guerra, a la crosada, si fazia de diutes, si maridava sa filha, lhi chalia bailar d'argent.

Et la nueit, quant li garnolhas coassavon, dins li

castel, à l'abri, derrière ses grosses tours. Quand il s'ennuyait, il conviait d'autres châtelains, ses amis, et, tous, accompagnés d'une meute de chiens, allaient chasser.

Quand tous ces gens avaient passé, il fallait voir les avoines, les orges, les blés couchés et foulés aux pieds ! Le pauvre serf voyait détruire sa récolte sans pouvoir protester. S'il eût voulu se plaindre, c'eût été vite fait : un lien au col et une branche d'arbre ! Les corbeaux avaient de quoi faire leurs repas !...

La Marinette. — Ne pouvait-on pas les bouter en prison, ces méchants seigneurs ?

La Marguerite. — Qui les y aurait boutés ? Ils étaient les maîtres. C'étaient eux qui y boutaient les autres. Et il ne fallait pas faire grand chose, voyez-vous, pour aller dans ces sombres oubliettes où les rats faisaient le sabbat.

La Rosette. — Et le peuple, comment vivait-il ?

La Marguerite. — Ah ! le peuple était à plaindre ! Il mangeait du pain noir — le plus fin était pour le seigneur —, et il marchait, bien souvent, pieds déchaus.

Puis, quand il s'était épuisé au labeur, on lui prenait une bonne partie de son vin, de son blé, de sa cueillette de fruits, en un mot de tout ce qu'il avait récolté.

Si le seigneur voulait faire bâtir un castel, il disposait des serfs et sans rétribution. S'il allait à la guerre, à la croisade, s'il faisait des dettes, s'il mariait sa fille, il fallait lui bailler de l'argent.

Et, la nuit, quand les grenouilles coassaient, dans

rasas delh chastel, li serves anavon batre l'aiga per que lo mestre poguesse dormir.

La Marion. — E ben, belsigne! Lo chalia pas crossar?

La Catonet. — N' i a, anueit, d' aquels senhors?

La Goton. — Ges. I a un fotraud de temps que lo chastel de Chilhac es desrochat et qu' aquels que i demoravon son... sabe pas ont...

La Justina. — Ont era, lo chastel de Chilhac?

La Goton. — Delh costat de la gleisa. Era bastit en aut delh róc.

La Marion. — Quau vos a dit tot acó?

La Goton. — Mon paure pairin, ques es mort l'annada passada, a quatre vint dech ans (que lo bon Dieu et la bóna Viergea ajon son anma!)

La Loison. — Et com' an fat per que i aje ni senhors ni serves?

La Goton. — Lo pobles avia tant patit que, per la fin, se viret. Mas per qu' acó' chabesse, n'en chauguet, de centenadas!

La Finon. — E enquera anueit, lis pelhards patisson pro. Me sovene que, quant ere petióta, mangeaviam gaire de pan blanc ni de part, a l'hostau. N' aviam mas per Sant Joan, la festa de Chilhac. Et quant de cóps ma mamas a prestit sa pasta am de racet!

La Catonet. — Aquelh temps es passat.

les fossés du castel, les serfs allaient battre l'eau, afin que le maître pût dormir.

La Marion. — Le pauvre homme ! Ne fallait-il pas, aussi, le bercer ?

La Catherinette. — Y en a-t-il, hui, de ces seigneurs ?

La Marguerite. — Point. Voilà beau temps que le castel de Chilhac est en ruines et que ses habitants sont... je ne sais où...

La Justine. — Où était-il, le castel de Chilhac ?

La Marguerite. — Du côté de l'église. Il surplomblait le roc.

La Marion. — Qui vous a dit tout cela ?

La Marguerite. — Mon défunt parrain, qui est mort l'an passé, à quatre-vingt-dix ans (que le bon Dieu et la bonne Vierge aient son âme !)

La Louison. — Et comment a-t-on fait pour qu'il n'y ait plus ni seigneurs ni serfs ?

La Marguerite. — Le peuple avait tant pâti, qu'à la fin il se révolta. Mais il en fallut des siècles, pour que cela prît fin !

La Finette. — De nos jours encore, les pauvres ont assez à pâtir. Je me souviens que, lorsque j'étais toute jeune, nous ne mangions guère de pain blanc, ni de viande, à la maison. Nous en avions seulement à la Saint-Jean, la fête de Chilhac. Et combien de fois ma mère a mis du son dans sa pâte !

La Catherinette. — Ce temps est passé.

La Mieta. — Dizés, vos autras fennas, si diziam un pauc de chapelet ?

La Finon. — Laissas m' estar' có ! Aurem pro de temps a la velhada. Contas quican mais.

La Mieta. — Iganauda de Finon !

La Naneta. — Au Mieta ! Lo jorn delh Soparon, nos avés contat : « *Lo lop que s'es fat monge* » ; nos zo tornarés dire ?

La Mieta. — S' acó vos agrada, vole ben. Escoutas :

La Miette. — Dites, vous autres femmes, si nous disions un bout de chapelet ?

La Finette. — Laissez donc cela ! Nous aurons assez de temps à la veillée. Contez plutôt autre chose.

La Miette. — Impie de Finette !

La Nanette. — Holà, Miette ! Le jour du Réveillon, vous nous avez conté : « *Le loup qui s'est fait moine* » ; vous nous le redirez ?

La Miette. — Puisque cela vous agrée, je veux bien. Ecoutez :

LO LOP QUE S'ES FAT MONGE

D'aquelh temps, li bestias parlavon.

Un lobas, ques avia espaoralhat mais d'una pargeada, tombet malaute : la ronha lhi mangeava la pel.

Plen de dolor et de languizon, elh pensava morir end sa cavorna.

Preget lo bon Dieu de garir son mau et prometeguet, si tornava aver la sandat, de se passar de part d'aquelh jorn en lai et de se faire monge end lo covent de Sent Julian, de Breude.

Quant miracle ! L'endeman, saguet garit !

Avia fat lo vot : vouguet faire la penitensa.

S'en anet ves Breude.

Pelh chamin, lis chins, que sabian res delh miracle, avian pro enveja de lhi esfatar la pel, e'ls homes de lhi la traucar a cops de forchas ; mas era tant contrit que dengun lhi faguet res. Lo monde, amais, lo prenian per quauqu'anma quo patissia et se signavon..

Nostre lop arribet elh covent. Lo portier lhi badet et lo menet ves l'abat.

LE LOUP QUI S'EST FAIT MOINE

En ce temps-là, les bêtes parlaient.

Un vieux loup, qui avait porté l'épouvante en plus d'un parc, tomba malade : la rogne lui rongeait la peau.

Plein de douleur et de tristesse, il croyait bien mourir en sa caverne.

Il pria le bon Dieu de guérir son mal et promit, s'il recouvrait la santé, de renoncer, pour le reste de ses jours, à se nourrir de chair et de se faire moine au couvent de saint Julien, de Brioude.

Quel miracle ! Le lendemain, il fut guéri !

Ayant fait le vœu, il voulut faire la pénitence.

Il s'en alla donc à Brioude.

En chemin, les chiens, qui ne savaient rien du miracle, avaient bien envie de lui déchirer la peau, et les hommes de la lui percer à coups de fourches ; mais il était si contrit que personne ne lui fit de mal. Les gens le prenaient même pour quelque âme en peine et se signaient.

Notre loup arriva au couvent. Le portier lui ouvrit et le présenta à l'abbé.

« — Aco es tu, fraire, faguet aquelh, que sent Julian me fazia veire, quant sonhave, aquesta nueit?

« T'espeitave, sabes.

« Lo sent, per la volontat de Dieu, m'a dit que ses un grand pechador : fai penitensa, fraire, fai penitensa ! Que la bóna gracia tombe, coma l'aiganha, sobre ton anma ! »

Et tant l'abat n'avia geau, tant pau mais l'auria potonat !

Adonca, lo mangea feda bestiguet la rauba, lhi doneron lo nom de *Fraire Alengrin* et saguet lo mais pietos de li monges. A la gleisa, chantava ben un pauc fort et coma s'era roumassat, mas dengun s'en plangia : hors de chantar, lis autres monges podian chabidar.,. Et pueis, que volés ? Fazia só que podia : un lop n'es pas de górgea a chantar la messa, pas mais qu'un ase n'a de biais per tochar la chabreta...

Sajas, solamen, que *Fraire Alengrin* fazia penitensa, jazia sobre un leit de gavels, plorava sis pechats et pregeava de bon cuer.

Mas pregea que pregearas ! De faire maigre tant de temps, si dents venian langeas, langeas, lis pastenalhas e' ls autres lioumes li fazian gingiva ; sa topinada de sopa lhi bailava lo badalh.

Ai ! qu'auria crocat una fedona !...

La languizon lo tornet prener.

Elh que chantava, d'avant, am tant de cuer, se taizava : a la gleisa, li monges podian pus chabidar !...

« Est-ce toi, frère, fit celui-ci, que saint Julien me faisait voir, dans mon rêve de cette nuit?

« Je t'attendais, sais-tu?

« Notre saint, sur l'ordre de Dieu, m'a révélé que tu es un grand pêcheur : fais pénitence, frère! Fais pénitence ! Que la grâce d'en haut tombe, comme la rosée sur ton âme ! »

Et l'abbé était si joyeux, qu'il l'aurait presque embrassé !...

Donc, l'avale-brebis vêtit la robe, on lui donna le nom de *Frère Isengrin* et il fut le plus pieux des moines. A l'église, il chantait bien un peu fort et d'une voix enrouée, mais personne ne s'en plaignait : au lieu de chanter, les autres moines pouvaient dormir...

Et puis, que voulez-vous? Il faisait ce qu'il pouvait: un loup n'a pas plus une voix à chanter la messe qu'un âne n'a d'adresse à jouer de la *chevrette !*

Sachez, seulement, que *Frère Isengrin* faisait pénitence, gisait sur un lit de sarment, pleurait ses péchés et priait avec ferveur.

Mais il avait beau prier et prier ! De faire maigre si longtemps, ses dents devenaient longues, longues, les carottes et autres légumes lui donnaient la gingivite; son pot de soupe le faisait bâiller.

Ah! qu'il aurait volontiers croqué une brebis!

La langueur le reprit.

Lui qui chantait, auparavant, avec tant d'ardeur, se taisait: à l'église, les moines ne pouvaient plus dormir!

Lo matin, lis pastres delh covent sortian l'aver : *Fraire Alengrin*, qu'auzia li sonalhas, plantava lis aurilhas et niflava : sis uelhs lioucegeavon ; avia enveja de crocar.

Lhi chalia de part, de part sangosa !

Ai ! per de ques avia quitat lo boscas ont lo senglar cor, ont la sauvagina farfólha ? Per de ques avia fugit sa cavorna d'ont sortia, a son biais, per anar querre, la nueit, dins lo pargue, dins la fedaria, li bestias bialarellas ?

Una nueit que l'enveja de charn li torsia li budels, trobet lo biais de sorter et viret ves lo bós.

A la lunaira, per la plana, se viset qu'una fedas era perduda dinc un champ :

« — E ! bóna nueit, feda ! faguet lo sauta pargue, que fazes' qui, soleta ?

« — Me sei escampelhada et sabe pas ont es ma pargeada, aora.

« — Crei me, feda, la trobaras pas ! »

Alengrin faguet dos pas per la graupir pelh cuelh. Mas penset ques avia fat lo vot de ges mangear de part de sa vida.

« — Basta ! so diguet, si la laisse estar, un autre l'atapara et s'en galara. Pueissa, ai trop de fam ! »

Et lo cróca feda espelet la bestiona.

Li lops son totjorn lops : que'ls fedas se gardon !

Chaque matin, les pâtres de l'abbaye sortaient les troupeaux : *Frère Isengrin*, qui oyait les sonnailles, dressait les oreilles et humait, de loin, l'odeur de sa proie ; ses yeux jetaient des éclairs ; il avait envie de jouer des crocs.

Il lui fallait de la chair, de la chair saignante !

Ah ! pourquoi avait-il quitté la forêt où court le sanglier, où tout ce qui est sauvage s'ébat ? Pourquoi avait-il fui son antre d'où il sortait, à son gré, pour aller ravir, la nuit, dans le parc, dans la bergerie, les animaux bêlants ?

Une nuit qu'une véhémente envie de chair le torturait, il trouva le moyen de sortir et se dirigea aussitôt vers le bois.

Au clair de lune, par la plaine, il s'avisa qu'une brebis était perdue dans un champ.

« — Hé ! bonne nuit, brebis, fit le saute-parc, que fais-tu là, seulette ?

« — Je me suis séparée du troupeau et je ne sais pas où il se trouve, à cette heure.

« — Crois-moi, brebis, tu ne le tronveras pas ! »

Isengrin fit deux pas pour la saisir au cou. Mais il songea qu'il avait fait le vœu de ne plus manger de chair de sa vie.

« — Bast ! se dit-il, si je la laisse aller, un autre s'en emparera et s'en régalera. D'ailleurs, j'ai trop faim ! »

Et le dévore-brebis mit en pièces la pauvre bête.

Les loups sont toujours loups : que les brebis se gardent !

I A LOPS ET LOPS

La Mietas avia tant sabut dire son conte que totas lis coviseiras avian laissat'star sis fuses per l'escoutar.

Gaire ben totas avian vist de lops ; mais non com' aquelh.

« — Vezés, s'ere estada aqui, diguet la Finon, me seria pas signada de lo veire passar. Lo mostrelhas ! Auria podut cassar lis uelhs com' una robiaca que ven de mangear lo bon Dieu... Te lhi auria doblat lis costas a cops d'escobas ! »

D'auzir parlar com' aco, la Naneta n'era cranhosa.

« — Et s'acos era estat quican ? » so respondeguet. Sabés ques era un temps ont vesian d'estranjas besonhas.

« Un cop, lo paire Boschet, ques es mort, anava tirar de vin ves sa cava dels Esconduras. Quant aguet badat la porte, veguet, davans elh, dos chinas negres que mostravon si dents. Li vouguet sorter a cops de ped ; mas avia trobat de trabalh ! Lhi saute-

IL Y A LOUPS ET LOUPS

La Miette avait su dire si bien son conte que toutes les dentellières avaient laissé en repos leurs fuseaux pour l'écouter.

Presque toutes avaient vu des loups, mais qui n'étaient pas comme celui-ci.

« — Voyez-vous, si j'avais été là, dit la Finette, je ne me serais pas signée en le voyant passer. L'affreux monstre ! Il aurait pu baisser les yeux comme une bigote qui vient de manger le bon Dieu... Je lui aurais enfoncé les côtes à coups d'écoupe ! »

D'ouïr parler ainsi, la Nanette ne pouvait se défendre d'une certaine crainte.

« — Et si c'eût été quelque être surnaturel ? répondit-elle. Car vous savez qu'il fut un temps où l'on voyait d'étranges choses.

« Une fois, le père Bouschet, qui est mort, allait tirer du vin à sa cave des « Escondures ». Quand il eut ouvert la porte, il vit, devant lui, deux gros chiens noirs qui montraient les dents. Il voulut les sortir à coups de pied ; mais il se trouva fort empê-

ron de sobre, ma fina ! et chauguet que barresse viste la porta.

« Son pas de chins ordinaris », so diguet ; mas'co d'aqui rai : sabe quau n'en sera mestre... »

« Anet querre lo curat.

« Lo curat portet un gros libre, et, quant saguet dins la cava, se botet a legir de besonhas en latin. Zo creirias ? Lis chins lhi sauteron de sobre, ams elh mais.

« — N'ai res per me parar ! » faguet lo capelan. Et s'en anet. Mas tornet, l'esparson a la man. L'espousset sobre' ls chins : aco era' quels que desparravon ! Sautavon li gerlas, lis cubas, lis cubels ; fasian de sauts de tres aunas : tot n'en petava !

« Et quant Boschet li vouguet arrestar en barrant la porta, lhi borret : lis chins, mais que saguesson gros, passeron per la paqelieira.

« Si lo lops era 'stat com' aco, serias ben 'stada trompada, Finon... »

La Finon riguet mas :

« — Crezés, so diguet, totas lis fotraudisas que conton de ves lis « Esconduras » ? Só que veguet, aquelh nas roge de Boschet, aco era, de segur, de rats ; et, coma s'era pintat, lis prenguet per de chins... »

« — Maucrezenta de Finon ! cridet, d'alai, la Nanon, cranhas res ?

« — Que volés que cranhe ? Digeas : lis chins entron dins lis cavas sarradas delh biais ? Et li lops son dins

chê ! Ils sautèrent sur lui, ma chère, et il lui fallut, tout de suite, refermer la porte.

« — Ce ne sont pas des chiens ordinaires, se dit-il, mais patience ! Je sais qui en aura raison ».

« Il alla quérir le curé.

« Le curé apporta un gros livre, et, quand il fut dans la cave, il se mit à lire des choses en latin. Le croiriez-vous ? Les chiens lui sautèrent dessus tout pareillement.

« — Je n'ai rien pour me défendre ! » fit le prêtre. Et, s'étant retiré, il revint, le goupillon à la main, et l'agita au-dessus des chiens : c'étaient eux qui fuyaient ! Ils sautaient cuveaux, cuves, tonneaux, faisant des bonds de trois aunes : tout en craquait !

« Et quant Bouschet voulut les arrêter, en fermant la porte, il ne put en venir à bout : les chiens, encore qu'ils fussent très gros, passèrent par la chatière.

« Si le loup eût été ainsi, vous eussiez été bien trompée, Finette... «

La Finette ne fit que rire :

« — Croyez-vous toutes les niaiseries que l'on raconte à propos des « Escondures » ? Ce que vit ce nez rouge de père Bouschet, c'étaient, bien sûr, des rats ; et, comme il était gris, il les prit pour des chiens... »

« — Incrédule de Finette ! s'écria, de l'autre côté, la Nanon ; vous ne craignez donc rien ?

« — Que voulez-vous que je craigne ? Les chiens entrent-ils dans les caves convenablement fermées ?

li bós ; e enquera n'i en demóra gaire, aora. Si n'en tròbon quaucuns ves Sauvanirgues, se venon pas promenar pels charreiras, elh hiuer, coma d'autres cóps. Li moeirian d'aqui, sabés !

« — Botas, Finon, diguet la Goton, i avia ben quican, per que n'en digeon tant.

« — De segur, faguet la Finon, i avia la simplardisa delh monde... Vezés, i a d'autres lops qu'aquels que son dins li bós : i a de lops a doas chambas !... Aco es'quels que fazon de mau elh paure monde, lis fortunats que raubon lo pauc de ben dels pelhards, li mauvas mestres que paion gaire si servents et que lis fazon crebar de fam...

« Et li lops que parle son mais de fugir qu'aquels ques an quatre pautas : aquestes mangeon mas li bestias ; els mangeon lo monde !

« — Taizas vos, Finon ! diguet la Marinon ; aco me fai quican de vos auzir : n'ai lo cuer cofle de saber que ma tanta Reina, de ves Chavalet, a gardat nóstre ben, depueis la mort de mon paure paire... Vezés, quant l'on sap res...

« — Anem, Marinon, n'ajas pas d'esmai : beleu d'avant que morir...

« — Es trop loba ! per parlar coma vos.

« — Que sem simplas ! Dizem un autre conte ; aco voudra melh.

« — O avés auzit, Catonet ?

Quant aux loups, ils sont dans les bois, et encore n'y en reste-t-il guère, ore. Si l'on en trouve quelques-uns à Combaneire ou à Sauvanirgues, ils ne viennent pas se promener dans les rues, en hiver, comme autrefois. On les ôterait de là, je pense !

« — Allons, Finette, dit la Margoton, il y avait bien quelque chose, pour qu'on en raconte tant.

« — Assurément, fit la Finette, il y avait la niaiserie des gens... Voyez-vous, il y a d'autres loups que ceux qui sont dans les bois : il y a des loups à deux jambes !... Ce sont ceux qui font du mal aux pauvres gens, les riches qui ravissent le peu de bien des humbles, les mauvais maîtres qui payent insuffisamment leurs serviteurs et leur restreignent la nourriture...

« Et les loups dont je parle sont bien plus à fuir que ceux qui ont quatre pattes : ces derniers ne mangent que les bêtes ; eux, mangent le monde !

« — Taisez-vous, Finette, dit la Marinette ; cela me fait de la peine de vous ouïr parler ainsi ; j'ai le cœur gros de savoir que ma tante Reine, de Chevalet, a gardé notre part d'héritage, à la mort de mon pauvre père... Voyez-vous, quand on est ignorant...

« — Allons, Marinette, ne soyez pas en peine : peut-être qu'avant de mourir...

« — Elle est trop *louve*, pour parler comme vous.

« — Que nous sommes sottes ! Disons un autre conte ; cela vaudra mieux !

« — Avez-vous ouï, Catherinette?

« — N'en póde ges dire : sabe mas ' na chanson ».

« — Aco changeara ; chantas'na chanson ».

La Catonet, ques era elh rai delh solelh, ressenet sa chadeira et chantet « *Joaneton à l'aiga* ».

« — Je ne peux pas en dire : je ne sais qu'une chanson.

« — Cela changera ; chantez une chanson ».

La Catherinette, qui était exposée aux rayons du soleil, recula sa chaise et chanta « *Jeanneton à la fontaine* ».

JOANETON A L'AIGA

Joaneton s'en vai a l'aiga,
Querre d'aiga per pousar, (*bis*)
Lariro lon la,
Lariro lon la,
Querre d'aiga per pousar.

Pelh chamin, la drolla encontra
Un garson ben a caval, (*bis*)
Lariro lon la,
Lariro lon la,
Un garson ben a caval.

« — Bella, dona me'n pauc d'aiga
« Per mon caval abiurar, (*bis*)
Lariro lon la,
Lariro lon la,
« Per mon caval abiurar.

« Mossur, si n'en volés d'aiga,
« Vos en chaura davalar... (*bis*)
Lariro lon la,
Lariro lon la,
« Vos en chaura davalar...

JEANNETON A LA FONTAINE

Jeanneton s'en va à l'eau,
Quérir de l'eau pour en puiser
Larirou lon la,
Larirou lon lo,
Quérir de l'eau pour en puiser.

Par le chemin, la belle rencontre
Un élégant cavalier,
Larirou lon la,
Larirou lon la,
Un élégant cavalier.

« — Belle, donne-moi un peu d'eau
« Pour mon cheval abreuver,
Larirou lon la,
Larirou lon la,
« Pour mon cheval abreuver.

« — Monsieur, si vous voulez de l'eau,
Il vous faudra dévaler,
Larirou lon la,
Larirou lon la,
« Il vous faudra dévaler...

« — Drólla, si eu n'en davale,
« Un poton te colara, (*bis*)
Lariro lon la,
Lariro lon la,
« Un poton te colara !...

« — Un poton n'es pas grand causa :
« Mossur, tot so que voudrés... (*bis*)
Lariro lon la,
Lariro lon la,
« Mossur, tot so que voudrés !

« — Vai, si n'es pas pro, m'amia,
« Te poiria ben caressar... (*bis*)
Lariro lon la,
Lariro lon la,
« Te poiria ben caressar...

« — Mas que pensara ma maire,
« Quant me veira pas tornar ? (*bis*)
Lariro lon la,
Lariro lon la,
« Quant me veira pas tornar ?

« — Creira que l'aigas es fera,
« Que n'as pas podut pousar, (*bis*)
Lariro lon la,
Lariro lon la,
« Que n'as pas poudut pouzar... »

« — Belle, si je dévale,
« Un baiser cela te coûtera,
Larirou lon la,
Larirou lon la,
« Un baiser cela te coûtera !...

« — Un baiser est peu de chose :
« Monsieur, tout ce que vous voudrez,
Larirou lon la,
Larirou lon la,
« Monsieur, tout ce que vous voudrez !...

« — Va, si ce n'est point assez, m'amie,
« Je pourrais bien te caresser...
Larirou lon la,
Larirou lon la,
« Je pourrais bien te caresser...

« — Mais que pensera ma mère,
« Quand elle ne me verra point revenir?
Larirou lon la,
Larirou lon la,
« Quand elle ne me reverra point revenir ?

« — Elle croira que l'eau est trouble,
« Que tu n'as pas pu en puiser,
Larirou lon la,
Larirou lon la,
« Que tu n'as pas pu en puiser... »

Cette chanson nous a été obligeamment communiquée par M. Vénard, pharmacien. Nous l'avons mise en ordre et complétée.

APRES CHANTAR, CHAU RIRE

Aquela chansons avia agradat am' ls coviseiras. Estapauc, piquèron delhs mans coma chau. Pueis, tornèron chaplar :

« — Mas, chantas delh biais, Catonet. Quaus auria credut que sabia de tant bravi besonhas ?

« — M'es vejaire que chantavias a la gleisa, quant eres filha?

« — Oc ben.

« — Lo curat vos aprenia de chansons?

« — Adivóc !

« — Et coma n'en sabés?

« — N'en sabe de mon grand. N'en chantava pro, lo paure home, et me n'avia pro apres ; mas lis ai obledadas, aora. Ai tant plorat, dins ma vida, que l'enveja de chantar m'a leu'gut passat...

« — Acó tornara, vezés ; acó tòrna per'quels que vòlon.

« — Acó tòrna gaire viste !

« — E ! fotrauda ! anueit que fai solelh, voudrias pas plorar, beleu ? Aurem pro lézer de badalhar et de cos-

APRÈS AVOIR CHANTÉ, IL FAUT RIRE

Cette chanson avait eu l'agrément des femmes de l'assemblée. Aussi, elles applaudirent vigoureusement. Puis, la conversation reprit :

« — Mais vous chantez très bien, Catherinette. Qui aurait cru que vous saviez de si jolies choses ?

« — Il me semble que vous chantiez à l'église, étant jeune fille?

« — Cela est vrai.

« — Le curé vous apprenait donc des chansons ?

« — Ah ! bien oui !

« — Et comment en savez-vous?

« — Je les tiens de mon aïeul. Il en chantait beaucoup, le pauvre homme, et il m'en avait appris pas mal ; mais je les ai oubliées, ore. J'ai tant pleuré, en ma vie, que l'envie de chanter m'a passé de bonne heure.

« — Cela reviendra, voyez-vous ; cela revient pour ceux qui le veulent.

« — Cela ne revient guère vite !

« — Hé ! sotte que vous êtes ! hui qu'il fait soleil, vous ne voudriez pas pleurer, peut-être ? Nous aurons

sirar quant li moscias blanchas tombaran, que lis congeiras cataran lis chamins et que l'aura nos bofara entre'ls aurilhas ! »

Lis autras fennas trobèron, co tant delh biais que n'en laisseron 'star sis fuses per rire, la Catonet coma' ls autras.

« — Pracó, pracó, disia la Marinon, d'aquelh monin de Finon ! Mais me chau mostrar mi dents ! »

Et mostrava qu'era berchuda...

. . . . . .

« — Anem, anem, Catonet, avés pro redut; chantas un pauc mais.

« — Paura Finon, ai obledat lis chansons ; mas me sovene de quaucas goalhas. Trobas 'quela besonha :

« Górgea dins górgea,
« Set peds, la coa darrés. »

« — O sabe, faguet la Roseta; aco es *lo chat que biù dins l'ola.* »

« — E ben, respondeguet la Catonet, si n'en sabés tant, qu'es acó :

« Quant hi vai, aco es elh :
« Qant tórna, aco es ella ? »

. . . . . .

« — Anem, forgeas vos lo cervel !... Trobas pas? Aco es *lo blat que vai elh molen et qne tórna en farina.*

bien le temps de bâiller et de soupirer quand les « mouches blanches » tomberont, que les congères couvriront les chemins et que le vent nous soufflera entre les oreilles ! »

Cette boutade parut si plaisante aux autres femmes, qu'elles laissèrent, pour rire, leurs fuseaux en repos, la Catherinette comme les autres.

« — Mon Dieu, disait la Marinette, qu'elle est drôle, cette Finette ! Il me faut, malgré moi, montrer mes dents ! »

Et elle montrait qu'elle était brèche-dent.

.....

« — Allons, allons, Catherinette, vous avez assez ri; chantez encore un peu.

« — Pauvre Finette, j'ai oublié les chansons; mais je me souviens de quelques gouailles. Trouvez ceci :

« La bouche dans la bouche,
« Sept pieds, la queue par derrière. »

« — Je le sais, fit la Rosette : c'est *le chat qui boit dans la marmite.*

« — Eh bien, répondit la Catherinette, puisque vous êtes si habile, qu'est-ce que c'est :

« Quand il y va, c'est lui ;
« Quand il en vient, c'est elle? »

.....

« — Allons, creusez-vous la tête !... Vous ne trouvez pas?... C'est *le blé qui va au moulin et qui en revient farine.*

Devinas enquera : si trobas pas, Loison, per vostra penitensa nos contarés quican...

« Te bolegue
« Et me bolégues,
« Prene acó tióne
« E o bote dins'có mióne. . . »

. . . . . .

Dengun devina? »

. . . . . .

La Finons aguet un cóp d'uelh coquin.

« — Sabés, Finon?

« — Oc. Aco es...

« — Taizás vos, Finon! . . . Trobas quican mais!... Dengun devina?

« Aco es *un home sobre una varzella.* En bolegant l'abre, elh se fai bolegar; prend de celeiras et li bóta dins son benel...

« Loison, noi devés un conte! »

La Loison se faguet pas pregear :

« — Adonca, so diguet, badas vostre auzidor, bravas fennas; vos contarai « *Plen Pognet* ».

« Devinez encore : si vous ne trouvez pas, Louison, pour votre pénitence, vous nous conterez quelqne chose...

« Je te remue
« Et tu me remues,
« Je prends ce qui est tien
« Et je le mets dans ce qui est mien... »

.....

« — Personne ne devine?

.....

La Finette eut un coup d'œil malicieux.

« — Vous savez, Finette?

« — Oui, c'est...

« — Taisez-vous, Finette!... Trouvez autre chose!... Personne ne devine?

« C'est *un homme dans un cerisier*. En remuant l'arbre, il est, lui-même, remué; il prend des cerises et les met dans son panier...

« Louison, vous nous devez un conte! »

La Louison ne se fit pas prier :

« — Adonc, fit-elle, ouvrez l'oreille, braves femmes; je vous conterai « *Plein Poignet* ».

PLEN POGNET

Una fennas avia tres efants. Eron tant bravonets, qu'acó fazia geau de li veire. Mas lo darrer, belsigneta, era tant petitonet qu'auria chabut dins la man : per acó, era nommat *Plen Pognet*.

D'aquelh temps, lo paure monde patissian coma de de la vida s'es vist. Avian tant mougut de guerras, que la terra estivava. Ges de gran, ges de pan. Lo senhors avia de blat de cobre, dins sa graneira ; mas lo pelhard mangeava só que trobava, d'herba mais d'un cóp.

Dins sa chabana, la paura serva plorava : sis efantons avian fam, et res per lhi donar ! Vezés, chal esser maire per saber com' acó fai mau de veire plorar de fam lis petiots... Aqueli manonas, que sabon mas demandar, voi reviron lo cuer !

« — Si n'avia mas dos, pensava la fenna, beleu lis podria sauvar... Que farai de l'autre ? Cossi m'en despeitarai ? »

Et plorava, plorava sen poder trobar cossi s'en despeitaria...

PLEIN POIGNET

Une femme avait trois enfants. Ils étaient si mignons que c'était une joie de les voir. Mais le dernier était si petit, le pauvret, qu'il aurait tenu dans le creux de la main : ce qui l'avait fait nommer *Plein Poignet*.

En ce temps-là, les pauvres gens étaient si malheureux que jamais on n'a rien vu de tel. On avait déchaîné tant de guerres, que la terre restait en friche. Point de grain, point de pain. Le seigneur avait du blé en réserve, dans son grenier ; mais le manant mangeait ce qu'il trouvait : de l'herbe, plus d'une fois.

Dans sa chaumière, la pauvre serve pleurait ; ses petits enfants avaient faim, et rien à leur donner ! Voyez-vous, il faut être mère pour savoir la douleur que cause la vue des enfants pleurant de faim... Ces menottes, qui ne savent qu'implorer, vous remuent le cœur !

« — Si je n'en avais que deux, pensait la femme, peut-être les pourrais-je sauver... Que ferai-je de l'autre ? Comment m'en déferai-je ? »

Et elle pleurait, pleurait, sans pouvoir trouver comment elle s'en déferait.

« — Anem, so faguet, lo perdrai dins lo bós !

Mas quant chauget chauzir aquelh que perdria, saguet empeitada, et tornet plorar.

Per la fin, penset que Plen Pognet seria de bon melh escampelhar et comandet am sis efants d'anar elh bos. D'avant que parteguesson, diguet am li dos premers :

« — Anas vos promenar dins lo bos, tant luan coma podrés. Aqui avés de peses que semenarés pelh chamin. Quant voudrés tornar, vos escondrés delh Plen Pognet et lo laissarés star. »

Lis efantons faguèron coma la maires avia dit. Pelh chamin, l'ainat eschampava de peses. Quant saguèron luan, tant luan coma sis chambas lis avian poduts portar, s'arrestèron et se setèron sot un grand fau. Saguèron benaises de trobar de fainas et de n'en mangear. Lo petitet, pechaire, era lasse. S'endormiguet e'ls autres lo laissèron.

Quant se desvelhet et que veguet que sis fraires s'eron n'anats, charchet son chamin. Lis peses ques avia vist semenar lhi lo faguèron trobar,.

Fazia nueit quant tornet. La porta de la chabana era barrada. Cridet :

« — Maireta, badas me ! »

La maire correguet badar et lhi diguet :

« — D'ont venes, mon petiot ? »

Et lo petiot contet coma sis fraires l'avian perdut et cossi s'era trobat.

« — Eh bien, fit-elle, je le perdrai dans le bois ! »

Mais quand il fallut choisir celui qu'elle perdrait, elle fut embarrassée et pleura encore.

Enfin, elle pensa que Plen Poignet serait plus facile à égarer et elle envoya ses enfants au bois. Avant leur départ, elle dit aux deux premiers :

« — Allez vous promener dans le bois, aussi loin que vous pourrez. Voici des pois que vous sèmerez par le chemin. Quand vous voudrez revenir, vous ferez en sorte que Plein Poignet ne vous voie pas, et vous l'abandonnerez. »

Les petits enfants firent ainsi que la mère avait dit. Pendant qu'ils cheminaient, l'aîné jetait des pois. Lorsqu'ils furent loin, aussi loin que leurs jambes avaient pu les porter, ils s'arrêtèrent et s'assirent sous un grand hêtre. Ils furent bien aises de trouver des faînes et d'en manger, Le tout petit, le pauvret, était recru de fatigue. Il s'endormit et les autres l'abandonnèrent.

Quand il s'éveilla et qu'il vit que ses frères s'en étaient allés, il chercha son chemin. Les pois qu'il avait vu semer, le lui firent retrouver.

Il faisait nuit, quand il revint. La porte de la cabane était fermée. Il cria :

« — Mère chérie, ouvrez-moi !

La mère courut ouvrir et lui dit :

« — D'où viens-tu, mon petit ?»

Et le petit lui raconta comment ses frères l'avaient perdu et comment il s'était retrouvé.

Era tot banhat, pechaire. La maire, que cossirava, atubet lo fióc et lo faguet chaufar.

L'endeman, faguet tornar sis efants elh bós et lhi comandet que perdeguesson Plen Pognet et que non tornesse, aqueste cóp !

Li drollets hi aneron et perdegueron lo fraironet de tau biais que non tornet.

Plen Pognets era pro petitet, mas cridava ! Cridava sa maire que l'avia'nat faire morir dins'quelh boscas ! E dengun lhi respondia, non mas lo rasas ont quican cridava, comas elh...

De l'auzir, sabe pas quaus auria banhat sis uelhs.

Viret et desviret tant que trobet un viot de ped per sórter delh bós Arribet dinc una prada ont hi avia lo biou Morel.

S'espaoreget de veire una tant gròssa bestia, elh qu'era tant menudet, et s'escondeguet dins l'herba, darres un cheir.

Lo biou Morel pasturava to bellamen, d'aqui d'alai, venia d'aise, et, tot per un cóp, avalet la mota d'herba amais Plen Pognet !

Alai, dins sa chabana, la maires era cossirosa. La nueit, sonhet que lo diable la venia querre.

« — Qu'ai fat de mon petiot ? so disia. Ont lo trobarai, aora ? »

Elh matin, anet elh bós. Cridava :

« — Plen Pognet ! Plen Pognet !... Au Plen Pognet ! ! »

Le pauvret était tout mouillé. La mère, en soupirant, alluma le feu et le fit réchauffer.

Le lendemain, elle renvoya ses enfants au bois et leur recommanda de perdre Plein Poignet et de telle façon qu'il ne revînt pas, cette fois !

Les garçonnets obéirent et perdirent leur frérot de telle façon qu'il ne revint pas.

Plein Poignet, malgré sa petitesse, criait bien fort ! Il appelait sa mère, qui l'avait envoyé mourir dans ce bois maudit ! Et personne ne lui répondait, si ce n'est le ravin où ses cris se répétaient...

De l'ouïr, le cœur le plus dur eût versé des pleurs.

Il vira tant et tant qu'il trouva une sente pour sortir du bois et arriva dans une prée où se trouvait le bœuf Morel.

Il s'effraya de voir une bête si grosse, lui qui était si minuscule, et il se cacha dans l'herbe, derrière un tas de pierres.

Le bœuf Morel pâturait tout tranquillement, deci, delà, approchait tout doucement, et, tout à coup, il avala la touffe d'herbe et... Plein Poignet en même temps !

Là-bas, dans sa cabane, la mère était dolente. La nuit, elle rêva que le diable venait la quérir.

« — Qu'ai-je fait de mon petit ? soupirait-elle. Où le trouver ?

Au matin, elle alla au bois, criant :

« — Plein Poignet ! Plein Poignet ! Plein Poignet ! ! »

Ges de Plen Pognet !

Lo bós era tant grand ! Et Plen Pognet era tant petitet que l'aurian cachat am lis peds, amais l'aurian pas vist.

La maire espiava li genes, li genebras, lis pinetons, li grands faus coma per demandar s'escondian pas son petiót ; et li genes espes, li genebras sornes lis pinetons verturos fasian coma si volian campar un pauc màis si branchas per que veguesse res, et li grands faus forchats semblavon dire :

« — Mauvasa maire, chalias gardar ton petiot!... Ves, cossi parem nostri brostons !... »

Lo cuer de li maires sap coma li besonhas parlon· E aco era mais que'ls faus que lhi disian : « Chalias gardar ton petiót ! » Aco era totas lis peiras que son ped fazia redolar, totas li bestionas que rondinavon per terra, totes lis escirous que sautavon pels branchas, totes li gralhs que cridavon en aut dels pinetas, totas li garnas que lhi gimblavon lo morre...

« — Chalias gardar ton petiót ! »

De i pensar, n'en seria tombada simpla. Corria d'assai, d'alai... Era cofla que n'en podia pus.

Mais n'avia pas trobat son petiot. S'en tornet.

Aqueste jorn, tueron lo biou Morel e'schampèron son ventre. A la nueit, lo lop, que furava entorn dels hostaus, lo golet: aqui aguet Plen Pognet dins sa cornhóla !

Point de Plein Poignet !

Le bois était si vaste ! Et Plein Poignet était si petit qu'on l'aurait foulé aux pieds sans le voir.

La mère interrogeait des yeux les genêts, les genévriers, les pinetons, les grands hêtres, comme pour leur demander s'ils ne tenaient pas son petit abscons ; et les genêts épais, les genévriers sombres, les pinetons vigoureux semblaient vouloir rassembler un peu plus leurs branches, afin qu'elle ne vît rien, et les grands hêtres fourchus avaient l'air de dire :

« — Mauvaise mère, il fallait garder ton petit ! Vois avec quel soin nous protégeons nos rejetons !... »

Le cœur des mères sait comprendre le langage des choses. Et ce n'étaient pas seulement les hêtres qui lui disaient : « Il fallait garder ton petit ! » C'étaient toutes les pierres que son pied faisait rouler, toutes les bestioles qui erraient sur le sol, tous les écureuils qui sautaient sur les branches, tous les corbeaux qui coassaient au faîte des grands pins, toutes les branches qui lui fouettaient le visage...

« — Il fallait garder ton petit ! »

Cette pensée troublait profondément son esprit. Elle courait en tout sens, une immense chagrin étreignait son cœur

Elle s'en retourna sans avoir retrouvé son petit.

Ce jour-là, on tua le bœuf Morel et on en jeta les intestins. A la nuit, le loup, qui rôdait autour des maisons, les avala : voilà Plein Poignet dans sa gorge !

Lo mangea feda, ques avia mais fam, s'en anet, pels champs, veire si trobava quauqua bestia per crocar. Desviset un pargue e i anet. Quant saguet de rase, Plen Pognet cridet :

« — Gara, pastre ! Gara, mouton, qu'aqui i a lo lop ! »

Et lo pastre am sis chins passet darrés lo lop que s'entornet elh bós, la pel traucada de cops de dents e'ls costas machadas de cops de cantia*.

Tant de cóps hi vouguet tornar, tant de cops Plen Pognet lo faguet rostar...

Lis cóps de barra fan pas viure. Lo lop, que trobava res mais per mangear, crebava de fam.

Anet veire lo reinaud.

« — Fraire, so diguet, sei la mais de planger de totas li bestias. Ai dins mon ventre quican que crida totes lis cóps que vau veire un pargue, e'ls pastres paron sis fedas et póde res graupir : móri de fam !... Tu, que ses tant fin et que sabes tant de besonhas, digea me cossi farai per moeire acó que crida dins mon ventre. »

Lo reinaud, ques a res mas de coquinaria dins sa testa, casset son nas pontut, sarret lis uelhs per melh pensar, pueis lis tornet badar per dire, d'aise :

« — Fraire, me sovene d'un lop ques avia tau besonha coma tu et que mon grand gariguet. Ieu te

Le mange-brebis, dont la faim n'était pas encore apaisée, alla, à travers champs, voir s'il trouvait quelque bête à dévorer. Il découvrit un parc et s'y rendit. Quand il fut tout près, Plein Poignet cria :

« — Prends garde, pâtre ! Prends garde, mouton ! Voici le loup ! »

Et le pâtre, aidé de ses chiens, se mit à la poursuite du loup qui regagna le bois, la peau trouée de coups de dents et les côtes meurtries de coups de fourche à parc.

Autant de fois, il voulut surprendre les moutons, autant de fois Plein Poignet lui fit recevoir de mauvais coups...

Les coups de barre ne font pas vivre. Le loup, qui ne trouvait plus aucune nourriture, mourait de faim.

Il alla consulter le renard.

« — Frère, dit-il, parmi toutes les bêtes, je suis le plus à plaindre. J'ai, dans mon ventre, quelque chose qui crie chaque fois que je me dirige vers un parc, et les pâtres défendent leurs brebis et je ne puis rien saisir : aussi, je meurs de faim ! Toi, qui es si rusé et qui sais tant de choses, dis-moi comment je m'y prendrai pour me débarrasser de ce qui crie en mon ventre. »

Le renard, qui n'a que méchanceté en tête, baissa son museau pointu, ferma les yeux pour mieux réfléchir, puis les rouvrit pour dire lentement :

« — Frère, je me souviens d'un loup qui se trouvait dans le même cas que toi et que mon aïeul gué-

garirai, qu'as paor. Aqui as só que faras. Vezes aquels dos abres que se tóchon quasi, alai? Bóta te entremed et fai tot só que podras per i passar : ieu me botarai darres tu per te dire quant la bestia sortra...

« — Grammaci, fraire, respondeguet lo lop en badalhant de fam. Te bailarai quican : o as ben ganhat per lo plazer que me fazes. »

Lo lop se botet entre li dos abres et tiret : sa lenga n'en pengeava !

« — Tórna tirar ! cridava lo coquin de reinaud : ton ventre platezit !... Tira ! tira ! La bestia vai sórter !...

Lo lop tirava tant que sis cóstas n'en crocenavon.

« — Aug ! » so faguet, tot per un cóp : s'era espetat* !

Lo reinaud, benaise delh mau que venia de faire, s'en anet en sautegeant.

Plen Pognet sorteguet de sa prison, et, un pauc pus luan, per una brancha que tochava terra, montet a la cima d'un grand fau. Volia veire lo chamin per s'en anar. Era aqui que gardegeava, quant tres hómes se venguèron setar elh ped de son abre. Aco era de raubaires. Badèron un sachon et se botèron a comptar de pistólas et d'escuts.

Un dizia :

« — Aqui as ta pessa, aqui a la sióna, aqui a la mióna !

rit. Je te guérirai, sois sans crainte. Voici ce que tu devras faire. Vois-tu ces deux arbres qui se touchent quasi, là-bas? Boute-toi au milieu et essaye de passer de force : je me mettrai derrière pour te dire quand la bête sortira...

« — Grand merci, frère, répondit le loup, en bâillant de faim. Je te récompenserai : tu l'as bien gagné, par le service que tu me rends. »

Le loup se bouta entre les deux arbres et s'efforça de passer : la langue lui en pendait !

« Tire toujours ! criait le méchant renard ; ton ventre s'aplatit !... Tire ! tire ! La bête va sortir !... »

Le loup tirait avec tant de force que ses côtes en craquaient.

« — Aug ! » fit-il tout à coup. Il s'était rompu le ventre !

Le renard, heureux du mauvais tour qu'il venait de faire, s'en alla en sautant de plaisir.

Plen Poignet sortit de sa prison, et, un peu plus loin, en s'aidant d'une branche qui touchait terre, il monta sur un grand hêtre. Il voulait voir s'il découvrirait un chemin pour s'en retourner. Il était là à observer, quand trois hommes vinrent s'asseoir au pied de son arbre. C'étaient des voleurs. Ils ouvrirent un sachet et se mirent à compter des pistoles et des écus.

L'un d'eux disait : « Voici ta pièce, voici la sienne, voici la mienne !

« — Et la mióna ! » faguet, d'en aut, Plen Pognet.

Lo raubaire, que crezia que l'autre se plangia, cridava :

« — Mas l'as ben, bougre ! »

Tres cops, tau besonha arribet.

Li raubaires pensèron que li gaitavon et desparrèron tant viste que laissèron l'argent.

Plen Pognet davalet de l'abre. Li gentas pessas blanchas, escampelhadas per l'herba, lh'agradavon pro. Mas coma'ls emportar? Et, pas mais, ont s'en anar? Sabia ges de chamin.

Era'qui en pessamen, quant sa maire, que l'avia charchat despueis que s'era perdut, lo trobet a costat delh sac.

Aguet leu fat de lo botar dins si bras. Lo mangeava de potons et plorava d'aise :

L'efantonet se jassava dins lo cuelh de sa maire :

« — Maireta ! A ! de ma maireta! Vos tornarai pas quitar ! »

La paura fenna campet l'argent, pueis s'en anet am son petiot, et, quant tornet ves sa chabana, toti n'agueron geau.

« — Et la mienne ! » fit, d'en haut, Plein Poignet.

Le voleur, qui croyait que son compagnon réclamait, criait :

« — Tu l'as bien, bougre ! »

Trois fois la même chose se reproduisit.

Les voleurs, se croyant découverts, détalèrent si vite qu'ils abandonnèrent l'argent.

Plein Poignet dévala de l'arbre. Avec quel agrément il vit les gentes pièces blanches éparses sur l'herbe ! Mais comment les emporter? Et, d'autre part, où s'en aller? Il ne connaissait aucun chemin.

Il était là qui songeait, lorsque sa mère, qui l'avait cherché depuis le jour où il s'était perdu, le trouva à côté du sac.

Comme elle eut vite fait de le bouter dans ses bras ! Elle le dévorait de baisers et pleurait de bonheur :

« — Ah ! mon pauvre poullet ! Je l'ai retrouvé ! »

L'enfançonnet se blotissait dans le cou de sa mère :

« — Mère chérie ! ô mère chérie ! Je ne veux plus vous quitter ! »

La pauvre femme recueillit l'argent, puis elle s'en alla avec son petit, et, quand elle fut de retour en sa cabane, tous les siens furent en joie.

PLAIDEJAT PER LA MAIRE

« — Pracó, Roseta, ques era petitonet aquelh paure Plen Pognet!... Tant pauc mais seria'stat com'una neira...

Aco es dins lo conte ques era com'aco, Marinon.

« — D'aquel efanton, belsigne ! Sei benaisa que sa maire l'aje trobat.

« — Oc ben ; avia pro patit. Mas n'avia fat veire amelh lop, tant mingornel comas era !

« — E ! Catonet ! Sabés coma dison : « *Petita moscia fai rapetar gros ase.* »

« — Me chau rire de pensar de quant biais lo fotraud de lobas se laisset afinar per lo reinaud...

« — A ! lo bougre ! Avia pro mangeat de fedas ! Podia ben crebar !

« — Et la maire ? Crezés, Roseta, qu'era pas mauvirada d'escampelhar son efant pelh bós ?

« — La gampa !

« — Et son hóme ? Podia pas prener una trica et lhi zo faire petar ?

PLAIDOYER POUR LA MÈRE

« — Mon Dieu, qu'il était petit, ce pauvre Plein Poignet ! Pour un peu, il eût été de la grosseur d'une puce !...

« — Le conte dit qu'il était ainsi, Marinette.

« — Pauvre enfançon ! Je suis bien aise que sa mère l'ait retrouvé.

« — Certes, il avait assez pâti. Mais il avait joué de vilains tours au loup, tout petit qu'il était.

« — Hé ! Catherinette ! Vous savez ce que dit le proverbe : « *Petite mouche fait sauter gros âne* ! »

« — Je ne puis m'empêcher de rire, en songeant de quel biais le nigaud de loup se laissa afiner par le renard...

« — Ah ! la mauvaise bête ! Il avait mangé assez de brebis ! Il pouvait bien crever !

« — Et la mère? Ne croyez-vous pas, Rosette, qu'elle était dénaturée d'abandonner ainsi son enfant dans le bois ?

« — La vilaine femme !

« — Et son mari? Ne pouvait-il donc pas prendre une trique et la lui faire sentir ?

« — Beleu n'en sabia res...

« — L'aurias parangida, vos, Mieta !

« — Acó d'aqui rai ! S'avia vescut d'aquelh temps et que l'aguesse trobada, lh'auria dit quican !

« — A ! Paura Mieta ! De segur que fazia de mau, aquela fenna : devon pas botar lis efants defora; mas me pense ques auria pas vougut laissar star son petiot si lh'avian bailat un chantel de pan. . Vezés, aquels que mancon de res, ques an de sedat, de part*, et que se podon entopinar, elh caire delh fióc, quant acó cera et que l'aura fai de bofadas, aquels an leu fat de trobar que'ls autres son mauvirats !

Mas si chalia qu'ausiguesson cridar son ventre, hors de mangear, aurian pas tant de morre !

« — Auzés la Finon? S'entrava pas per parar la maire delh Plen Pognet !

« — Pare só que deve parar ! La maire patiguet pro d'aver perdut son drolleton. Et pueissa, devés saber que la fam es mauvasa comandeira...

« — Ma figa, ieu sei de vés la Finon.

« — Vos mais, Goton ? Anem, si vos hi botas, nos chaura sostar !

« — Goton, quant chaplas, contas quauqua brava besonha, un conte que parla de bestias, si n'en sabés.

« — Per fe d'acó, vóle ben. Sabe « *Lo Boc per la peseira.* »

« — Peut-être n'en savait-il rien...

« — Vous l'auriez corrigée d'importance, vous, Miette!

« — Assurément ! Si j'avais vécu en ce temps-là, et que je l'eusse rencontrée, je lui aurais dit quelque chose !

« — Ah ! Pauvre Miette ! Il est hors de doute qu'elle agissait mal, cette femme : on ne doit pas bouter dehors les enfants ; mais je pense, aussi, qu'elle n'eût pas abandonné son petit, si quelqu'un lui eût baillé un chanteau de pain... Voyez-vous, ceux qui ne manquent de rien, qui ont du pain blanc, de la viande, et qui peuvent se tenir chauds, au coin du feu, comme soupe au toupin, quand la neige tombe et que le vent souffle en rafales, ceux-là ont vite jugé que les autres sont dénaturés !

Mais s'il fallait qu'ils ouïssent crier leur ventre, au lieu de manger, ils ne seraient pas si sévères !

« — Oyez la Finette ! elle ne bronche pas pour parer la mère de Plein Poignet !

« — Je pare ce que je dois parer! La mère pâtit assez de la perte de son petit. Enfin, vous devez savoir que la faim est mauvaise conseillère...

« — Ma foi, je suis de l'avis de la Finette.

« — Vous aussi, Margoton ? Allons, si vous vous boutez de son côté, il nous faudra céder !

« — Margoton, puisque vous êtes partie à discourir, contes-nous quelque chose d'intéressant, un conte où il est question de bêtes, si vous en savez.

« — Oh ! pour cela, je veux bien. Je sais « *Le Bouc dans la pesière.* »

LO BOC PER LA PESEIRA

Jacót de Trompet era partit per anar a la feira.

En passant per la prada. troba'n boc per sa peseira.

Aqui aguet Jacót pro empeitat per anar a la feira...

Vai querre lo lop.

Lo lop vouguet pas mangear lo boc, ni lo boc se parar de per la peseira.

Aqui aguet Jacot pro empeitat per anar a la feira...

Vai querre lo chin.

Lo chin vouguet pas pelhar lo lop, ni lo lop mangear lo boc, ni lo boc se parar de per la peseira.

Aqui aguet Jacot pro empeitat per anar a la feira...

Vai querre la barra.

La barra vouguet pas barrar lo chin, ni lo chin pelhar lo lop, ni lo lop mangear lo boc, ni lo boc se parar de per la peseira.

Aqui aguet Jacot pro empeitat per anar a la feira...

LE BOUC DANS LA PESIÈRE

Jacot de Trompet était parti pour aller à la foire.

En traversant la prade, il trouve un bouc dans sa pesière.

Et voilà Jacot bien empêché d'aller à la foire!

Il va quérir le loup.

Le loup ne voulut pas manger le bouc, ni le bouc sortir de la pesière.

Et voilà Jacot bien empêché d'aller à la foire !

Il va quérir le chien.

Le chien ne voulut pas piller le loup, ni le loup manger le bouc, ni le bouc sortir de la pesière.

Et voilà Jacot bien empêché d'aller à la foire !

Il va quérir la barre.

La barre ne voulut pas frapper le chien, ni le chien piller le loup, ni le loup manger le bouc, ni le bouc sortir de la pesière.

Et voilà Jacot bien empêché d'aller à la foire !

Vai querre lo fióc.

Lo fióc vouguet pas cramar la barra, ni la barra barrar lo chin, ni lo chin pelhar lo lop, ni lo lop mangear lo boc, ni lo boc se parar de per la peseira.

Aqui aguet Jacot pro empeitat per anar a la feira...

Vai querre l'aiga.

L'aiga tuet lo fióc, lo fióc cramet la barra, la barra barret lo chin, lo chin pelhet lo lop, lo lop manget la boc, lo boc se paret de per la peseira...

Et Jacot saguet preste per anar a la feira.

Il va quérir le feu.

Le feu ne voulut pas brûler la barre, ni la barre frapper le chien, ni le chien piller le loup, ni le loup manger le bouc, ni le bouc sortir de la pesière.

Et voilà Jacot bien empêché d'aller à la foire !

Il va quérir l'eau.

L'eau éteignit le feu, le feu brûla la barre, la barre frappa le chien, le chien pilla le loup, le loup mangea le bouc, le bouc sortit de la pesière.

Et Jacot put aller à la foire.

GIGONAIRES

« — Aqui o as !...

« — De que i a, Naneta ?

« — Aco es mon fiou que s'embólha...

« — Vos coitas trop, pardina !

« — E ! Acó vira, Finon ! Vai esser quatre horas.

« — N'avés fat bravamen ?

« — Pas tant qu'acó.

« — Quant ?

« — Medj'auna et medja.

« — Quant vos la paion, vostra dentella ?

« — Trenta sous l'auna. Mas es fina, fina que hi perde lis uelhs ! N'en faze gaire et me chau coitar : la levon dimenche.

« — Mas s'embolhas vostres fuses, farés coma Jacot de Trompet que podia pas'nar a la feira : non serés presta, quant chaura...

« — Fairai ben !

« — Digeas, Naneta, era ben tan entestat, aquelh boc !

« — Era coma d'hómes que i a... Quant chau tirar

MAZETTES

« — Allons, bon !

« — Qu'y a-t-il, Nanette?

« — C'est mon fil qui s'emmêle...

« — Vous vous dépêchez trop, pardi !

« — Hé ! le temps passe, Finette ! Il va être quatre heures.

« — En avez-vous fait beaucoup ?

« — Pas tant que cela !

« — Combien ?

« — Demi-aune et demie.

« — Combien vous la paye-t-on, votre dentelle ?

« — Trente sons l'aune. Mais elle est si fine, si fine, que j'y perds la vue ! Je n'en fais guère, et il faut me hâter, car on la lève dimanche...

« — Mais, si vous emmêlez vos fuseaux, vous ferez comme Jacot de Trompet qui ne pouvait pas aller à la foire : vous ne serez pas prête, quand il le faudra...

« — Si, si !

« — Dites, Nanette, il était bien entêté, ce bouc !

« — Il était comme certains hommes qui, lorsqu'il

de ves avant, tiron de ves arrer... Trobon ques an razon, enquera !

« — Amais Jacot rambalhava' per grand cas... S'avia'tapat lo bocalhas et l'archar d'un bon cop de ped sot la coa, m'es vejaire qu'aquelh bougre de sentina chabra auria laissat star lis peses !...

« — Era d'aquela mena' de monde que non se sabon desvirar : se negearian dins lo bachas dels polas !...

« — S'ere estada lo lop, lh'auria mostrat li dents »' diguet la Naneta. .

« — S'ere estada lo chin, lh'auria picat lis anchas ! » diguet la Finon.

« — S'ere estada la barra, quant cop lh'auria fat petar pelh suc ! » diguet la Mieta.

« — S'ere estada lo fióc, lh'auria rimat lis peds ! » diguet la Catonet.

« — S'ere estada l'aiga, l'auria coflat com'una bota ! » diguet la Roseta.

« — E ieu, s'ere estada lo boc, d'una bannada pelh pitre auria setat Jacot elh med de la prada, pueissa auria mangeat tota la peseira ! » diguet la Loison.

« — Sés ben cobeda, Loison !

« — Et vos, Marinon, de que serias'stada ?

« — Pardi, pas res !

« — E ben, se sabés quican, digeas nos zo, et serés... una conteira...

faut aller de l'avant, tirent en arrière... Ils se donnent raison, qui plus est!

« — En fin de compte, Jacot était embarrassé pour peu de chose... S'il eût pris le bouc pour lui appliquer un solide coup de pied sous la queue, il me semble que ce gredin de hume-chèvre eût laissé en paix les pois!

« — Il était de cette espèce de gens qui sont embarrassés de rien : ils se noieraient dans le bac des poules!

« — Si j'avais été le loup, je lui aurais montré les dents », dit la Nanette.

« — Si j'avais été le chien, je lui aurais pincé les fesses! » dit la Finette.

« — Si j'avais été la barre, de quel coup je lui aurais fait sonner le chef! » dit la Miette.

« — Si j'avais été le feu, je lui aurais roussi les pieds! » dit la Catherinette.

« — Si j'avais été l'eau, je l'aurais gonflé comme une outre! » dit la Rosette.

« — Et moi, si j'avais été le bouc, d'un coup de corne en pleine poitrine, j'aurai assis Jacot au milieu de la prade, puis j'aurais mangé toute la pesière! » dit la Louison.

« — Vous êtes bien envieuse, Louison!

« — Et vous, Marinette, qu'auriez-vous donc été?

« — Oh! rien, pardi!

« — Eh bien, si vous savez quelque chose, dites-le-nous, et vous serez... une conteuse!

« — Rai de vos autras, que sés joinas ; mas'na berchuda coma ieu, que volés que dise?

« — Anem, anem ! Reviras un pauc li besonhas que son dins vostra testa, et trobarés pro per dire. Farés passar, de cops que i a, una messongea per vostra bercha, acó nos fara rire...

« — Espeitas qu'aje remudat mis fuses.

« — Remudas li delh biais et chaplas parer...

« — Si volés !... Et vos contarai « *La Rosa* ».

« — C'est bon pour vous autres, qui êtes jeunes ; mais une brèche-dent comme moi, que voulez-vous que je vous dise ?

« — Allons, allons ! Remuez vos idées, et vous trouverez beaucoup à dire. Vous ferez passer, de temps à autre, une menterie par votre brèche et cela nous fera rire...

« — Attendez que j'aie remis du fil à mes fuseaux.

« — Remettez-en convenablement, et... parlez de même !

« — Si vous voulez !... Et je vous conterai « *La Rose* ».

LA ROSA

Un home avia tres filhas ques amava bravamen.

Un jorn, qu'anava de feira, lhi diguet :

« — De que vos portarai que vos agrade ? »

Margarita, l'ainada, et Maria, la cadeta, lhi respondeguèron :

« — Volem una rauba de seda. »

Et Rósa, la joina :

« — Mon nom es Rósa : vole una rósa. »

Lo paire s'en anet, et, quant saguet a la feira, crompet doas gentas raubas. Per la rósa, penset que n'en trobaria pro, quant s'en tornaria.

Faguet sa feira. Pracó, comencava de negrezir quant se viset de s'en anar.

Aco era pelh mes de jun. Avia chalorat tot lo jorn ; estaben, l'hóme se galava de marchar a la fressura et si bótas farradas toucavon per la rota.

Mas n'era pas a meitat chamin qu'acó se botet a'sparnir. Lo celh se catet, pueis la plueja tombet.

« — Cossi farai, so pensava, en cossirant, per arribar, s'acó trai tota la nueit ? De que diran ma fenna

LA ROSE

Un homme avait trois filles qu'il aimait beaucoup.

Un jour qu'il allait à la foire, il leur dit :

« — Que vous apporterai-je qui vous agrée ? »

Marguerite, l'aînée, et Marie, la cadette, répondirent :

« — Nous voulons une robe de soie. »

Et Rose, la plus jeune :

« — Mon nom est Rose : je veux une rose. »

Le père s'en alla, et, quand il fut à la foire, il acheta deux gentes robes. Quant à la rose, il pensa qu'il la trouverait aisément en chemin.

Il vaqua à ses affaires ; cependant, le soir tombait lorsqu'il songea au retour.

On était au mois de juin. La journée avait été chaude ; aussi, l'homme se galait de marcher à la fraîche et ses bottes ferrées martelaient la route.

Mais à peine arrivait-il à moitié chemin, que des éclairs brillèrent. Le ciel se couvrit, puis une ondée se déversa.

« — Comment ferai-je, pensait-il, en soupirant, pour arriver, si la pluie tombe toute la nuit ? Que

e'ms efants, si me vezon pas tornar aqueste ser? Mais que crezon pas que de raubaires m'an arrestat, et, beleu, tuat!... »

Com'espiava ont se podria abrigar, veguet, en lai, un fióc entre 'ls abres.

« — Un hostau! so penset; se hi podia esser d'avant qu'acó n'en fache una autra bofada, me hi pausaria'n pauc. »

Prenguet una corcheira e anet de qu'ont vezia de fióc. Acó se trobet un chastel. Li fazia esmai de hi entrar.

Auziguet que dizian :

« — Entras, brave hóme! »

Passet lo portau de mauvasa gracia.

Totas'ls fenestras delh chastel eron esclairadas, auzia una musica doussa, tant doussa que de sa vida n'avia auzida la pareira. Mas vezia dengun et se demandava de que hi avia... et comencava de s'espaoregear...

Coma se virava per s'en tornar, quican faguet :

« — Entras, brave hóme! Chaufas vos, n'ajas pas paor! »

La porte se badet tota soleta, es elh entret..

Dins lo chafoger, d'estellassas fiocavon. L'hóme se chaufet, se sechet; aquela brandada lo rebiscolet*, e acó lhi sabeguet tant bón que se botet a chabidar*...

diront ma femme et mes enfants, s'ils ne me voient pas ce soir? Pourvu qu'ils ne croient pas que des voleurs m'ont arrêté, et, peut-être, tué !... »

Pendant qu'il regardait où il pourrait s'abriter, il vit, au loin, une lumière qui brillait entre les arbres.

« — Une maison ! pensa-t-il ; si je pouvais y arriver avant que la rafale ne redouble, je pourrais m'y reposer un peu. »

Il prit par une coursière et se dirigea du côté où se voyait la lumière. C'était justement un château. Peu assuré, il n'osait y pénétrer.

Il ouït qu'on lui disait :

« — Entrez, brave homme ! »

Il franchit le portail, non sans crainte.

Toutes les fenêtres du château étaient éclairées ; il oyait une musique harmonieuse, si harmonieuse que de sa vie il n'en avait ouï de semblable. Pourtant, il ne voyait personne et se demandait ce que cela pouvait être... et la peur commençait à le gagner...

Il se virait pour s'en retourner, lorsqu'une voix mystérieuse fit :

« — Entrez, brave homme ! Chauffez-vous, n'ayez pas peur ! »

La porte s'ouvrit d'elle-même et il entra.

Dans le vaste foyer, d'énormes bûches flambaient. L'homme se chauffa, sécha ses vêtements ; ce bon feu le ravigota. Il en éprouva un tel bien-être que le sommeil le gagna...

Quant se desvelhet, lo gropas* avia passat, l'aura s'era amaisada, claregeava per lis fenestras et li gealhs cridavon. Se coitet de s'en anar.

Defòra, elh caire de la pòrta delh chastel, veguet un roser ques avia de ròsas d'una mena que conissia pas.

« — Anem, so diguet, la Ròsa sera benaisa : aqui as de gentas flors ».

Et n'en copet una.

Mas quant l'aguet copada, una laida bestia se mostret. Aquela bestias avia la testa d'un chin, lo ventre d'una feda e'ls pautas d'una chabra.

Diguet am l'hóme que tremolava et que pesset s'estavanir ;

« — Per de que copas aquesta ròsa ?

« — Per la bailar am ma dròlla, que se noma Ròsa.

« — Aco es bón !... Si volés pas que vòstra dròlla móri, menas la'qui, davant dec jorns... Emportas la rosa, aora qu'es copada, et que vòstra dròlla n'en cópe une autra, quant vendra ».

La bestia se tornet escondre et l'hóme s'en anet.

« — Pracó, pracó, so dizia, coma chaminava, qu'ai fat !... Quau sap de qu'aquela bestia vau faire de ma dròlla ? »

Avia tant d'esmai que vezia pas l'aubeta, promeira rizeta de la matinada, que blanchegeava en aut delh puec, ni la plueja de la velhada que gotegeava, coma de perlas, pels folhas, ni'ls pradellas que la banha-

Quand il s'éveilla, l'orage avait passé, le vent s'était apaisé, le jour naissant éclairait faiblement les fenêtres et les coqs chantaient.

Dehors, au coin de la porte du château, il vit un rosier couvert de roses d'une espèce qu'il ne connaissait pas.

« — Allons, se dit il, la Rose sera heureuse : voici de belles fleurs ».

Et il en coupa une.

Mais à peine l'eut-il coupée, qu'une bête hideuse apparut. Cette bête avait la tête d'un chien, le corps d'une brebis et les pattes d'une chèvre.

Elle dit à l'homme, qui tremblait et qui manqua défaillir :

« — Pourquoi coupez-vous cette rose ?

« — Pour la donner à ma fille, qui se nomme Rose.

« — C'est bon ! Si vous ne voulez pas que votre fille meure, amenez-la ici, avant dix jours... Emportez la rose, puisque vous l'avez coupée, et que votre fille en coupe une autre, lorsqu'elle viendra ».

La bête disparut et l'homme s'en alla.

« — Hélas ! Hélas ! se disait-il, en cheminant, qu'ai-je fait ? Qui sait ce que cette bête veut faire de ma fille ?»

Son trouble était si grand, qu'il ne voyait pas l'aube, premier sourire du matin, qui blanchissait la cime du puy, ni la pluie de la nuit, qui tombait, goutte à goutte, en perles, de chaque feuille, ni les pradelles baignées d'eau qui verdoyaient davantage...

dura fazia mais verdegear... Marchava et cassava lo copet ; aqueli gentas besonhas lhi fazian res...

Era luan, desera, et se vezia enquera dins'quelh chastel plen de trevas... Chaque cóp que lo chamin virava, crezia trobar de bestias, et totjorn ramenava acó :

« — Quau sap de que vau faire de ma dróllа? »

Era esquintat*, nientat quant tornet chas elh. Son monde, que l'espeitavon, saguèron benaises de lo veire. Quant aguet contat cossi la plueja l'avia tardivat, Margarita et Maria lhi demandèron :

« — Pápa, avés crompada nostra rauba ? »

Lo paire bailet li doas raubas de seda.

Et la Rósa diguet :

« — Pápa, avés portada ma rósa? »

Lis uelhs delh paire se banhèron :

« — Ai ! ma paura Roseta, so faguet, en lhi bailant la flor, si sabia de que me cóla !... »

Et contet la besonha que chalia que sa filha faguesse.

Quant la Rósa auziguet'co, pechaire*, ploret, ploret, et respondeguet qu'amava melh morir ! Mas lh'en diguèron tant qu'elh novem jorn anet ves lo chastel.

Son paire i la menet.

Quuant i saguet, copet una rósa et la bestia se mostret. Aguet paor ; mas la bestia lhi parlet doussamen :

« — Acó es tu, Rósa?

Il marchait en baissant la tête : toutes ces belles choses le laissaient indifférent.

Il était loin, déjà, et il se voyait encore dans ce château tout hanté de mauvais génies. A chaque détour du chemin, il croyait trouver devant lui cette bête et, toujours, cette pensée revenait en son esprit :

« — Qui sait ce qu'elle veut faire de ma fille ? »

Il était brisé, anéanti, quand il arriva chez lui. Les siens, qui l'attendaient, furent heureux de le voir. Après qu'il eut conté comment la pluie l'avait retardé, Marguerite et Marie lui demandèrent :

« — Père, avez-vous acheté notre robe ? »

Le père donna les deux robes de soie.

Et Rose dit :

« — Père, avez-vous apporté ma rose ? »

Les yeux du père se mouillèrent :

« — Ah ! ma pauvre Rosette, fit-il, en lui baillant la fleur, si tu savais ce qu'elle me coûte !... »

Et il conta ce qu'il fallait que sa fille fît.

Quand Rose ouït cela, la pauvrette, elle pleura, pleura, et répondit qu'elle préférait mourir ! Mais on la raisonna si bien que le neuvième jour elle se rendit en ce château.

Son père l'y conduisit.

Quand elle y fut, elle coupa une rose et la bête apparut. Elle eut peur ; mais la bête lui parla doucement :

« — Est-ce toi, Rose ?

« — Oc.

« — Demora dins'quelh chastel; dengun te fara de mau. Trobaras tot só que te chau, et, si m'escoutes, auras de benaise per ta vida... Oblèdes pas de copar una rósa, quant me voudras parlar ».

Lo paire et la filha demorèron elh chastel. Avian de totas li besonhas mais que n'en chalia per la gasta. Quant volian mangear, trobavon sobre la taula tot só que envejavon : de la vida s'eron tant galats...

Desera, una semanada s'era passada. La dróllа penset que sa maire et si sors devian s'ennojar et diguet am son paire de s'en tornar ves l'hostau.

Quant saguet soleta, anet, coma de costuma, copar una rósa. La bestia venguet. Mas, en lióc de s'en tornar gaire de temps apres, vouguet demorar am la Rósa, dins lo chastel. Se jasset els peds de la dróllа : la podia pas pro gardegear.

« — Rósa, ma Rósa, so dizia, que t'ame de demorar'qui ! Sei mas'na laida bestia, un mostre, et tu me gardes, et tus as pietat de ieu ! Ai ! per de que póde pas parlar?... Per de que te póde pas dire quau sei am tu que sés tant bòna? »

Et, coma dizia'có, si dos uelhs eron banhats et lanhava com'una persona.

La Rósa, que la plangia per de bón, lhi parlava delh biais per amaisar son mau.

« — Oui.

« — Demeure en ce château : personne ne te fera de mal. Tu trouveras ce qu'il te faut, et, si tu m'écoutes, tu seras heureuse toute ta vie... N'oublie pas de couper une rose, lorsque tu voudras me parler ».

Le père et la fille demeurèrent au château. Ils avaient de toutes choses et bien plus qu'il ne leur en fallait pour satisfaire leurs besoins. Quand venait l'heure du repas, ils trouvaient, servis sur la table, tous les mets qu'ils pouvaient souhaiter : de leur vie ils n'avaient connu telle abondance...

Une semaine s'était déjà écoulée. La jeune fille pensa que sa mère et ses sœurs s'attristaient, peut-être, et elle pria son père de retourner à la maison.

Une fois seule, elle alla, comme de coutume, couper une rose. La bête apparut. Mais au lieu de se retirer, peu de temps après, elle voulut demeurer avec Rose dans le château. Elle se coucha aux pieds de la jeune fille : ses yeux ne pouvaient se détacher de ceux de Rose.

« — Rose, ma Rose, disait-elle, que je t'aime de demeurer ici ! Je ne suis qu'une hideuse bête, un monstre, et tu me gardes, et tu me prends en pitié. Ah ! pourquoi ne puis-je parler ?... Pourquoi ne puis-je te dire qui je suis, à toi qui es si bonne ?... »

Et, en disant cela, ses yeux versaient des larmes et elle gémissait comme une personne.

Rose, qui, du fond du cœur, la prenait en pitié, lui parlait tendrement pour calmer sa douleur.

« — N'ajas pas paor, so dizia, aurai d'espeita : voi laissarai pas'star ».

« — Pracó, se demandava quau podia esser aquela bestia, de que i avia que non podia dire et per de ques avia d'uelhs tan amistos...

Quant saguet demorada un pauc com'acó, tornet pensar am son monde. Demandet de s'en tornar quauques jorns ves son hostau.

« — Te laisse anar, Rósa, diguet la bestia ; mas sabes só que t'ai dit : aora que te conisse, patirai quant seras de luan, et, si tornes pas, deve morir et tu mais... Si m'escoutes, seras la mais benaisa d'aqueste païs... Te baile trei jorns ».

La Rósa anet veire son monde que la plora-von. Diguet ques avia de totas li besonhas et qu'un jorn, que devia leu vener, seria benaisa es els mais.

N'aguèron grand solas. Coma passèron viste, aquels trei jorns ! Quant la Rosa se vouguet entornar, sa maire et si sors la pregèron tant, que se tardivet d'un jorn. L'endeman, anet elh chastel. Se demandava com'acó faria... Trobet lo roser rabanat delh solelh et li rosas desfolhadas, per terra. N'i avia ma'una que pendolava, flaqida !

La copet vistamen.

Auziguet que cridavon :

« — Ai ! Rósa ! Rósa !... Me fazes morir ! Me fazes morir ! »

« — Ne craignez rien, disait-elle, je saurai être patiente et ne vous abandonnerai pas ».

Cependant, elle se demandait qui pouvait bien être cette bête, quel était le secret dont elle ne pouvait se délivrer et pourquoi elle avait un regard si tendre...

Après avoir vécu quelque temps ainsi, sa pensée se reporta vers ses parents. Elle demanda quelques jours pour se rendre auprès des siens.

« — Je te laisse aller, Rose, dit la Bête, mais rappelle-toi ce que je t'ai dit : ore que je te connais, je pâtirai de ton éloignement, et, si tu ne reviens pas, je suis vouée à la mort, ainsi que toi !... Si tu te conformes à mon désir, tu seras, en ce pays, la plus heureuse entre toutes... Je te donne trois jours ».

Rose se rendit auprès de ses parents qui la pleuraient. Elle dit qu'elle ne manquait de rien et qu'un jour prochain elle serait heureuse avec eux.

Ces paroles leur firent grand bien. Comme ils passèrent vite, ces trois jours ! Quand Rose songea au départ, sa mère et ses sœurs la supplièrent tant, qu'elle le différa d'un jour. Le lendemain, elle s'en fut au château, remplie de crainte. Elle se demandait ce qui allait se passer. Elle trouva le rosier desséché par le soleil ; les roses étaient effeuillées à terre, excepté une qui pendait, flétrie !

En hâte, elle la coupa.

Elle entendit ces cris :

« — Ah ! Rose ! Rose !.. Tu me fais mourir !... Tu me fais mourir !

Mas ges de bestia!

Espiet de qu'ont auzia lanhar, et la trobet que pengeava la testa dins lo pous : un pauc mais se hi anava traire !

La Rósa se coitet de la levar, et, comas era garella, la portet ves la fuant.

Quant l'aguet parangida, acó se trobet un gente drólle que lhi diguet :

« — M'as fat patir, Rósa ; mas per de que m'as pas laissat' star, te pardone. Aora que póde parlar, sabras quau sei.

« Mon paires era lo senhor d'aqueste chastel. Moriguet a la guerra, en estranje païs, que ieus ere tot joinet. Ma maires aguet son ben, et, mais que saguesse grandamen richa, fazia res per lo paure monde. Estaben, lis paures conissian lo chastel e hi venian gaire.

Un jorn, pracó, una fenna mau bestida, tota cassada sobre son baston, venguet demandar l'aumorna *.

Ma maire l'avia vista. Hors de lhi faire bailar un caire de pan, comandet' ls chins, e ieu maisqu'acó me saje pardonat! — lis aqissere * ves la paura.

Aquela d'aqui levet son baston e'ls chins demorèron la gorgea badada, darres lo portau, et saguèron virats en peira ; pueis, se viret de ves nos autres et diguet :

Mais point de Bête!

Cherchant du côté d'où venaient ces plaintes, elle la trouva la tête pendante au bord du puits et prête à tomber dans le vide !

Rose se hâta de la relever, puis, comme elle était souillée, elle la porta à la fontaine.

Quand elle l'eut lavée, elle vit, devant elle, un beau garçon qui lui dit :

« — Tu m'as fait pâtir, Rose ; mais puisque tu ne m'as pas abandonné, je te pardonne. Ore que je puis tout dire, tu sauras qui je suis.

« Mon père, qui était le seigneur de ce château, mourut à la guerre, en pays étranger, alors que j'étais bien jeune encore. Ma mère jouit de sa fortune, et, bien qu'elle fût immensément riche, elle ne faisait point l'aumône au pauvre monde. Aussi, les mendiants, qui connaissaient de réputation le château, n'y venaient guère.

« Un jour, pourtant, une vieille femme aux vêtements sordides, toute courbée sur son bâton, vint demander l'aumône.

« Ma mère l'avait vue. Au lieu de lui faire donner un quignon de pain, elle lança sur elle les chiens, et moi aussi — que cela me soit pardonné ! — je les excitai contre la pauvresse.

« Celle-ci leva son bâton et les chiens demeurèrent la gueule béante, derrière le portail, et furent changés en pierre; puis, se tournant vers nous, elle dit :

« Mauvas monde que sés !.... Serés chastigats !... Per comencar, que li servents, que son tant mauvas coma si mestres, anon coassar am li gralhs ! »

Et li servents, virats en gralhats negres, prenguèron la volada ves li bos.

« — Et tu, fenna aissa que pódes pas veire lis pelhards, so tornet dire, sabras que sei la fada Belina. Ai lo poder per' queste païs : aco es per te melh afinar * que me sei botada en paura... Per ques as tant d'orguelh et de mauvestat, sajes virada en roser plen de rosas, et que chaque cóp que coparan una flor, acó te ranche un flóc de pious !... Faras tant de cossirs coma n'an fat aquels ques an patit de ton mauvoler... »

E un roser se trobet elh caire de la porta.

La fada se viret de ves ieu :

« — Et tu, dróllе mau estrut, seras' na laida bestia et viuras dins la terra. N'en sortras totes lis cops que destacharan 'na rosa. Parlaras coma lo monde, mas podras res dire de so que t'es'ribat. Sés com'aco per una centenada. Seras sauvat, pracó, davant 'quelh temps, si lo promer que copara'na rosa es un pelhard et qu'aje una drolla. Com'acò d'aqui te chaura maridar, autramen moriras, et, si la drolla vóu pas vener, morira coma tu.

« Vóle qu'aquels que vendran'qui trobon per mangear et per biure.

« Mauvaises gens que vous êtes ! Vous serez châtiés ! D'abord, que les domestiques, qui sont aussi méchants que leurs maîtres, aillent croasser avec les corbeaux !

« Et les domestiques, virés en gros corbeaux noirs, prirent leur vol vers les bois.

« — Et toi, femme haineuse qui ne peut supporter les miséreux, fit-elle encore, tu sauras que je suis la fée Béline. J'exerce mon pouvoir en ce pays : c'est pour mieux te surprendre que j'ai pris les apparences d'une mendiante. Puisque tu as tant d'orgueil et de méchanceté, sois changée en rosier chargé de roses, et que chaque fois qu'on te coupera une fleur, une touffe de cheveux te soit arrachée ! Tu feras autant de soupirs douloureux que les malheureux que tu as repoussés ».

« Et un rosier s'éleva au coin de la porte.

« La fée se vira de mon côté :

« — Et toi, jeune homme discourtois, tu seras une bête hideuse et tu vivras dans la terre. Tu en sortiras toutes les fois que l'on coupera une rose. Tu auras l'usage de la parole, mais tu ne pourras rien dire de ce qui te concerne. Tu es condamné pour un siècle. Ta punition pourra, cependant, prendre fin avant ce temps, si le premier qui coupera une rose est un homme du peuple et qu'il ait une fille. Alors, tu devras te marier, autrement tu mourras ; et, si la jeune fille ne veut pas venir, elle mourra comme toi.

« Je veux que tous ceux qui viendrent ici trouvent à manger et à boire.

« Acó trevara dins lo chastel d'avant qu'ajon copada la promeira rosa. »

La fada me tochet am son baston : despueis, sei estat un babalhas.

Adonca, aco es tu, Rosa, que m'as sauvat. Auras só que t'ai prometut : noi maridarem et seras richa ».

Lo drólle prenguet la man de la Rósa :

« — Rósa, Rósa, ma Rósa... »

N'en diguet pas mais : sen saber com'acó se fazia, veguet, davans elh, una genta dama bestida d'una rauba blancha coma la negea et leugeira coma la nibla. Era coronada de grifol * et son morre rizent era mais que mais agrados.

Diguet :

« — Me conissés ?... Sei la fada Belina. Sabe ques avés beson de ieu : que volés? »

Lo drólle se genolhet :

« — Ai ! bóna fada, si vos plai, so diguet, ajas pietat! Que ma paura maire e'ls autres tórnon'ver la vida delh monde. »

La fada tochet'ls chins, e'ls chins se jassèron a sis peds ; pueis, croset, per de sobre sa testa, son tricolet de trei biais : un tropel de gralhs venguèron dels bos, et, quant se pausèron per terra, acó saguet li servents delh chastel. Per la fin, tochet lo roser : la chastelana se trobet davant son monde. Mas era laida! N'avia ges de pious !

« Ce château sera hanté jusqu'à ce qu'on ait coupé la première rose. »

« La fée me toucha de son bâton : depuis, j'ai vêcu en bête...

« Ainsi, c'est toi, Rose, qui m'as délivré. Tu auras ce que je t'ai promis : nous nous marierons et tu seras riche. »

Le jeune homme prit la main de Rose :

« — Rose, Rose, ma Rose... »

Il n'en dit pas davantage. Sans savoir comment cela se faisait, il vit, tout à coup, devant lui, une belle dame vêtue d'une robe blanche comme la neige et légère comme la nuée. Elle était couronnée de houx et son visage riant avait une grâce sonveraine.

Elle dit :

« — Me reconnaissez-vous ? Je suis la fée Béline. Je sais que vous avez besoin de moi : que souhaitez-vous ?

Le jeune homme s'agenouilla :

« — Ah ! bonne fée, de grâce, dit-il, ayez pitié ! Que ma pauvre mère et les autres reviennent parmi les vivants. »

La fée toucha les chiens, et les chiens se couchèrent à ses pieds ; puis elle croisa, par-dessus sa tête, sa baguette de trois biais : aussitôt, une bande de corbeaux vinrent des bois, et, à peine furent-ils à terre, que l'on vit les serviteurs du château. Enfin, elle toucha le rosier : la châtelaine apparut devant tous. Mais qu'elle était laide ! Elle n'avait pas un seul cheveu !

La fada parlet com'acó :

« — Si vos ai tornats botar en vida, aco es per l'amor d'aquesta dróla. Sajas, d'aqui en lai, de bon monde. Dróle, chau que dins trei jorns sajes maridat. Tu, sa maire, per penitensa, demoraras la testa pialada et non veiras la nóssa. Tu, dróla, me podras demandar tau gracia que voudras, non ma'una, pracó : te la bailarai.

« — Bóna fada, faguet la Rósa, coma podria esser benaisa tau jorn coma mon noviage, si la maire de mon nóvi deu patir ? Si vos plai, ques ella aja de que faire sa chadena et que puescia mangear de festa, coma' ls autres...

« — Rósa, m'amia, qu'acó saja fat. Per que sés corauda, auras de benaise tota ta vida, et dengun te lo podra justar * ».

Et, tot per un cóp, lo portau delh chastel se badet solet, dos chavalhs, que tiravon un charre d'argent, entrèron ; la fada i montet et s'en anet.

Quant geau lo monde delh chastel aguèron de se tornar veire ! Anèron querre lo paire, la maire, li sors de la Rosa et covidêron chastelans et chastelanas de dec legas de luan. Pueiss' emprès, faguèron grand * festa. La Rosa am sa rauba de nóvia * era enquera mais genta que de costuma.

Qnant saguet maridada, gardet son monde ves ella. Ni mais obledet pas so que la fada lh' avia dit. Comandet am si servents de faire bóna chara amels pau-

La fée parla ainsi :

« — Si je vous ai rendu la vie, c'est grâce à cette jeune fille. Soyez, dorénavant, secourables aux malheureux. Jeune homme, il faut que tu sois marié dans trois jours. Toi, sa mère, pour ta punition, tu resteras chauve et ne prendras point part aux noces. Quand à toi, jeune fille, tu pourras me demander telle grâce que tu voudras, mais une seule, cependant : je te la baillerai.

« — Bonne fée, reprit Rose, comment pourrais-je être heureuse en un tel jour que celui de mon mariage, si la mère de mon époux doit pâtir ? Je vous en prie, faites qu'elle ait de quoi tresser sa chaîne et qu'elle puisse avoir part à la fête, comme les autres.

« — Rose, m'amie, qu'il en soit fait ainsi. Puisque tu es sensible à l'infortune d'autrui, tu auras du bonheur toute ta vie et personne n'y pourra porter atteinte. »

Et, tout à coup, le portail du château s'ouvrit de lui-même, deux chevaux attelés à un char d'argent le franchirent ; la fée y prit place et disparut.

Quelle joie les gens du château eurent de se revoir ! On alla quérir le père, la mère, les sœurs de Rose et on convia châtelains et châtelaines à dix lieues à la ronde. Puis on fit grand fête. Rose, dans sa robe de mariée, était encore plus belle que de coutume.

Après la noce, elle garda ses parents auprès d'elle. Elle n'oublla pas, non plus, les recommandations de la fée. Ses serviteurs reçurent l'ordre de faire bon

res. Estaben, aquels d'aqui trobavon la feneira badada per se parar de l'er delh temps, e un bon topin de sopa per se rapatiar.

La « Bona Dama » — coma dizian — aguet un tropel d'efants, viusquet gaire be'na centenada et trobet tot lo benaise que lh'avian prometut et ques avia tant meritat.

---

accueil aux pauvres. Aussi, ces derniers trouvaient-ils toujours la fenière ouverte pour s'abriter contre les intempéries et une bonne soupe pour apaiser leur faim.

La « Bonne Dame » — comme ils disaient — eut de nombreux enfants, vécut presque centenaire et jouit de tout le bonheur qui lui avait été promis et qu'elle avait bien mérité.

DE QU'ONT CHAU PAS!

« — Marinon, diguet la Catonet, nos avés contat quican de brave ; mas m'avés fat paor am aquela bestia; creze que n'en sonharai...

« — Et per de que, Catonet? Aco era pas'na mauvasa bestia, aco era un galant...

« — Vos en fote!... Un galant ques a de pautas de chabra, un ventre de feda, una testa de chin ..

« — Acó vos fai soleu, Catonet? Lo morre d'un gente garson vos agradaria mais, beleu?

« — Brave bon Dieu, que dizés'qui, Finon? Acó m'a passat : li garsons son per'quellas que se volon maridar... Acó era bón per la Rósa... et per vos ques avés gastat dos homes!...

« — E aquelh ques ai fara trei!...

« — Basta que vostre tresem voi gaste delh biais, vos mais!

« — Me pararai, Catonet, me pararai : lo pus valhent ganhara!

« — N'aurias pas tant fat l'harbalanda, s'eres estada la maire d'aquela paura Rósa. Quant aurias

OU IL NE FAUT PAS!

« — Marinette, dit la Catherinette, vous nous avez conté quelque chose de beau; mais vous m'avez fait peur avec cette bête; je crois que j'en rêverai...

« — Et pourquoi, Catherinette? Ce n'était pas une méchante bête, c'était un galant...

« — Ah! bien oui!... Un galant qui a des pattes de chèvre, un corps de brebis, une tête de chien!...

« — Cela vous répugne, Catherinette? Le visage d'un joli garçon vous agréerait mieux, sans doute?

« — Ah! mon Dieu, que dites-vous là, Finette. Cela m'a passé; les garçons restent pour celles qui veulent se marier... C'était bon pour la Rose... et pour vous, qui avez usé deux maris!...

« — Et celui que j'ai fera trois!...

« — Puisse votre troisième vous user comme il faut, vous aussi!

« — Je me défendrai, Catherinette, je me défendrai; le plus vaillant l'emportera!

« — Vous n'auriez pas tant fait la faraude, si vous aviez été la mère de cette pauvre Rose. Quand vous

sabut que la chalia menar vec una bestia, acó vos auria fat cossirar...

« — Oc ben : auria demandat am mon hóme per de ques avia copat de rósas de qu'ont chalia pas !

« — Aqui o as, Finon ! Es elh que crezia tant ben faire !...

« — Quant l'on conis pas quican, l'on hi bóta pas la man !

« — Adivoc *, fotrauda ! Si chalia res faire...

« — Avés razon, Catonet. Aco saguet mau fat ; mas grand ben n'en sortiguet : per una rósa copada, una Rósa floriguet !

« — Aco es vos que dizés'co, Roseta ? E ben, tornas hi et trobas de que nos faire rire !

« — Farai ben, Finon, et vos contarai *Meitat Gealh.*

---

auriez su qu'il fallait la conduire auprès d'un monstre, cela vous aurait fait soupirer...

« — Oui, certes ; j'aurais demandé à mon mari pourquoi il avait coupé des roses où il ne fallait pas !

« — Et voilà, Finette ! Et lui qui croyait si bien faire !

« — Quand on ne connait pas quelque chose, on n'y porte pas la main !

« — Mon Dieu oui, étourdie ! S'il ne fallait rien faire...

« — Vous avez raison, Catherinette. Ce fut un mal ; mais un grand bien s'ensuivit ; pour une rose coupée, une Rose fleurit !

« — C'est vous qui parlez ainsi, Rosette ? Eh bien, continuez, et trouvez de quoi nous faire rire !

« — Je m'exécuterai, Finette, et je vous conterai *L'Homme-Coq*.

MEITAT GEALH

Un meitat gealh, ques era esparnhant, avia cent escuts de cóbre. Lis prestet am un homme riche.

Mas una annada venguet que li blats granèron gaire et que i aguet res per pasturar lo bestiau. Meitat gealhs aguet beson de son argent et s'en anet per lo demandar.

Quant saguet un pauc luan, tróba lo reinart.

« — Ont vases, Meitat Gealh?

« — Vase querre cent escuts que me devon.

« — Laissa me segre.

« — Oc ben si vóles. Bóta te sot mon ala : te portarai. »

Lo reinart se botet sot son ala es eh l'emportet.

Elh caire d'une garnassa, tróba lo lop.

« — Ont vases, Meitat Gealh?

« — Vase querre cent escuts que me devon.

« — Laissa me segre.

« — Oc ben si vóles. Bóta te sot mon ala : te portarai. »

Lo lop se botet sot son ala es elh l'emportet. Acó lhi

L'HOMME-COQ

Un homme-coq, qui était économe, avait mis cent écus de côté. Il les prêta à un homme riche.

Mais il vint une année où les blés donnèrent peu de grain et où il n'y eut rien pour pâturer le bétail. L'Homme-Coq eut besoin de son argent et il se mit en route pour aller le réclamer.

Quand il fut un peu loin, il rencontra le renard.

« — Où vas-tu, Homme-Coq?

« — Je vais quérir cent écus que l'on me doit.

« — Laisse-moi suivre.

« — Si tu veux. Mets-toi sous mon aile ; je te porterai. »

Le renard se mit sous son aile et il l'emporta.

Au coin d'un bois, il rencontre le loup.

« — Où vas-tu, Homme-Coq ?

« — Je vais quérir cent écus que l'on me doit.

« — Laisse-moi suivre.

« — Si tu veux. Mets-toi sous mon aile ; je te porterai. »

Le loup se mit sous son aile et il l'emporta. Cela

pezava, pracó, mas n'avia geau de faire plazer am los antres.

Un pauc pus luan, tróba l'aiga :

« — Ont vases, Meitat Gealh ?

« — Vase querre cent escuts que me devon.

« — Laissa me segre.

« — Oc ben si vóles. Bóta te sot mon ala. N'ai mon fais, sabes ; mas se i pódes cháber, te portarai. »

L'aiga se faguet tant petitoneta coma poguet et chabeguet sot l'ala.

Aquela chargea n'era pas leugeira et Meitat Gealh trantiolava, de cops que i avia, per li rocs o per lis peirassas ; mas de pensar ques avia fat plazer am d'autres, acó lo fazia marchar.

Arribet elh chastel de l'hóme que lh'avia manlevat si cent escuts et tustet per la pórta, tóuca, tóuca, tóuca!

Lo portier passet la testa pelh fenestron :

« — Quau's acó ?

« — Aco es ieu, Meitat Gealh ; vostre mestre me conis.

« — Et que vóles ?

« — Vóle parlar amelh mestre de saien.

« — Per de que faire ?

« — M'a manlevat cent escuts ; lhi li vene demandar ; me fan fauta. »

Lo portier s'en anet trobar son mestre, pueis tornet passar sa testa pelh fenestron :

pesait bien un peu, mais il était heureux de faire plaisir à autrui.

Un peu plus loin, il rencontre la rivière.

« — Où vas-tu, Homme-Coq ?

« — Je vais quérir cent écus que l'on me doit.

« — Laisse-moi suivre.

« — Si tu veux. Mets-toi sous mon aile. J'en ai mon faix, déjà certes ; mais si tu peux y tenir, je te porterai. »

La rivière se fit si petite qu'elle put et elle réussit à tenir sous son aile.

Cette charge n'était pas légère, et l'Homme-Coq chancelait, parfois, parmi les rocs et les grosses pierres, mais la pensée qu'il avait fait plaisir à autrui lui donnait la force de marcher.

Il arriva au château de l'homme qui lui avait emprunté ses cent écus, et il frappa à la porte, toc, toc, toc !

Le portier mit la tête an guichet :

« — Qui est là?

« — C'est moi, l'Homme-Coq; votre maître me connaît.

« — Que veux-tu donc ?

« — Je veux parler au maître de céans.

« — Que lui veux-tu?

« — Il m'a emprunté cent écus ; je viens les lui demander ; ils me font faute. »

Le portier retourna auprès de son maître, puis il reparut au guichet :

« — Escouta me, Meitat Gealh, vai t'en. Mon mestres es de festa et n'ama pas que l'empeiton. Marida sa filha, anueit; tornaras un autre cóp. Pueissa, se pica leu, sabos, et te podria mau recèbre

« — Acó fai res, badas me ; lhi parlarai ; me chau mi cent escuts. »

Le portier tornet ves son mestre :

« — M'embestia, ton Meitat Gealh? so faguet aquelh; si vóu tan entrar, bada lhi et bóta lo am'ls polas ! »

La pórta se badet, et Meitat Gealh se penset que l'anavon recèbre coma se deu; que l'anavon faire mangear et biure et se pausar, per só ques era las de son chamin; mas en lioc de lo faire entrar elh chastel, lo meneron tot dreit ves lo jocador, et craca ! te hi lo sarrèron !...

Aco lhi copet lo geau, de se veire aqui dedins, mas chaguet demorar am'ls polas.

Totas'queli bestionas, la testa levada, lo gardegeavon, un cop d'un caire, un cop de l'autre; de veire sis chambas et si bras d'home, sis alas de gealh et son morre becut, lhi semblava d'estranja mena...

Lo gealh, que desgranava una espigea, s'era arrestat.

Lo cuelh plantat, elh mais, testeget dos o tres cops et faguet : « Có, eó, có, de dire : E aora ? Aqui n'as n'autre?. . Tu, gara te ! Te veze !... »

Elh chap d'un temps, tornet'spoussar son espigea.

« — Écoute-moi, Homme-Coq, va-t-en. Mon maître donne une fête et il n'aime pas qu'on le dérange. Il marie sa fille, aujourd'hui; tu reviendras une autre fois. D'autant plus qu'il est sujet à des sautes d'humeur, vois-tu, et qu'il pourrait te recevoir fort mal.

« — Cela m'est égal, ouvrez-moi, afin que je lui parle; il me faut mes cent écus ! »

Le portier se rendit encore auprès de son maître:

« — Il m'importune, ton Homme-Coq ! fit celui-ci ; pnisqu'il insiste tant, pour entrer, ouvre-lui et mets-le avec les poules ! »

La porte s'ouvrit donc et l'Homme-Coq pensa qu'on allait le recevoir comme il se doit ; qu'on allait le faire manger et boire et se reposer, car il était las de son voyage ; mais au lieu de le faire pénétrer dans le château, on le mena au poulailler, et, crac ! on l'y enferma !

Sa joie s'évanouit de se voir en ce lieu, mais il fallut y rester.

Toutes ces bestioles, la tête levée, le considéraient tantôt d'un œil, tantôt de l'autre ; de lui voir des jambes et des bras d'homme, des ailes de coq et un visage orné d'un bec, il leur paraissait d'étrange espèce...

Le coq, qui égrenait un épi, s'était arrêté.

Le col dressé, lui aussi, il secoua deux ou trois fois la tête, en faisant : « Co, co, co », d'un air de dire : « Qu'est-ce que cela signifie ? En voici un autre?... Toi, prends garde ! Je te surveille !... »

Et, au bout d'un moment, il se remit à secouer son

Mas'ls polas, tant mai'ardidas que Meitat Gealhs era sen defensa, lhi tomberon de sobre a cops de bec, et mais fugissia, mais lo picavon !

Quant veguet que se podia pas parar, cridet :

« — Reinart, reinart, mon amic ! Sors de mon ala, autramen sei perdut ! »

Lo reinart sautet fora son ala et se galet de tuar tota lis polas.

Quant la serventa venguet am son davantau plen de gran per lhi donar mangear, trobet res mas de plomas...

O anet contar vistamen am son mestre.

Aquelh diguet : « Sarra me aquella mauvasa bestla am'ls fedas ! »

Sarrèron Meitat Gealh dins la fedaria. Ai las ! Aqui, lhi chaguet patir enquera mais que ve'ls polas. Lis fedas, coma róunhavon, se sarravon una contra l'autra et l'estofavon ; pueissa empres, li moutons se visèron de lo trucar : li banards se lo justavon un de l'autre...

Quant veguet que se podia pas parar, cridet :

« — Lop, lop, mon amic ! Sors de mon ala, autramen sei perdut ! »

Lo lop, ques avia set delh sang d'aquelh bestiau, sorteguet de sot l'ala de Meitat Gealh e estranglet fedas et moutons.

Quant lo chastelan sabeguet lo chaple ques avian

épi. Mais les poules, qui étaient d'autant plus hardies que l'Homme-Coq était sans défense, se jetèrent sur lui à coups de bec, et plus il fuyait, plus elles le frappaient.

Quand il vit qu'il ne pouvait pas se défendre, il cria :

« — Renard, renard, mon ami ! Sors de mon aile, autrement je suis perdu ! »

Le renard sauta hors de son aile et tua avec joie toutes les poules.

Quand la servante vint, avec son tablier plein de grain, pour leur donner à manger, elle ne trouva que des plumes ! »

Elle s'en alla, tout de suite, le raconter à son maître.

On enferma l'Homme-Coq dans la bergerie. Hélas ! il eut à pâtir encore plus que parmi les poules. Les brebis, tout en ruminant, se serraient l'une contre l'autre et l'étouffaient ; puis, les béliers se mirent à le frapper de leurs cornes : les plus hauts encornés se l'enlevaient de l'un à l'autre...

Quand il vit qu'il ne pouvait plus se défendre, il cria :

« — Loup, loup, mon ami ! Sors de mon aile, autrement je suis perdu ! »

Le loup, qui avait soif du sang de ce bétail, sortit de l'aile de l'Homme-Coq et étrangla brebis et moutons.

Quand le châtelain sut quel massacre l'on avait fait

fat de son aver, menet tant grand varalh qu'espaorreget tota sa companha.

« — D'aquelh coquin ! so cridava ; n'es mas vengut per m'empeitar !... Un aciu seg l'autra !... Mas qu'as paor !.. »

Faguet vener quatre vailes et comandet que chaufesson lo forn et que i traguesson Meitat Gealh. Lis quatre vailes anèron querre Meitat Gealh, pechaire, que sabia pas de que n'en dire, et l'enfornèron.

Mas elh, quant veguet que lo fióc l'anava cramar, cridet vistamen :

« — Aiga, aiga, m'amia ! Sors de mon ala, autramen sei perdut ! »

L'aiga, que s'era faita petitona per chaber sot son ala, n'en sorteguet grandinassa, eschantiguet lo fióc et neget aquels ques avian chaufat lo forn.

Quant lo diutaire veguet que l'aiga sortia delh forn et comencava de montar, aguet paor et tornet li cent escuts ques avia manlevas, et Meitat Gealh s'en anet.

---

de son troupeau, il mena si grand tapage qu'il en apeura tous ses invités.

« — Ah ! le coquin ! criait-il; il n'est venu que pour me troubler !... Un mauvais tour suit l'autre !... Mais attends ! »

Il fit venir quatre valets et commanda que l'on chauffât le four et que l'on y jetât l'Homme-Coq ! Les quatre valets allèrent quérir l'Homme-Coq, le pauvret, qui ne savait qu'en dire, et l'enfournèrent.

Mais lui, quand il vit que le feu allait le brûler, il cria en hâte :

« — Rivière, rivière, m'amie ! Sors de mon aile, autrement je suis perdu ! »

La rivière, qui s'était faite toute petite afin de pouvoir tenir sous son aile, en sortit toute grande, éteignit le feu et noya ceux qui avaient chauffé le four.

Quand le débiteur vit que l'eau sortait du four et commençait à s'élever, il eut peur et rendit les cent écus qu'il avait empruntés et l'Homme-Coq s'en alla.

UN PAUC D'ADJUDA FAI GRAND BEN

Lis coviseiras trobéron pas qu'aquelh contes era fat per rire ; tot contrari, plangian Meitat Gealh per so ques avia'gut de pena.

La Finon podia pas perdonar am aquelh riche.

Diguet :

« — Vezés, Roseta, *ma borsas es de pel de diable et la cros hi pot pas' star* coma dison ; mas podria aver una bógea de pistolas e una gerla d'escuts que prestaria res am un riche : li riches sabon manlevar, mas non tornar... De que n'en dizés, Roseta ?

« — D'escunes que i a ?

« — D'escunes que i a ? Volon pas mais un que l'autre ! Liard per liard, raubon lo pelhard. Prestas lhi d'escuts, vos tornaran de peiras... et de regaunhadas : qu'es riches es honorat, qu'es paures es ladre !

« — Coma sés mau virada, anueit, Finon ! Dinc un sac, totas li noses son pas bofarellas ; i n'a ben quaucunas ques an de nogealhs..

UN PEU D'AIDE FAIT GRAND BIEN

Les femmes ne trouvèrent pas que ce conte fût fait pour provoquer le rire ; au contraire, elles plaignaient l'Homme-Coq parce qu'il avait subi des épreuves.

La Finette ne pouvait pas pardonner à ce riche.

Elle dit :

« — Voyez-vous, Rosette, *ma bourse est en peau de diable, et la croix n'y peut demeurer*, comme l'on dit ; mais je pourrais avoir une bouge de pistoles et un cuveau d'écus que je ne prêterais rien à un riche : les riches savent emprunter, mais non rendre... Qu'en dites-vous, Rosette ?

« — D'aucuns...

« — D'aucuns ? Ils ne valent pas plus l'un que l'autre ! Liard à liard, ils volent le pauvre. Prêtez-leur des écus, ils vous rendront des pierres.. et des moqueries : qui est riche est honoré, qui est pauvre est ladre !

« — Comme vous tournez tout en mal aujourd'hui, Finette ! Toutes les noix d'un sac ne sont pas pleines de vent ; il y en a bien quelques-unes qui ont une amande ..

« — Ai ! Roseta, conisse aquelh monde : an só que chau et penson gaire amels paures. Aco es coma dizon : « *Lo gras non sap de que viu lo maigre !* »

« — Finon, avés de mauvasas razons, anueit : sabés que dison amais : *Lis promeiras se perdonon, lis austras se bastonon ?* »

E'ls fennas de rire, hors la Finon.

Pueis, la Naneta diguet :

« — Finon, voi bastonarem pas, d'aqueste cóp ; mas zo farem, si tornas embolhar vóstres fuses.... Embolhas un pauc vóstra lenga et coitas voi ! Anem, fazés petar aquels fuses ! »

Lo morre de la Finon s'esclairet :

« — Naneta, Naneta, so respondeguet, vos sés la pus fina !... Prestas me vostra medj'auna : farai pas coma l'hóme riche ; vos la tornarai tot cotinent *.

« — E ieu farai pas coma Meitat Gealh : vos comandarai pas l'aiga, ni mais lo lop, ni lo reinart !...

« — N'en deuguet aver geau de trobar d'ajuda, quant n'aguet beson.

« — Aco es com'acó : so que fazem amels autres, lis autre nos fan. Et, de cops que i a, un pauo d'ajuda fai grand ben. Et vos, Justina, dizés res ?

« — Vos escoute, Naneta... « *Lenga muda saguet jamais batuda...* »

« — Hélàs ! Rosette, je connais ces gens : ils ont ce qu'il leur faut et ne sont guère en souci des pauvres. C'est comme l'on dit : « *Le gras ne sait point de quoi vit le maigre !* »

« — Finette, vous êtes portée à la méchanceté, hui. Vous savez que l'on dit aussi : « *Les premières se pardonnent, les autres se bastonnent ?* «

Et les femmes de rire, fors la Finette.

Puis, la Nanette dit :

« — Finette, nous ne vous bastonnerons pas, pour cette fois ; mais nous n'y manquerons pas, si vous embrouillez, derechef, vos fuseaux.... Embrouillez un peu votre langue, et hâtez-vous ! Allons, faites résonner vos fuseaux ! »

Le visage de la Finette s'éclaira :

« — Nanette, Nanette, répondit-elle, vous êtes la plus fine !... Prêtez-moi votre demi-aune ; je ne ferai pas comme l'homme riche ; je vous la rendrai incontinent.

« — Et moi je ne ferai pas comme l'Homme-Coq : je ne lancerai contre vous ni l'eau, ni le loup, ni le renard !...

« — Il dut être plein de joie de trouver de l'aide quand il en eut besoin.

« — C'est ainsi : ce que nous faisons à autrui nous est rendu. Et, parfois, un peu d'aide fait grand bien. Et vous, Justine, vous ne dites rien ?

« — Je vous écoute, Nanette... « *Langue muette ne fut jamais châtiée...*

« — Acó d'aqui rai, Justina ; mas si dizés res de brave, atape la medj'auna !... Sabés quican ?

« — Oc ben, oc ben ! Aco parla de doas gentas bestias : *La caia et lo varrat.* »

« — Fort bien, Justine; mais si vous ne contez quelque jolie chose, je prends la demi-aune !... Savez-vous quelque chose ?

« — Oui, certes ! Il est question de deux charmantes bêtes : « *La truie et le verrat* ».

LA CAIA ET LO VARRAT

Un viege, un varras amava una caia.

N'amava d'autras, saique, coma deu faire tot bon varrat ; mas aquestas era s'amiona.

Et lhi zo fazia veire! Quant la podia trobar, ras lo fomarer, cossi la calinhava gentamen! Sa coa se vertelhonava d'aise, sis aurilhas bolegavon, sis uelhs coquins luzissian, son piou rede se lizava...

Adonca, lo mascle, amistos, fojava'n pauc lo fem am son nas que se rebeqelhava, pueis sentinava lo nas de sa caieta et dizia en sa parladura :

« — Om, om... Off, off!... »

La caia lhi fazia belh semblant, amais respondia en atau parladura :

« — Om, om!... Aus, aus!... »

De li veire, lis aurias envejats, tant s'amavon!

Ai las! D'aquelh temps, li bestias se fagueron una grand guerra. Tot so ques avia de dents o d'onglas, o ques era becut o bannat se botet delh chaple, mas

LA TRUIE ET LE VERRAT

Une fois, un verrat aimait une truie.

Il en aimait d'autres, certes, ainsi que doit faire tout bon verrat, mais celle-ci était sa douce amie.

Et il le lui faisait voir! Quand il pouvait la rencontrer, près du tas de fumier, comme il la câlinait gentiment! Sa queue se recroquevillait d'aise, ses oreilles remuaient, ses yeux luisaient, son poil raide se lissait.

Adonc, le mâle, amoureux, fouissait un peu le fumier avec son groin qui se redressait, puis il humait l'odeur du museau de sa mignonne truie et disait en son langage :

« — Om, om!... Off, off!...

La truie lui faisait beau semblant, ensuite elle répondait dans le même parler :

« — Om, om!... Aux, aux!... »

De les voir, vous les eussiez enviés, tellement ils s'aimaient!

Hélas! en ce temps-là, les bêtes firent une grande guerre. Tout ce qui était armé de dents ou d'ongles, ou qui avait un bec ou bien des cornes prit part à la lutte, mais non les bêtes à lard... Et cependant que,

non li bestias lardadas... Et qu'hora pels bos, pels montanhas, pels planas, la bestiaria s'espelava et qu'auzian de brams de dou, lo varrat et la caia, dins sa soda, sospiravon per amor :

« — Om, om !... Off, off !...

« — Om, om !... Aus, aus !... »

Pracó, lo mascle vouguet veire un pauc la guerra per que diguesson que i era estat. S'en anet trobar lo chapiou et lhi diguet que sa bodena pesava et lhi fazia empeicha per se batre, mas ques elh podria faire quican per esser d'adjuda.

Lo chapiou-lo lion-lhi comandet de portar lo viure dels valhents que se batian.

Adonca, fagueron assaber amelhs bestias fumellas de campar só ques avian gardat de bón per si mascles que batalhavon. Lo message de la coa tórta amasset tot acó, mas hors d'anar norrir sis fraires ques eron en penaria, elh faguet portar só que lh' avian bailat ves la soda de sa caia. Aqui, lis amaires brenos se galeron et se rapatieron quauques bravi jorns !

Un vespre, una paura galina, ques avia dou de son gealh, coma gearratava davant la soda, veguet lo dammage. S'en anet de sautada, de volada, per anar pus viste, zo dire elh lion.

Lo lion mandet li raubaires per lhi pausar la razon.

A tota demanda, lo varrat respondia mas :

par les bois, par les montagnes, par les plaines, la gent animale s'entre-déchirait et qu'on entendait des cris de détresse, le verrat et la truie, dans leur loge, soupiraient d'amour :

« — Om, om !... Off, off !... »

« — Om, om !... Aux, aux !...

Pourtant, le mâle voulut voir un peu la guerre, afin que l'on pût dire qu'il y était allé. Il s'en alla trouver le chef et lui dit que sa bedaine, qui pesait, l'empêchait de se battre, mais qu'il ferait volontiers quelque chose pour être de bonne aide.

Le chef — le lion — lui commanda de porter les vivres des vaillants qui combattaient.

Adonc, on fit assavoir aux bêtes femelles de préparer les bonnes choses qu'elles avaient gardées pour leurs mâles qui guerroyaient. Le messager à la queue torte recueillit tout cela, mais au lieu d'aller nourrir ses frères qui étaient en grand peine, il fit porter dans la loge de sa truie tout ce qui lui avait été confié. Là, les amants bréneux se rassasièrent joyeusement pendant quelques beaux jours !

Un après-midi, une pauvre géline, que l'absence de son coq rendait dolente, vit le dommage alors qu'elle grattait devant la loge.

Elle s'en alla, tantôt sautant, tantôt volant, pour aller plus vite, avertir le lion.

Le lion manda les voleurs, afin de les questionner.

A toute demande, le verrat ne savait que répondre :

« — Om, om !... Off, off !... »

Et la caia :

« — Om, om !... Aus, aus !... »

« — Oc ben, diguet, en branlant la testa, lo lion, per de que zo obledère ? Auria deugut me sovener que ses d'un bestiau de mau pres. Quau que fachon, coche torna a la caia, et caia elh fomarer... Serés penats d'aquelh biais : tu, varrat, demoraras set ans ensodat, et tu, caia, dos ans ! »

Totas li bestias ques eron elh plait troberon qu'aco era un petas ben pausat.

Ai ! si campavon en soda li varrats e 'ls caias a doas pautas, cossi lo monde seria desempeitat !...

« — Om, om !... Off, off !... »

Et la truie :

« — Om, om !... Aux, aux !... »

« — En vérité, dit le lion, en secouant la tête, pourquoi l'oubliai-je ? J'aurais dû me souvenir de quelle vile origine vous êtes... Quoi que l'on fasse, porc retourne à la truie, et truie au fumier... Vous serez châtiés de la sorte : toi, verrat, tu demeureras enfermé dans ta loge pendant sept ans, et toi, truie, pendant deux ans ! »

Toutes les bêtes qui assistaient au plaid trouvèrent que la sentence était bien rendue.

Ah ! si on mettait en loge les verrats et les truies à deux pattes, combien le monde serait débarrassé !

LIS COCHES ELH FOMARER

« — Anem, so diguet la Justina, vos zo dizia ben qu'acó parlava de bestias.

« — Amais de bravas !

« — De que vos chau, Naneta? De bestias que vos tenon de lard, de saucissas, de geambon, de bodin, et de que mais sabe? Et sés mau contenta? Veirem ben si parlarés com'acó, quant tuarés vóstre coche, per Chalendas *...

« — Acó d'aqui rai ! Mon coche a quatre pautas et devine ben qu'aquelh delh conte, amais la caia, n'avia mas doas. Uns avia de braias et l'autra de raubas... Aco era de monde de tau*mena que sabe...

« — Se galavon quant lis autres patissian, Naneta.

« — Adivoc, Finon; n'em vist longeamen d'aquels ques aurian deugut faire la guerra et que se pausavon. Anavon jaire dins de bons leits, se coflavon, rizian et peloiravon am de cadornas, quant nóstres paures hómes et nostres drolles, pechaire ! eron defora, dins l'aiga, dins la bolia, dins lis congeiras, elh varalh

LES PORCS AU FUMIER

« — Allons, dit la Justine, je vous le disais bien qu'il était question de bêtes.

« — Et combien nobles !

« — Que vous faut-il donc, Nanette ? Des bêtes qui vous fournissent du lard, des saucisses, du jambon, du boudin, et que sais-je encore ? Et vous êtes mécontente ? Nous verrons bien si vous tiendrez le même langage, quand vous tuerez votre porc, à la Noël...

« — Passe pour cela ! Mon porc, à moi, a quatre pattes, et je devine bien que celui du conte, ainsi que la truie, n'en avaient que deux. L'un portait culotte et l'autre robe... Ils étaient d'une engeance qui m'est connue...

« — Ils se galaient, alors que les autres pâtissaient, Nanette.

« — Mon Dieu, oui, Finette. Nous en avons vu longtemps, de ceux qui auraient dû faire la guerre et qui se reposaient. Ils se couchaient dans de bons lits, faisaient ripaille, riaient et se divertissaient, cependant que nos maris et nos fils, les malheureux ! étaient en plein air, dans l'eau, dans la boue, dans la neige,

delh chaple, de qu'ont' có bombava * et bombardava!

« — N'en trobon, mais, d'aquels que se son fortunats.

« — En raubant lo paure monde, Finon.

« — Et lèvon la testa, Mieta ! Et se fazon veire ! Et achaton de chastels ! Et son deputats, menistres, tot só que vólon!

« — E aco es nos autras fennas, Finon, zo sabés, ques avem laborat, semenat, medut, am nostres efants per ajuda, que noi sem crebadas, tota la guerra, per faire viure aquela cochetalha delh diable !

« — De que vos plangés, Mieta? An aumentat la talha... An botat *l'hora novella*.

« — Mas'quels que nos an guerregeats, lis faran ges paiar?

« — Mieta, ont es aquelh que nos fara paiar? Quaus es mestre? Dengun, ma'n tropel d'estafiers que son de reinarts per ganhar pers els et d'ases per governar per nos autres ; que son d'agnels am quau semblon, et de lops per lo póble ; que n'an pas bergonja de res et que se foton de nos autres, paures païsans! Mas que se galon, qu'ajon d'honors, d'argent, vai t'en veire si mon ase peta!... Et paia, païsan paia!

« — Mas, digeas, Finon, aquels que se son mala-

dans le tumulte du combat, parmi les explosions et les bombardements !

« — On en trouve, aussi, de ceux-là, qui sont devenus riches.

« — En volant les pauvres gens, Finette.

« — Et ils portent la tête haute, Miette ! Et ils se mettent en évidence ! Et ils achètent des châteaux ! Et ils deviennent députés, ministres, tout ce qu'ils veulent.

« — Et c'est nous autres femmes, Finette, vous le savez, qui avons labouré, semé, moissonné, ayant comme aides nos enfants, qui nous sommes épuisées, pendant toute la guerre, pour faire vivre ces damnés porcs !

« — De quoi vous plaignez-vous, Miette? On a augmenté les impôts... On a mis l'*heure nouvelle*.

« — Mais ceux qui nous ont fait la guerre, ne les fera-t-on pas payer?

« — Miette, où est celui qui les forcera à nous dédommager? Qui donc est maître? Personne, si ce n'est une bande d'estafiers (1) qui sont des renards, lorsqu'il s'agit de leurs intérêts, et des ânes, lorsqu'il s'agit de la chose publique ; qui sont des agneaux envers leurs pareils et des loups pour le peuple, qui n'ont aucune vergogne et se moquent de nous, pauvres paysans ! Pourvu qu'ils jouissent, qu'ils aient des honneurs, de l'argent, qu'importe le reste ! Et paye, paysan, paye !

« — Mais, dites-moi, Finette, ceux qui se sont

(1) Honneur au patriote Poincaré et à ses collaborateurs, à qui revient la lourde tâche de réparer les défaillances criminelles des « estafiers » que tout le monde connaît.

men fortunats, li riches novels, coma dizon, lhi faran res tornar ?

« — De que lhi faran, Catonet ? Si 'ls peissons tenian la coa de la padella, cossi farias per lis faire fricassar ?

« — Lis tornaria botar dins la padella et li raviraria vistamen dins l'ontura ! »

Aquela paraulassa faguet tant rire totas'ls fennas, que la Roseta n' en podia pas catar sa brecha...

« — Catonet, so faguet la Loison, voi dirai quican : aco es pas de peissons que i a, dins lo conte, aco es de coches, e' ls coches an de pautas, corron et se vazon escondre, quans an fat un' aciu et que 'ls cossègon... Lis coches de doas pautas mais, quant vezon que i a pas grat, se mózon de per' ls empeitas, et, elh jorn d'anueit, non son penats.

« — Aqueli d'aqui son coma 'ls autres : quant n'auran pro fat, sabrem ont son et paiaran !

Per trobar' ls coches, i a mas de saber lo fomarer : aco es' qui que fogenon et que se fazon atapar !... »

« — Finon, quant' ls aurem pres et que faran lo plait, d'avant que 'ls cramar, non sabe quau sera lo lion, mas creze que podres faire lo razonador...

« — Aco es vos, Marion, que dizés' co ? Voi des-

malement enrichis, les nouveaux riches, comme on dit, ne leur fera-t-on rien rendre?

« — Que leur ferait-on, Catherinette? Si les poissons tenaient la queue de la poêle, comment feriez-vous pour les faire frire?

« — Je les remettrais dans la poêle, et les tournerais et retournerais vitement dans l'huile ! »

Cette boutade fit tellement rire les femmes que la Rosette n'en pouvait plus couvrir sa brêche...

« — Catherinette, fit la Louison, je vous ferai observer quelque chose : ce ne sont pas des poissons qu'il y a dans le conte, mais des porcs, et les porcs ont des pattes, ils courent et vont se cacher, quand ils ont commis quelque méfait et qu'on les poursuit... Les porcs à deux pattes agissent de même, quand ils voient qu'ils sont exposés à la vindicte publique ; ils se mettent à l'écart, et, au temps où nous vivons, ils ne subissent aucune peine.

« — Il en est de ceux-là comme des autres : quand ils auront accumulé les méfaits, nous saurons où les trouver, et ils payeront !

Pour trouver les porcs, il suffit de savoir où est le fumier : c'est là qu'ils fouissent et se font prendre...

« — Finette, quand nous les aurons pris, et qu'on fera leur procès, avant de les brûler, je ne sais pas qui tiendra le rôle du lion, mais je crois que vous pourrez tenir celui du procureur...

« — C'est donc vous, Marion, qui dites cela? Vous

velhas? Adonca, contas só que sabés et qu'acó saje brave : sés la darreira.

« — Sabe lo conte delh *Faure*... e acó parla delh diable...

« — Bougressa de Marion, que me farias dire ! Mas noi volés faire sonhar, aquesta nueit? Creze que o fazés d'eime...

« — Si vezés Banneta, nos zo contarés deman : n'en rirem.

« — Anem, escoutas só que faguet *Lo Faure* :

---

vous éveillez? Alors, contez-nous ce que vous savez et que ce soit beau : vous êtes la dernière.

« — Je sais le conte du *Forgeron*... et il est question du diable...

« — Maudite Marion ! Vous voulez donc que nous ayons des cauchemars, cette nuit? Je crois que vous le faites exprès...

« — Si vous voyez le diable cornu, vous nous le raconterez demain ; nous en rirons.

« — Allons, écoutez ce que fit *Le Forgeron* :

LO FAURE

I avia, un cop, un faure ques avia set efants.

Se levava a la pica delh jorn et tustava tant que podia sobre l'encuje per ganhar de que li norrir. Mas tusta que tustaras! S'atapava de bónas suzadas, ganhava gaire de sóus.

Acó lhi fazia tant dóu de veire sis efantons cridar et plorar de fam, que se vouguet pengear.

S'en anet dinc una garnassa. Coma se pengeava, arribet un petit hóme bestit de negre que lhi diguet :

« — Que fazes, aqui ?

« — Sei trop pelhard per norrir mis efants : me vau pengear.

« — Faches pas' có, fotraud ! Te bailarai d'argent : auras só que te chau. Faras mas só que te dirai.

« — Et de que me chau faire ?

« — Pas grand cas : faras pacha* am ieu. Jauziras vint ans de tot só que t'aurai donat; mas, pueissa, seras mióne et te vendrai querre ».

Lo pelhard de faure sabia pas coma faire : avia

LE FORGERON

Il était, une fois, un forgeron qui avait sept enfants.

Il se levait à la pointe du jour et frappait sur l'enclume tant qu'il pouvait, afin de gagner de quoi les nourrir. Mais il avait beau frapper et prendre de la peine, son gain était bien faible.

Sa douleur était si vive de voir ses enfants crier et pleurer de faim qu'il résolut de se pendre.

Il s'en alla dans un bois. Comme il se pendait, survint un petit homme, vêtu de noir, qui lui dit :

« — Que fais-tu là ?

« — Je suis trop misérable pour pouvoir nourrir mes enfants : je vais me pendre !

« — Ne fait pas cela, nigaud ! Je te baillerai de l'argent ; tu auras ce qu'il te faut, et tu feras seulement ce que je te dirai.

« — Et que me faut-il donc faire ?

« — Oh ! peu de chose ! Tu feras pacte avec moi. Pendant vingt ans, tu jouiras de tout ce que je t'aurai donné ; mais, ensuite, tu seras mien et je viendrai te quérir ».

Le malheureux forgeron ne savait à quoi se résou-

conissut qu'aco era le diable et se volia pas donar. Amais, per la fin, faguet pacha.

Banneta lhi diguet :

« — Vai t'en ches tu et bota un sac preste : te lo garnirai de lóis d'aur ».

Lo faure tornet ves son hostau. Faguet un trauc dins son soler* e hi estachet una gròssa bògea que pengeava en bas, dins la chambra. Per afinar lo diable, descorduret lo qiulh de la bógea.

Lo diable saguet leu aqui.

« — I ses, faure ?

« — Oc ben.

« — Anem, atapa ! »

Et lo diable, d'en aut, se botet a traire 'ls pessas a paladas, dins la bógea. Mas' ls pessas hi demoravon pas : ronlavon per la chambra et Banneta n'en trazia mais.

Elh chap d'un temps, s'arrestava :

« — N'i a pas pro ?

« — Bòta n'en mais ! » cridava lo faure.

E'ls pessas tindavon, tornar, dins lo sac.

Mas n'i avia tant que la chambras era plena!

« — Bougre! t'en chau ben tant! faguet Banneta. Aqueste cóp, m'arreste : t'en baile pus!

« — Oc ben si vòles, diguet lo faure : n'ai pro; garda 'ls autras...

« — Oblèdes pas só ques avem convengut », faguet lo diable.

dre : il avait reconnu que c'était le diable et il ne voulait pas se donner. Cependant, à la fin, il conclut le pacte.

Satan lui dit :

« — Va-t'en chez toi et prépare un sac : je te le garnirai de louis d'or ».

Le forgeron regagna sa maison. Il fit une ouverture au plancher de son solier et y attacha une grosse bouge qui pendait, en bas, dans la chambre. Pour afiner le diable, il décousit le fond de la bouge.

Le diable ne tarda pas à venir.

« — Es-tu là, forgeron ?

« — Assurément.

« — Allons, attrape ! ».

Et le diable, d'en haut, se mit à jeter les pièces à pelletées, dans la bouge. Mais les pièces n'y demeuraient point : elles roulaient par la chambre et Satan les remplaçait par d'autres.

Au bout d'un moment, il s'arrêtait :

« — N'y en a-t-il pas assez ?

« — Mets-en encore ! » criait le forgeron.

Et les pièces tintaient, de nouveau, dans le sac.

Mais il y en avait tant, que la chambre était pleine!

« — Morbleu! Il t'en faut bien tant! fit Satan. Cette fois, je m'arrête : tu n'en auras plus !

« — Comme tu voudras, dit le forgeron; j'en ai assez : je te fais cadeau des autres...

« — N'oublie pas ce que nous avons convenu », fit le diable.

Racanet un bon cop et s'en anet.

Quant aguet aquelh pogeaud de pessas, lo faure faguet bastir una granda fargea et prenguet dech obriers per lh'ajudar. S'avias vist cossi lo foger borlava, cossi lo bofador bofava, cossi li martels petavon, cossi li beligeas sautavon, cossi tot acó se desvirava aqui dedins! E hi chantavon tant, qu'aco era plazer de hi anar faire farrar li bestias et que li drolletas se galavon d'anar covisar per aqui...

Pracó, lo monde se demandavon com' aquelh pelhardas de faures avia fat per aver una tant brava fargea... Mas elh laissava pensar et se galava com'un rei.

Semána per semána, mes per mes, coma l'aiga de la ribeira, li vint ans passèron. Desèra, lo faures avia lo pïóu blanc et la pel cofida, et, mais qu'aguesse fat bóna vida, quican lhi pesava, quant se veguet elh chap. Se dizia que i auria pas grat... et cossirava.

Lo jorn d'avant que lo diable venguesse, lo bon Dieu et sent Peire, que fazian una virada pelh monde per veire coma lo diable ganhava, passèron pelh païs, chascun sobre un ase tant gente que totes l'espiavon. Entrèron dins la fargea et sent Peire demandet :

« — Mestre, me farrarias pa 'n pauc mon ase, si vos plai?

Il fit entendre un ricanement significatif et disparut.

Une fois en possession de ce monceau de pièces, le forgeron fit bâtir une grande forge et prit à son service dix ouvriers. Ah! si vous aviez vu comme le feu était ardent, comme le soufflet l'activait avec force, comme les marteaux frappaient, comme les bluettes sautaient, comme tout le monde était actif en ce lieu! Et on y chantait tant, que c'était plaisir d'y aller faire ferrer les bêtes et que les jeunes dentellières aimaient à se grouper dans ces parages...

Cependant, les gens se demandaient comment le forgeron, pauvre comme il était, avait fait pour avoir une si belle forge... Quant à lui, il faisait peu de cas des suppositions et il avait autant de bien-être qu'un roi.

Semaine à semaine, mois à mois, ainsi que l'eau de la rivière, les années s'écoulèrent. Déjà, le forgeron était chenu et ridé, et, bien qu'il eût mené une vie agréable, quelque chose lui pesait, quand il se vit au terme fixé. Il se disait qu'il faudrait rendre des comptes... et cela lui donnait à penser.

La veille du jour où le diable devait venir, le bon Dieu et saint Pierre, qui faisaient une ronde par le monde, afin de voir comment le diable s'y comportait, passèrent en ce pays, montés, l'un et l'autre, sur un âne si beau que tout le monde en était dans l'admiration. Ils entrèrent dans la forge et saint Pierre demanda :

« — Maître, ne ferreriez-vous pas un peu mon âne, s'il vous plaît?

« — Chau pas parlar com'acó, respondeguèron lis obriers.

Chau dire : « Mestre de sobre totes li mestres, me farrarias pa'n pauc mon ase, si vos plai? ».

S'en van ves lo faure. Era setat dinc un caire de la fargea, lo morre dins si mans, tot socidos.

Sent Peire lhi diguet :

« — Mestre de sobre totes li mestres, me farrarias pa'n pauc mon ase, si vos plai? »

Et lo faure respondeguet :

« — Vai t'en ves lis obriers, et fai te lo farrar, et que te lo gramponon delh biais ! »

Lis obriers zo faguèron.

D'aquelh temps, sent Peire et lo bon Dieu se setèron ves lo faure.

« — Digea, faure, faguet lo bon Dieu, me sembla qu'as d'esmai..

« — Ai ! n'en pode ben'ver !... O pode dire, aora que tot lo monde o vai saber : i a vint ans que me sei donat am elh diable, et me vendra querre deman lo matin...

« — O sabe. Mas' scouta. Vendran trei diables : lo promer qu'entrara ches tu, lo faras setar dins ta chadeira et se podra pus levar non que lhi zo comandes; et, quant se levara, que tis homes ajon de bóni barras !... L'autre, lhi faras' massar una pera de ton hort, et sera estachat amelh perer sei que lo destaches. Lo

« Il ne faut pas parler ainsi, répondirent les ouvriers. Il faut dire : Maître des Maîtres, ne ferreriez-vous pas un peu mon âne, s'il vous plaît? ».

Ils s'en vont vers le forgeron, qui était assis dans un coin de la forge, la figure dans les mains, tout soucieux.

Saint Pierre lui dit :

« — Maître des Maîtres, ne ferreriez-vous pas un peu mon âne, s'il vous plaît? ».

Et le forgeron répondit :

« — Va-t'en vers les ouvriers, afin qu'ils te le ferrent et lui mettent de bons clous! ».

Les ouvriers firent ce qui leur était demandé.

Pendant ce temps, saint Pierre et le bon Dieu s'assirent auprès du forgeron.

« — Dis-moi, forgeron, fit le bon Dieu, il me semble que tu as de l'émoi...

« — Ah! j'ai bien sujet d'en avoir! Je puis le dire, maintenant que tout le monde va le savoir : il y a vingt ans que je me suis donné au diable et il me viendra quérir demain matin...

« — Je le sais. Mais écoute-moi. Il viendra trois diables : le premier qui entrera chez toi, fais-le asseoir dans ta chaise, et il ne pourra plus se lever, à moins que tu ne le lui commandes ; et, quand il se lèvera, que tes hommes soient munis de bonnes barres!... Quant à l'autre, tu lui feras cueillir une poire de ton jardin, et il sera attaché au poirier jusqu'à ce que tu

darrer, lo faras virar en rat, et lo botaras dinc un saqet ».

L'endeman, de bon matin, Banneta arribet. D'un cop de ped, tombet la lunda de la pórta e entret :

« — Anem, faure, te vene querre!

« — Espeita'n pauc : ses tant preissat! Laissa me veire clar; me leve mas. Vézes ben que non sei desvelhat!

« — Coita te, te dize!

« — Fotraud! Mas me chau dire adiussias am ma fenna... M'en chau pas parter com'aco! Seta te' qui! »

Lo diable se setet, es elh montet ves sa fenna. Un sacin d'apres, tornet davalar :

« — Tè, te segue. Veni ».

Mas lo diable demoret pegeat dins la chadeira. Lo laissèron espingar a son aise, et, tot per un cop, lis fargeaires arribèron am de barras de ferre. N' i en faguèron tant petar, que n'avia' ls costas dobladas.

« — Grácia! Grácia! so cridava. Laissas m'estar! Laissas m'estar! Laissa m'en anar, faure, laissa m'en anar!...

« — Tornas hi, vos autres! cridet lo faure : n'i a pas pro! »

E' ls fargeaires lo tornèron escodre a cops de barras de ferre.

« — Aia! áia! cridava lo diable. Si te plai, faure, laissa m'en anar! Tornarai pus!

l'en détaches. Pour ce qui est du dernier, tu le feras changer en rat, et le mettras dans un sachet ».

Le lendemain, de bon matin, Satan arriva. D'un coup de pied, il fit tomber le linteau de la porte et entra :

« — Allons, forgeron, je viens te quérir.

« — Attends un peu : que tu es donc pressé! Laisse-moi voir clair! A peine suis-je levé : tu vois bien que je ne suis pas éveillé.

« — Hâte-toi, te dis-je!

« — Hé, nigaud! Il me faut dire adieu à ma femme... Je ne peux m'en séparer ainsi : assieds-toi là! ».

Le diable s'assit; lui, monta auprès de sa femme; peu après, il en descendit :

« — Eh bien, je te suis. Viens! ».

Mais le diable demeura fixé dans sa chaise. On le laissa se débattre à son aise, et, tout à coup, les forgerons arrivèrent, armés de barres de fer. Ils le frappèrent de tant de coups qu'il en avait les côtes enfoncées.

« — Grâce! Grâce! criait-il. Laissez-moi! Laissez-moi! Laisse-moi m'en aller, forgeron, laisse-moi m'en aller!

« — Redoublez de coups, vous autres! cria le forgeron; ce n'est pas encore assez! ».

Et les forgerons recommencèrent à le battre de leurs barres de fer.

« — Aïe! aïe! criait le diable. S'il te plaît, forgeron, laisse-m'en aller! Je ne reviendrai plus!

« — Te laissarai sauvar per aqueste cop, mas me sinnaras que tornaras pus ».

« — Póde pas sinnar' có, non sei lo mestre; mas m'en anarai tot solet. N'en vendra'n autre, se vóu, per te querre ».

Laissèron levar lo diable de la chadeira. Mas era tan esquintat de cops de barras, que sabia pas quana chamba botar davant l'autra : demoret set ans per tornar en enfern. Quant hi saguet, diguet am lis autres diables :

« — Anas querre aquelh faure, si volés : ieu m'en charge pas! Jamais faure entrara dins l'enfern! »

D'auzir' co, aquels d'aqui lhi trauqèron un pauc mais la pel a cops de forchas et lo ravirèron dins lo fióc.

D'aquelh temps, lo faures aguet patiensa.

Parteguet un autre diable pus mestre que lo promer.

Quant saguet ves l'hostau delh faure, d'un cop de ped tombet un caire de la porta e entret.

« — Sabes, faure, me vazes segre! Parangiguères delh biais mon fraire, i a set ans, mas me faras pas' co am ieu... Me setarai pas dins ta chadeira... »

« — Pracó, de que crides? T'espeitave mas tu. Si l'autres aguet de mau, aco es que m'agradava pas : te volia mas tu.

« — Anem, parles pas tant : sei preissat.

« — Je te laisserai sauver pour cette fois-ci, mais tu me signeras que tu ne reviendras plus.

« — Je ne peux pas signer cela : je ne suis pas le maître. Mais je m'en irai seul. Un autre viendra te quérir, s'il veut ».

On laissa le diable se lever de sa chaise. Mais les coups de barres l'avaient tellement brisé, qu'il ne savait quelle jambe mettre la première. Il resta sept ans pour s'en retourner en enfer. Quand il y fut, il dit aux autres diables .

« — Allez donc quérir ce forgeron, si vous voulez : je ne m'en charge pas! Pour moi, jamais forgeron n'entrera en enfer! »

Voyant cela, les autres diables lui trouèrent un peu plus la peau, de leurs fourches, et, le précipitant dans le feu, le remuèrent vigoureusement.

Pendant ce temps, le forgeron eut quelque répit.

Mais il partit un autre diable ayant plus de pouvoir que le premier.

Arrivé devant la maison du forgeron, d'un coup de pied il effondra un coin de la porte et entra :

« — Tu sais, forgeron, tu vas me suivre ! Tu mis en bel état mon frère, il y a sept ans! Mais tu ne me feras point cela à moi. Je ne m'asseoirai pas dans ta chaise.

« — Mais enfin, pourquoi cries-tu? Je n'attendais que toi. Si l'autre eut à souffrir, c'est qu'il ne me plaisait pas... Je ne voulais que toi !

« — Allons, pas tant de discours ! Je suis pressé !

« — Bougre ! mas me póde pas n'anar com' aco. Ai obledat ma chamisa : un bocinon de temps, per l'anar querre. Anueit es dimenche; me chau botar própi...

« — Aco es bón ! N'auras pas mester de chamisa, dins l'enfern, ni de res mais !

« — Anem, tè, i sei. Mas podem pas passar pels charreiras ; i a trop de monde, nos podrian veire. Sabes pas ? passa dins mon hort et mangea una pera; d'un saut vau querre ma chamisa ».

Lo diable passa dins l'hort, tocha una brancha per copar una grossa pera jaune, et... aqui l'as estachat !

Lis fargeaires espeitavon mas'có. Venguèron am de barras de ferre, et n'i en conhèron, n'i en conhèron, paure monde, n'i en conhèron tant que lo perer n'en crocenava !

« — Coquin de faure! Laissa m'en anar! Laissa m'en anar ! Me tuazes pas, te dize, me tuazes pas ! De la vida tornarai et jamais faure entrara dins l'enfern !

« — M'o sinnaras ; autramen, te creze pas !

« — T'o pode pas sinnar : ieu sei pas lo mestre. Vendra lo Mestre de tota la diablaria, Lucifer : lo faras sinnar, si podes ».

Li dech homes lhi faguèron petar quauques autres bónes cops de barras, pueissa, lo faure lhi diguet :

« — Vai t'en, aora, mangea pera mancat! N'as pro ! Et tórnes pas d'anueit ! »

« — Tout ce que tu voudras ! Mais je ne puis m'en aller ainsi. J'ai oublié ma chemise... Un rien de temps pour l'aller quérir. Aujourd'hui, c'est dimanche ; il me faut faire un brin de toilette...

« — C'est bon ! Tu n'auras pas mestier de chemise, dans l'enfer... ni d'autre chose !

« — Allons, voici ; j'y suis ! Mais nous ne pouvons passer par les rues ; il y a trop de monde, on pourrait nous voir. Tu ne sais pas ? Entre dans mon jardin et mange une poire ; d'un saut, je vais quérir ma chemise ».

Le diable passe dans le jardin, touche une branche pour couper une poire jaune, et .. le voici attaché !

Les forgerons n'attendaient que cela. Ils vinrent, armés de barres de fer, et il reçut des coups, bonnes gens, il reçut des coups et des coups tellement que le poirier, lui-même, en craquait.

« — Coquin de forgeron ! Laisse-m'en aller ! Laisse-m'en aller ! Ne me tue pas, je t'en supplie, ne me tue pas ! De la vie, je ne reviendrai, et, s'il ne tient qu'à moi, jamais forgeron n'entrera en enfer !

« — Tu me le signeras ; autrement, je ne te crois pas !

« — Je ne peux pas te le signer ; je ne suis pas le maître. Mais il viendra le Maître de toute la diablerie, Lucifer : tu le feras signer, si tu peux ! »

Les dix hommes le gratifièrent de quelques derniers coups de barres, puis le forgeron ajouta :

« — Va-t'en, à présent, mange-poire manqué ! Tu en as assez ! Et ne reviens pas d'aujourd'hui ! »

Lo paure bougras s'en anet, tot escambarlat, una espanla que pengeava, et plen de sang. N'i avian tant aconhat, que demoret cinq ans per s'en tornar. Quant arribet en enfern, diguet :

« — Sabés, vos autres, farés coma voudrés, mas per ieu, jamais faure entrara dins l'enfern ! »

Diablas, diables, diabletons, toti hi sautèron de sobre et lo rostèron delh biais.

Et, d'aquelh temps, lo faure se pausava et se galava 'n pauc mais...

Mas parteguet, per l'anar querre, lo mestre de l'enfern et de tota la diablaria, Lucifer.

Quant saguet ves l'hostau delh faure, d'un cop de ped n'en desrochet un caire e entret.

« — N'as fat veire de duras am lis autres, so diguet ; mas ieu te farai sègre, qu'as paor !

« — Tè, que ses bestia ! faguet lo faure. Ieu t'espeitave ; te volia mas tu ! Per de que venias pas pus leu ? Anem, tè, te sègue ; marcha a fora ! »

Acó se trobava lo jorn delhs Rogazons. Lo diablatas diguet :

« — Anueit, póde pas passar pels charreiras ; eschampon d'aiga benezida : aco me tua !

« — Passa pels charreiras, fotraud ! Aco es mas' quels que fan de mau que s'escondon !

« — Non póde !

« — Pracó, vira te en chin.

Le malheureux diable s'en alla, écartant les jambes, une épaule plus basse que l'autre, et plein de sang. Il avait reçu une si ample distribution de coups, qu'il resta cinq ans pour s'en retourner. Quand il arriva en enfer, il dit :

« — Vous savez, vous autres, vous ferez comme bon vous semblera; mais, quant à moi, jamais forgeron n'entrera dans l'enfer ! »

A ces mots, diables, grands et petits, tous lui sautèrent dessus et lui infligèrent une sévère correction...

Et, pendant ce temps, le forgeron se reposait et continuait à prendre de l'agrément...

Mais il partit, pour l'aller quérir, le Maître de l'enfer et de toute la diablerie, Lucifer.

Quand il arriva devant la maison du forgeron, d'un coup de pied il en démolit tout un coin et entra :

« — Tu as soumis les autres à rude épreuve, dit-il; mais je te ferai suivre, moi, sois sans crainte !

« — Tiens, que tu es bête ! fit le forgeron. Je t'attendais, moi; je ne voulais que toi : pourquoi ne venais-tu pas plus tôt ? Allons, vite, je te suis : sortons ! »

C'était le jour des Rogations. Le diable dit :

« — Aujourd'hui, je ne puis passer dans les rues; on répand de l'eau bénite, cela me tue !

« — Passe donc par les rues, nigaud ! Il n'y a que ceux qui font le mal qui se cachent !

« — Je ne puis !

« — Alors, change-toi en chien.

« — Non póde ! Tota la chinaria me corria de sobre : ataparia trop de cops de dents !

« — Vira te en rat. Te botarai dinc un saqet et te passarai. Dengun * te veira, dins ma pocha. Quant saras defora, et que cridaras : « Qi ! Qi ! Qi ! » te sortrai delh saqet e 'ns en anarem ».

Lo faures avia son saqet tot preste : i botet lo diable, que s'era fat menut, et l'estachet ; pueissa, tornet virar et lo portet ves sa fargea. Lo botet sobre l'encuje. Lis fargeaires, am de barras de ferre, l'escodeguèron de la mena, aquelh mais : un lo levava, l'autre lo tombava ! Es elh fazia pro : « Qi ! Qi ! Qi ! » Mas lo laissavon faire et tustavon un pauc mais.

Entre dos cops, cridava :

« — Laissa me ! Laissa me, coquin de faure ! T'o promete : jamais faure entrara dins l'enfern !

« — Sinna me que me laissaras'star !

« — Non póde !

« — Non pódes? Anem, vos autres drólles, viras l'airada et tornas'scodre !»

Li barras de ferre lhi fagueron lis quatre de sobre : sautava coma'n espigea ! Lis fargeaires n'avian lo geammarót !

« — De que n'en diezs, diablatas ? N'i a pro ?

« — Coquin de faure, laissa me?

« — Sinnaras ?

« — Sinnarai tot só que voudras ! »

« Je ne puis ! Toute la chiennerie me courrait sus et j'attraperais trop de coups de dents !

« — Change-toi en rat. Je te mettrai dans un sachet et je te passerai. Personne ne te verra, dans ma poche. Quand tu seras au dehors, tu crieras : Qi ! Qi ! Qi ! » Je te sortirai du sachet et nous nous en irons ».

Le forgeron avait son sachet tout prêt : il y mit le diable, qui s'était fait menu, et le ferma ; puis il revint sur ses pas et le porta à la forge. Il le plaça sur l'enclume. Les forgerons, avec leurs barres de fer, le battirent consciencieusement, lui aussi : un le levait, l'autre l'aplatissait! Lui, faisait sans cesse : « Qi ! Qi ! Qi ! » Mais ils le laissaient faire et n'en frappaient que davantage.

Entre deux coups, il criait :

« — Laisse-moi ! Laisse-moi, coquin de forgeron ! Je te le promets : jamais forgeron n'entrera dans l'enfer !

« — Signe-moi que tu me laisseras en paix !

« — Je ne puis !

« — Tu ne peux pas ? Allons, vous autres garçons, virez l'airée et recommencez à battre ! »

Les barres de fer firent sur lui « *les quatre* » : il sautait comme un épi ; les forgerons en avaient les poignets endoloris !

« — Qu'en dis-tu, vilain diable ? En as-tu assez ?

« — Coquin de forgeron, laisse-moi !

« — Tu signeras ?

« — Je signerai tout ce que tu voudras ! »

Adonca, lo faure badet lo saqet et lo diable sinnet que jamais faure entraria dins l'enfern. Et s'en anet. Qu'acó lhi sabia bón de s'estirar un pauc! Mas era tant machat et chablat, que demoret set ans per s'en tornar : podia pas'chabar d'arribar !

Quant li diables lo vegueron tornar tot solet, auzeron res dire — aco eras elh lo mestre —; mas se vireron per rire...

Lo faure viusqet set ans. Quant saguet mort, s'en anet ves lo bon Dieu per esser jugeat. Et portava son sac.

Lo bon Dieu lhi diguet :

« — As fat pacha amelh diable : te chau'nar en enfern.

I anet, et tustet per la pórta :

« — Quau's acó?

« — Aco es lo faure que ven am son sac! »

Diablassas, diablas, diablassonassas, diablassonas, diablassons, diablassonetas, diablassonetassons, diablassonets, diablassonetons, diables, diablonassas, diablonas, diablonassonas, diablonassons, diablonassonets, diabletassas, diabletas, diabletassonas, diabletassons, diabletassonets, diablons, diablets, diablonetassas, diablonetas, diabletonassas, diabletonas, diablonetassons, diabletonassons, diablonetassonets, diabletonassonets, diabletons, diablonets et diabletonets, toti corregueron darres la porta et se hi ranqeron.

« — Coquin de faure, cridet lo promer diable que l'avia'nat querre, demóra de qu'ont ses !

« — Garda tis peras ! cridet lo segond, et vai t'en!

Alors, le forgeron ouvrit le sachet et le diable signa que jamais forgeron n'entrerait dans l'enfer. Et il s'en alla. Qu'il trouvait doux de s'étirer un peu! Mais il était si meurtri et broyé qu'il demeura sept ans pour s'en retourner : il ne pouvait achever de se rendre !

Quand les diables le virent revenir tout seul, ils n'osèrent point faire de réflexions — c'était lui, le maître — mais ils se détournèrent pour rire...

Le forgeron vécut encore sept ans. Quand il fut mort, il s'en alla, portant son sac, vers le bon Dieu, pour être jugé.

Le bon Dieu lui dit :

« — Tu as fait pacte avec le diable : il te faut aller en enfer. »

Il y alla et frappa à la porte :

« — Qui est-ce ?

« — C'est le forgeron qui arrive avec son sac! »

Diables, diablots, diablotins et diablotinets, tous coururent derrière la porte et s'y arc-boutèrent.

« — Coquin de forgeron! cria le premier diable qui était allé le quérir, demeure où tu es !

« — Garde tes poires! cria le deuxième, et va-t'en !

« — Barras la porta, vos autres ! cridet Lucifer, et qu'aquelh faure s'en tórne am son sac ! »

Lo faure tornet ves lo bon Dieu.

Lo bon Dieu lhi diguet :

« — De que vénes faire ? T'avia dit de demorar en enfern.

« — Brave bon Dieu, respondeguet lo faure, dengun me vóu, en enfern. Quan i sei estat, tota la diablaria s'es rancada darres la porta, es ai auzit Lucifer que cridava am si diables :

« — Lo laissas pas entrar ! Qu'aquelh faure s'en tórne am son sac ! »

« Pracó, sei tornat ; póde pas demorar defóra ! »

Sent Peïre, qu'escoutava, n'aguet pietat. Badet la pórta delh Paradis am sa granda clau, et lhi diguet :

« — Anem, bòta te darrès la pórta : te setaras sobre ton sac et demoràras'qui. »

Lo faure entret, et, despueis, es darres la porta delh Paradis : quant hi anarès, lo veirés...

« — Barrez la porte, vous autres ! cria Lucifer, et que ce forgeron s'en retourne avec son sac ! »

Le forgeron s'en retourna vers le bon Dieu.

Le bon Dieu lui dit :

« — Que viens-tu faire ? Je t'avais dit de demeurer en enfer.

« — Dieu de bonté, répondit le forgeron, personne ne me veut, en enfer. Quand j'y ai été, toute la diablerie s'est arc-boutée derrière la porte, et j'ai ouï Lucifer qui criait à ses diables :

« — Ne le laissez pas entrer ! Que ce forgeron s'en retourne avec son sac ! » Alors, je suis revenu ; je ne peux pas rester dehors ! ».

Saint Pierre, qui écoutait, en eut pitié. Il ouvrit la porte du Paradis avec sa grande clef et dit :

« Allons, boute-toi derrière la porte : tu t'assoieras sur ton sac et tu demeureras là. »

Le forgeron entra, et, depuis, il est derrière la porte du Paradis : quand vous irez, vous le verrez...

A REVEIRE

« — Marion, so diguet la Finon, n'em pas lézer d'i anar d'aqueste ser, elh Paradis... Lis polas van jocar...

« — Que Banneta noi venia querre, si vóu...

« — A ! lo fotraud ! Fara pas'có... I a lo faure, alai !

« — Oc ben ! Si venia mas, tot Chilhac riria...

« — Digeas, vos autras fennas, lo solelh trescóla : nos chau'nar claure.

« — Anem, a reveire !

« — A reveire !

« — Sei deman ! »

*
* *

La covisada es'chabade.

Tot bellamen, lis coviseiras s'en vazon.

An trabalhat longeamen per pauc ganhar ; mas ni se plangeon, ni se regaunhon. Si non son richas d'aver, an de voler et de patiensa mais que mais. Non

AU REVOIR

« — Marion, dit la Finette, il ne nous est pas loisible d'y aller, ce soir, au Paradis... Les poules vont jucher...

« — Que Satan nous vienne quérir, s'il veut...

« — Ah ! le nigaud ! Il ne fera point cela... il y a le forgeron, là-bas !

« — C'est vrai ! S'il s'avisait de venir, tout Chilhac rirait...

« — Dites, vous autres femmes, le soleil se cache derrière le mont : il faut rentrer chez nous.

« — Allons, au revoir !

« — Au revoir !

« — Jusqu'à demain ! »

*
* *

L'assemblée a pris fin.

Lentement, les dentellières s'en vont.

Elles ont travaillé beaucoup pour gagner peu ; mais elles ne font entendre ni une plainte ni un mot d'amertume. Si elles ne sont point riches d'avoir, elles possèdent un fonds inépuisable de résignation et de patience. Elles ne sont nullement envieuses et le tra-

son cobedas, e obrar lhi fai geau. Gaire de jóia, pro de pena, aqui as so que lh' eschai. Pracó, de bóna gracia ajudon sis homes per trabalhar la terra, quant chau, et donon elh païs d'efants verturos.

Fennas valhentas, vos ame per só que ma maire es de vos autras, et vole sarrar aquelh libre en voi lauzant.

---

vail les contente. Peu de plaisir, beaucoup de peine, voilà ce qui leur échoit. Pourtant, elles aident, de bonne grâce, leurs maris à travailler la terre, quand il le faut, et donnent au pays des enfants vigoureux.

Femmes vaillantes, je vous aime parce que ma mère est des vôtres et je veux fermer ce livre en vous louant.

NOTES ÉTYMOLOGIQUES

P. 48. — *Aco d'aqui rai, aco rai, rai d'aco*, expressions équivalentes qui signifient : cela est à l'ordinaire, cela va bien, cela est aisé, rien de plus facile.

Et *a rai*, à l'ordinaire.

Les dialectes d'oïl emploient, aussi, les expressions « *à la raie* », « *en raie* », « *à raie* ». Cf. l'anglais « *all right* » et voy. P. Malvezin (Glossaire) qui donne *rai* pour *raid*, mot venu d'un *ratios*, de la racine *ra*, transposée de *ar*, ajuster.

P. 58. — *Adivoc*, particule affirmative, au sens de « Oh ! oui » ; « vraiment » ; « sans doute » ; « je crois que oui ». Pour *a div oc*, littér. « Oh ! Dieu oui ! »

Div peut être aussi bien l'abrégé du gaulois *divos*, Dieu, que du latin *divus*, même sens.

P. 78. — *Afinar*, duper, tromper adroitement, jouer au plus « *fin* ». Cf. *afiner*, mot du Centre, même sens, employé, aussi, en ancien français. On le trouve encore dans la fable de La Fontaine « *Le Chat et le vieux Rat* » :

« ..... notre maître Mittis
« Pour la seconde fois les trompe et les *affine*,
« Blanchit sa robe et s'enfarine ».

P. 104. — *Aqissar*, lancer ou exciter un chien contre quelqu'un ou contre un autre chien, en faisant : « Kss ! Kss ! »

Racine onomatopéique.

P. 104. — *Aumorna*, aumône, n'est pas un mot français corrompu, comme on pourrait le croire. C'est le latin *eleemosyna* (emprunté du grec) qui a pris les formes suivantes : *elemosina* (aussi *elimosina*), *elmosna*, *almosna*, *almorna* (par différenciation de *s* en *r*) et, enfin, *aumorna* (par vocalisation de *l*).

Au fig., *aumorna*, compassion, pitié.

« Dava a VII paubres elemosinas. »
(Vie de Guillaume de la Tour).

— Il donnait à sept pauvres des aumônes.

« Quant hom vei romieu
« Cochat, s'*almosna*'l fazia,
« Honors e bes li seria. »
(*Azemar le Noir*, Ja d'ogan).

— Quand un homme voit un pélerin malheureux, s'il lui faisait aumône, honneur et bien lui serait.

« Qui adordenamens vol far *almorna*, a se mezeys deu comenssar. »
(*V. et Vert*, fol. 82).

— Qui avec ordre veut faire aumône, doit commencer par lui-même.

« D'home q'es aissi conques,
« Pot dompna aver almosna gran. »
(*Bernard de Ventadour*, *Non es*).

— D'homme qui est ainsi conquis, dame peut avoir grand pitié.

Dérivés : *almosnera*, aumônière, bourse; *almornier almoynier*, *almonier*, qui demande, qui fait l'aumône, aumônier; *almonaria*, soin de distribuer des aumônes, aumônerie ; *almornar*, aumôner, faire l'aumône.

P. 44. — *Aver*, bien, argent, possessions, l'avoir, le vaillant de quelqu'un; troupeau de moutons, les troupeaux constituant, autrefois, le principal de la richesse. (Lat. *habere*, avoir, posséder).

« Mas non es bo que s fi'e son *aver*. »
(Poème snr *Boèce*).

— Mais il n'est pas bon qu'il se fie en son *avoir*.

« D'aquellas que amon per *aver*. »
(B. de Ventadour, *Chantars*).

— De celles qui aiment pour argent.

« E play mi quan li corredor
« Fan las gens e'ls *avers* fugir. »
(B. de Born, *Be m play*).

— Et il me plaît quand les coureurs font fuir les gens et les troupeaux.

L'oïl employait aussi le mot *aver* :

« Bien i ad or, matistes e jacunces,
« E valent tut l'*aveir* de Rume. »
(*Chanson de Roland*, v. 638).

— Il y a en quantité or, améthystes et rubis, et ils valent plus, à eux seuls, que tous les trésors de Rome.

P. 108. — *Babalhas*, augmentatif de *babal* ou *babau*, bête, fantôme, être imaginaire dont on fait peur aux petits enfants : « Gara lo *babau*! » — Se couvrir le visage d'un masque pour faire peur aux enfants, c'est « faire lo *babau* ». Cf. *babarota*, cloporte, soit « petite bête », et le mot cantalien *babot*, féminin *babota*, petit insecte quelconque. Origine incertaine.

P. 142. — *Bombar*, produire un bruit sourd, exploser ; par extension, battre, frapper. De la racine onomatopéique *bomb*, qui a produit, aussi, le grec *bombos* (en latin *bombus*), bruit sourd.

De *bombar* sont dérivés : *bomba*, nom verbal, toupie, et son diminutif *bombil* ; *bombarda*, bombarde ; *bombardar*, produire une grosse détonation, bombarder ; *bombassau*, grand coup de poing.

Au figuré, *bomba*, correspondant au latin *pompa*, procession, cortège solennel, faste, luxe, magnificence, appareil, ostentation ; *bombansa* ou *bobansa* (par dénasalisation), faste, bonne chère, bombance ; *bombansar* ou *bobansar*, entourer de faste, mener joyeuse vie (en terme d'argot « faire la bombe ») ; *bombansier* ou *bobansier*, fastueux, prodigue, orgueilleux. L'ancienne langue d'oc avait, en outre, le subst. masc. *boban*, corrompu en *burban*, pompe, ostentation, générosité, magnificence, « *inanis gloria* » (Donatz Proensals).

« Lur *bobans* sera de sobre en jos ».

(Bertrand de Born, *S'ieu fos aissi*)

— Leur ostentation sera de dessus en bas.

« Et si la cortz del Puei e'l ric *bobans*
« No m relevon, jamais non serai sors. »
(Richard de Barbezieux, *Atressi cum*)

— Et si la Cour du Puy et la noble générosité ne me relèvent, jamais je ne serai debout.

P. 2. — *Cantau*, partie de l'enceinte fortifiée de Chilhac, située à droite de la porte nord. Nous n'avons pu savoir l'origine de cette dénomination : faut-il voir, dans *Cantau*, la racine *cant*, côté ?

P. 72. — *Cantia*, fourche à parc. Placées du côté extérieur d'un parc, ces fourches servent à soutenir les claies et à les ajuster. Mot celtique. De la racine *cant*, côté, la même que dans nos mots *chantel*, bord d'un pain, chanteau ; *chantelar*, couper en chanteaux ; *chanton*, angle, coin du foyer ; *chantier*, égal au français de même graphie, etc.

On trouve, aussi, cette racine dans le nom de lieu *Chanteuges*, qui est écrit *Cantogilum*, dans une charte de 936 : « *Cantogilum*, situm ex una parte super fluvius Halerii et ex altera parte super rivum Deje... » (H. Doniol, *Cartulaire de Brioude*, p. 346). Chanteuges, en effet, est assis sur l'angle formé par la réunion de la Desge et de l'Allier.

De même, *Cantium* est l'ancien nom du pays de Kent (Angleterre) ; c'est un pays d'angle : « Hujus lateris alter angulus, qui est ad *Cantium*... » (César, Commentaires, V, 13). Ce nom est écrit *Cantia*, dans Grégoire de Tours (Histoire des Francs, Liv. IV, chap. 26).

P. 64. — *Chabana* ou *chabona*, cabane. Bas latin *cabanna* (dans Isidore de Séville), hutte de vigneron, cabane. C'est le mot gaulois *capanna*, de la racine *cap*, couvrir. Cette racine a formé de nombreux mots, aussi bien en oïl qu'en oc : *capa*, chape ; *capel* ou *chapel*, chapeau ; *capota*, capote ; *capella* ou *chapella*, chapelle, etc., etc.

P. 42. — *Chabreta*, « chevrette », instrument de musique rustique en usage dans les montagnes du Massif Central. La « chevrette » se compose d'un sac en peau, « l'*oeire* », l'outre, auquel sont rattachés deux tuyaux accouplés, la « *chantarella* » et le « *bronzidor* ».

La *chabreta* est ainsi nommée parce qu'elle imite le bêlement de la chévre, *chabra*, en oc (latin *capra*). On l'appelle aussi la « *chabra* ».

On dansait, autrefois, la bourrée au son de la « chevrette », du fifre et du tambour.

P. 140. — *Chalendas*, au pluriel, la fête de Noël. Les Romains appelaient *Calendæ* le premier jour de chaque mois. Nos pères, ayant adopté leurs usages, disaient au vingt-cinquième jour de décembre : « Octavo Calendas », par abréviation de « octavo die ante Calendas » (januarias), c'est-à-dire le huitième jour avant les calendes, ou avant le premier jour de janvier.

Lorsque le christianisme se fut répandu et que Noël marqua le commencement de l'année, ce jour fut absolument « *Calendas* », parce qu'il était le plus remarquable d'entre ceux qui portaient le même nom.

« E si s'avenc entorn Nadal
« C'om apela *Kalendas* lai. »

(Peire Vidal, *Abril issio*).

— Et ainsi il arriva autour de Noël, qu'on appelle là « Calendes ».

« A *Calendas*, lo sant jorn de Nadal. »

(*Chronique d'Arles*).

— A Calendes, le saint jour de Noël.

Dérivés : *Chalenda maia* chanson qu'on chantait au mois de mai : *chalendier* (calendarium), calendrier; *chalendar* et *chalendal*, qui est des calendes.

P. 24. — *Chap*, tête, sommet, bout, extrémité de quelque chose. Au figuré, principe, chef, chef-lieu. Pour *cap*, réduction du latin *caput*, tête, chef. (Pour rendre le sens de *caput*, nous employons plutôt le mot *testa*).

Dérivés : *chabet*, chevet de lit ; *chabeissa*, perruque ; *chabussar*, plonger, jeter à l'eau ; *chassol* ou *chassou*, coussinet que l'on met à la tête d'un bœuf pour le lier au joug ; *capsol*, ancien droit seigneurial, lods ; *cabessier* ou *cabasser* (de *cabessa*, « cabèche », tête, en espagnol *cabèça*), celui qui est à la tête d'une troupe d'ouvriers ; *chabot*, qui a une grosse tête ; *chabiscot*, se dit d'un enfant qui a une tête gracieuse ; *chapolar*, tailler la vigne ; *cassar*, pour *capsar*, baisser la tête ; *se cassar*, se baisser ; *chabidar* (d'un bas latin *capitare*), somnoler, à cause des mouvements de tête qui se produisent pendant l'assoupissement ; *descapitar*, décapiter ; *achabar*, achever, proprement, « mener à chef » ; *escassar*, pour *escapsar*, décapiter, étêter, etc.

P. 8. — *Chaumassa*, chaleur ardente, canicule, pour *caumassa*, *calmassa* et *calimassa*. Du latin *calere*, être chaud.

Le mot français *chômer*, pour chaumer, est de même origine. Cf. les mots cantaliens *calima*, chaleur ardente, *calina*, petite chaleur, etc.

P. 2. — *Chilhac*, ancienne seigneurie ayant appartenu, au moyen âge, à la famille de ce nom, et située sur l'Allier (arr. de Brioude).

Dénote un bas latin *Ciliacum*, dérivé du celtique *Cilios* ou *Cellios* (voir Holder, *Dictionnaire d'ancien celtique*).

Les seigneurs du Four (dits) de Chilhac étaient aussi seigneurs de Sales (*alias Salas*), d'Alleret et de quelques censives, près de Chilhac. C'était une noblesse connue depuis Odilon du Four, écuyer habitant Chilhac en 1300. Elle avait pour armes : « D'azur, au chevron d'or, accompagné de trois étoiles de même ».

P. 64. — *Cobre*. De *cobre*, de relais, en réserve, de reste, en suffisance : « Avés pro de blat per semenar? » demande-t-on à quelqu'un. « — N'ai de *cobre* » répond-il. — « Aquest'annada, li vinhas son estadas bravas : ai mon *cobre* de vin ». — « Aquest an, ai mon *cobre* : cranhe res ».

Dérivé de *cobrir*, couvrir, cacher, garantir (bas latin *coprire*, du latin *cooperire*).

Cf. l'espagnol *cobro*, lieu où l'on garde une chose, où on la met en sûreté : « *Poner en cobro* », mettre une personne ou une chose en sûreté, la mettre dans un lieu où elle soit hors de danger.

P. 24. — *Codaca*, nom onomatopéique, par allusion plaisante au cri que pousse la poule qui vient de pondre.

P. 50. — *Combaneira*, littéralement, « Combe Noire » massif montagneux et boisé situé au-dessus du village d'Aubazac, sur la rive gauche de l'Allier, à peu de distance de Chilhac. Mot formé de *comba*, combe, vallée, et *neira*, noire.

L'expression « *lop de ves Combaneira* », désigne, à Chilhac, un homme grossier.

« P. 98. — *Copet*, petit sommet, nuque. Diminutif de *cop* ou *cup*, sommet d'un mont, d'un arbre. Origine celtique.

Copet est le nom d'un mont volcanique situé sur le territoire de la commune de Saint-Eble (Haute-Loire).

P. 60. — *Cossirar*, penser, considérer, rêver, imaginer, être dans l'inquiétude, soupirer. Pour *consirar* (dans le « Donatz Proensals »), réduction du latin *considerare*, regarder avec soin, examiner ; proprement, « regarder les astres ».

Dérivés : *consideransa*, considération ; *cossir* ou *cossire*, chagrin, rêverie, pensée, souci ; *cossiransa*, inquiétude ; *cossiraire*, morose, rêveur ; *cossiros*, pensif, chagrin, inquiet ; *cossirans*, en état de penser, de considérer.

Notre mot *cossirar* ou *consirar* avait son correspondant en oïl :

« Et je querrai d'amors joie et baudor,
« Car *consirer* d'amors ne me puis mie.

(Colin Muset).

P. 2. — *Cotinent*, incessamment, tout de suite. Pour *continent*. En latin, *in continenti* (sous-entendu *tempore*). Cf. le français *incontinent*.

P. 2 — *Covise*, réunion, vie commune, assemblée, société. Dans le Velay, groupe de femmes occupées à faire de la dentelle.

Dénote un bas latin *convitium*, venu du latin *convictio*, intimité, vie commune. Autres formes : *convit* et *covit* lat. *convictus*).

En oïl, *convi* et *convif* (lat. *convivium*). Cf. esp. et portug. *convite*, ital. *convito*, catalan *convit*.

« An tolt dons e *convitz*.
Giraud de Borneil : Lo doutz).

— Ont supprimé dons et festins.

« La maison où ils tenaient leurs grands *convis* ».

(Œuvres d'Alain Chartier, p. 44).

« En un *convif* où il y avait plusieurs assis à la table ».

(Amyot, *Traductions de Plutarque*, vie d'Antoine).

Dérivés : *covisar*, former un covise; *coviseira*, personne qui prend part au *covise*; *covisada*, durée du *covise*, ensemble des personnes formant le *covise*.

P. 164. — *Dengun* (aucune) personne. Pour *nengun*, nasalisé de *negun* (lat. *nec unus*). En ancien oc, *negun*, *neguna*, aucun, aucune, personne. En Limagne, « personne » se traduit par « *pa'un* » (pas un) ou par *n'arma* », abréviation de « pas una arma » (pas une âme). Cf. l'expression française « pas âme qui vive ».

Pas dengun, homme méprisable, sans honnêteté, sans bonne foi.

P. 48. — *Desparrar*, partir subitement, courir à toutes jambes. Dérivé de *esparra*, mouvement subit, écart; *esparra* était aussi le nom d'une ancienne arme de trait. D'après Pierre Malvezin, de la racine *spar*, variante de *scar*, fendre, séparer, disperser, rejeter, qui est dans le vieil irlandais *scarraim*, je fends, je sépare, le breton *di-skar*, abatis, etc.

Autres dérivés : *esparron*, échelon ; *esparrar*, écarter les jambes, glisser ; un autre *desparrar*, au sens de tirer, partir avec explosion, faire une décharge de mousqueterie, cité par Des Sauvages (Dictionnaire languedocien-françois, Nismes, 1785).

P. 34. — *Dralhar*, laisser des traces de pas sur une terre, dans un semis ; battre, frayer, fréquenter, en parlant d'un chemin ; courir, se sauver.

Dérivé de *dralha*, pour *drailla*, contracté de *draguilla*, pour *dragilla* (avec *g* dur), lequel est un diminutif de *draga*, sentier, passage, détour, chemin de traverse affecté au passage des troupeaux de moutons.

Autres dérivés de *draga* : *dragar*, courir par les sentiers, laisser des empreintes de pas sur les terres ; *draguegear* ou *draguechar*, fréquentatif ; *adralhat*, celui qui est en chemin, qui est en train d'aller ; celui qui aborde quelqu'un ou qui va quelque part avec un air empressé.

Dralhar est, quelquefois, corrompu en *draiar* (cf., dans Mistral, *travaia*, pour *travalhar ; Mireio*, pour

Mirelho, etc.). Mais il n'a rien de commun avec *dralh*, crible, et n'est pas de la même racine que « *dradzena* », criblure, ainsi que le prétend M. A. Dauzat. *Dralh* est le nom verbal de *dralhar*, cribler (ancien français « *drailler* »).

Dralhar, courir, dérive, par son formateur *draga*, de la racine *drag*, variante de *trag*, courir, la même que dans le gaulois *vertragos*, vautre, chien coureur, le latin *trahere*, et l'anglais *to trag*, tirer. (V. P. Malvezin, Glossaire de la langue d'oc).

P. 22. — *Empeitar*, embarrasser, gêner, empêcher, au propre et au figuré. Pour *Empeicar* (bas latin *impedicare*, du latin *pedica*, entrave). Proprement, « mettre des entraves ». Autres formes : *empaitar*, *empaichar*, *empachar*, *enpazar*, *empechar* (employées par les troubadours). Cf. espagnol, portugais : *empachar* ; italien, *impacciare* ; catalan, *empatxar*.

Dérivés : *empeita*, entrave, embarras, gêne, obstacle : « Moei te de per mis *empeitas* », ôte-toi de devant moi, ne m'embarrasse pas. *Empeitaire*, gêneur, indiscret ; *empeitada*, gêne momentanée ; *empeitos*, embarrassant, qui ne sait que gêner ; *empeitat*, embarrassé, retenu, occupé, empêtré ; animal auquel on a mis des entraves. *Fenna empeitada*, femme enceinte ; *empeitamen*, empêchement, *desempeitar*, débarrasser, délivrer ; *desempeita*, débarras ; *desempeitos*, serviable.

P. 10. — *Escenla* ou *Escinta*, clochette d'autel, clarine attachée au cou d'un animal, sonnette. Pour *esqinla*, nasalisé de *esqilla*, du tudesque *skella*.

Escenla se lit *ichenla* (l' e initial a la valeur de *i*, et le groupe *sc*, devant une voyelle, se prononce *ch*, comme en italien ; cf. *Brescia*, pron. *Brechia*).

Dérivés : *escenlar*, faire résonner une clochette, une sonnette ; *escenlaire*, celui qui sonne, homme ennuyeux ; *escenlada*, coup de sonnette, sonnerie ; *escenlon*, petite sonnette ; petite fille ; petit homme.

P. 40. — *Esfatar*, dépecer, déchirer de vieux linge, de vieilles hardes, et, généralement, déchirer sans effort.

Dérivé de *fata*, chiffon, autre forme du mot *pata*, lui-même forme de *peta*, pièce, coupure, qui a donné *petas*, augmentatif, *petassar*, raccommoder, *rapetassar*, mettre pièces sur pièces. Ce dernier est devenu, en français, *rapetasser*. De même, le francisé *fatras*, amas de chiffons, de guenilles, résulte de la contraction de notre mot *fataras*, dérivé de *fata*.

Pierre Malvezin relie *peta* au bas latin *petia* (en oc, *pessa*, en français, *pièce*).

P. 8. — *Esmaiar*, pour *esmagar* (préfixe *ex* et haut allemand *magan*, « pouvoir » être fort), étonner, troubler, chagriner, épouvanter ; proprement, selon la remarque de Littré, « ôter force et pouvoir ». Cf. le portugais *esmaiar* et l'italien *smagare*.

En oïl, *esmaer* et *esmaier* (dans la Chanson de Roland).

Nom verbal : *esmai*, surprise, trouble, ennui, peine, souci, émoi.

P. 34. — *Espartinar*, dérivé de *espartin*, pour *ves-*

pertin (bas latin *vespertinus*, repas du soir, du lat. *vesper*). L' « *espartin* » est le repas que font, l'après-midi, les journaliers et les paysans au lieu où ils travaillent.

Espartinar est, quelquefois, corrompu en *despartinar*.

Du même latin *vesper* sont dérivés : *vespre*, le soir (*vesperem*) ; *vesper*, étoile de Vénus ; *vesprada*, soiréé, veillée ; *vespras*, les vêpres ; *vespertillon*, chauve-souris ; *avespre*, subs. m., le soir; *avesprar*, faire tard, approcher de la nuit; *avesprir*, même sens.

L'oïl avait, aussi, ces mots.

P. 74. — *Espetar*, éclater, se crever; au fig., crever d'embonpoint. Formé du préfixe *es* pour *ex*, et de *petar*, dérivé de *pet* (bas latin *pettum*, du latin *peditum*, incongruité).

« Tals *petz* que son de corn vos semblaran. »
(Tenson de Montan et d'une Dame : *Ieu*).

— De tels pets que son de cor ils vous sembleront.

« Las castanhas del brasier
« *Peton* quan non son mordudas ».
(Un troubadour anonyme).

— Les châtaignes du brasier éclatent quand elles ne sont pas mordues.

Espet, nom verbal d'*espetar*, désigne un pétard ou un éclat de braise allumée qui s'élance avec explosion; le bruit d'une arme à feu. *Petegear*, c'est pétiller.

P. 98. — *Esquintar*, déchirer, briser, rompre, user; au figuré, fatiguer à l'excès. Ce mot, qui correspond, pour

le sens figuré, aux expressions françaises « *être brisé* », « être rompu », a deux variantes : *esquisar* ou *esquissar* et son nasalisé *esquinsar*.

On trouve, d'ailleurs, ces mots dans les textes anciens :

« Comenseron greumens a plorar e lurs vestis a *esquintar* ».
(Hist. abrégée de la Bible, fol. 19).

— Ils commencèrent à pleurer amèrement et à déchirer leurs vêtements.

« Que *esquinton* e pesseion per pessas totz los capels ».
(Cartulaire de Montpellier, fol. 144).

— Qu'ils déchirent et dépècent par pièces tous leurs chapeaux.

« L'autre *esquisset* sas gonelas ».
(Peire Cardenal, *Una Ciutat*).

— L'autre déchira ses tuniques.

« De sen blizaut de seda fetz un pan *esquinsar* ».
(Roman de Fierabras, v. 707).

— Il fit déchirer un pan de son bliaut de soie.

« Que l'amors, que m'aflama e m ponh,
« Si parta de lieys ni s'*esquis* ».
(G. de Cabestaing, *Ar vei*).

— Que l'amour, qui m'enflamme et me point, s'éloigne d'elle et se brise.

Esquisar, pour *esqisar*, peut être dérivé de la même racine que le sanscrit *chid*, pour ancien *skid*, le grec *skiso*, le latin nasalisé *scindere*, tous au sens de fendre.

Cette racine *scid* (avec *c* dur) est dénotée, en celtique,

par un *sceida*, dans le breton *skoaz*, épaule, le vieil irlandais *sciath*, aile, nageoire, soit division; le breton *scuid*, brisé de fatigue.

Quant à *esquintar*, pour *esqintar*, devenu en français, *esquinter*, c'est le latin *scindere*, qui nous est arrivé modifié par son passage dans la basse latinité. (Voir le « Donatz Proensals », dans lequel *esquins* est traduit par *scindat*, ce qui exclut le supposé *exquintare* de Darmesteter).

En ce qui concerne le sens absurde de « couper en cinq » attribué à *esquinter* par l'auteur du Dictionnaire Général, accueillons-le, tout au moins, par un sourire... D'où vient donc l'idée de ce partage en *cinq* plutôt qu'en *trois* ou en *sept?* Est-il jamais arrivé à quelqu'un de dire, dans le cas d'une extrême fatigue : « Je suis coupé en *cinq* »? Et le malheureux auteur, *esquinté* par un critique partial, a-t-il lui aussi, son pauvre corps en *cinq* morceaux?

Et que dire de nos Immortels qui refusèrent, en 1913, d'admettre *csquinter* dans leur Dictionnaire, sous prétexte que ce vocable n'avait pas d'origine connue, qu'il faisait double emploi avec *éreinter* et qu'il était isolé dans la langue française?

Le « Donatz Proensals », déjà cité, et les différentes acceptions rapportées au début de cet article démentent nos Académiciens : *éreinter* et *esquinter* ne se confondent pas, mais ils forment une gradation dont *esquinter* est le terme le plus fort. Enfin, le prétendu isolement du francisé *esquinter* ne se voit guère, si l'on rassemble les mots français de la même famille

que lui : *scinder*, *scision*, et, probablement, *étincelle* (1), *scintiller*, venus du latin ; *schisme* (division), *schismatique*, *schiste* (pierre facile à diviser), *schisteux*, venus du grec, tous de la racine *scid* (2).

P. 44. — *Farfolhar*, remuer dans les buissons, dans les broussailles, en parlant des animaux. Par extension, s'emploie, aussi, pour les personnes.

Pour *barfolhar* (l'*f* latin ayant remplacé le *b* celtique) et *barfodilhar*. Ce mot se compose du préfixe péjoratif *bes* et de *fodilhar* ou *fodiliar*, de la même racine que le latin *fodere*, pour un archaïque *fodare*, fouir.

Nous avons, aussi, *barbolhar*, remuer la vase avec les mains.

Darmesteter explique ainsi le français *farfouiller* : « Composé avec *foulller* et une particule d'origine inconnue ».

P. 8. — *Flac*, mou, lâche, qui manque de vigueur, faible, flasque (lat. *flaccus*).

« Quar la pelh a molha e *flacha* ».

(Tenson de Bertrand et de Gaubert).

(1) Ce mot, venant du latin *scintilla*, devrait être *escintelle*. La métathèse a produit *estincelle*, devenu *étincelle*.

(2) D'après Michel Bréal, *caedo* (pour *scaedo*) appartient, probablement, à la même famille, ce qui ajoute un nombre important de mots à ceux qui sont donnés ci-dessus : *concis*' *concision*, *décider*, *décision*, *inciser*, *incision*, *occire*, *césure*, *ciseau* et ses dérivés, *homicide*, etc. (Voir Bréal et Bailly, *Les Mots latins*, art. *scindo* et *caedo*).

— Car il a la peau molle et fiasque.

« Om de *flac* cor s'espavent' e s'esmaya ».

(G. Faidit, *Ja no crezatz*).

— Homme de cœur lâche s'épouvante et s'effraye.

Dérivés : *flaqir*, flétrir, se faner, passer ; autre forme, *flacir* (lat. flaccere) ; *flacar*, lâcher, fléchir, et, au figuré, mollir ; *flaqeza*, faiblesse ; *flacamen*, flasquement, mollement, lâchement ; *flaqegear*, fréquentatif ; *aflaqezir*, affaiblir (cf. *déflaquer*, terme scatologique, en argot).

Il y a lieu de remarquer que *flac*, selon Pierre Malvezin, pourrait être une forme de *blac*, même sens, d'uu celtique *blaccos*, égal au latin *flaccus*. Dans ce cas, il y aurait remplacement du *b* celtique par *f* latin. D'ailleurs, les mots ci-dessus ont une autre forme dans laquelle entre le radical celtique *blac* : *blacar*, *blaqessa*, *blaqegear*, etc.

P. 92. — *Se galar*, être à son aise, se réjouir. En Limagne, au sens particulier de « jouer », « prendre ses ébats », en parlant des enfants. Dérivé de *gala*, joie, le même que l'ancien français *gale*, l'italien et l'espagnol *gala* : un jour, un habit de *gala*, de fête, de « joie ».

Dans le dialecte des Cévennes, *se galaminar*, c'est s'égayer, se délecter ; *lo galapastre* est la bergeronnette, l'oiseau qui « réjouit les pâtres ».

Gala est d'origine celtique.

P. 14. — *Geacada*. En Velay et sur les confins, ce mot s'applique particulièaement à une poule dont le plumage est marqueté de nombreux petits points blancs sem-

blablement disposés à ceux que l'on remarque sur le bord antérieur des ailes du geai ou *geac*. Dans le Cantal, c'est le nom propre d'une vache ; il s'applique, d'ailleurs, comme qualificatif, à d'autres animaux.

Geac est la forme chuintée de *gac*, mot de nos pères, venu d'une racine onomatopéique qui se trouve, aussi, dans le breton. Autres formes : *gach*, *gas* (dans les Cévennes). L'ancien français avait *gai*, pour *gaic* : « Le *gai* qui sied sur l'arbre » (Raoul de Cambrai).

Dans le parler de Chilhac, *geac* est devenu *geaïn*, au diminutif, pour *geagin* et *gagin*. Ce mot correspond au breton *gegin*, même sens, également poar *gagin*.

Dérivés : *geaïna*, femelle du geai ; *geaïssa*, l'engeance des geais ; troupe de geais ; *geaïnon*, petit geai.

Geassa, pour *geacia* et *gacia*, nom de la pie, est de même origine.

P. 86. — *Giga*, jambe, en français « gigue », a formé *gigar*, agiter les *gigues*, courir, dont le fréquentatif est *gigonar*, marcher en tous sens, aller et venir, et, par extension, hésiter, toucher à tout, faire peu de travail utile. *Gigonaire* est synonyme de « mazette », « lambin ».

Giga est de la même racine que les mots latins *gigas*, géant, et *ciconia*, cigogne, P. Malvezin y ajoute « le nasalisé *cingeto*, de Vercingétorix, grand chef des guerriers, proprement de ceux qui marchent à la conquête ». Racine *cig* et *gig*.

P. 60. — *Goalha*, moquerie, plaisanterie, badinerie. Nom verbal de *goalhar*, plaisanter, se moquer. *Goalhar* est le parallèle du français *gouailler*, battre avec une

verge ; par extension, donner une correction verbale, se moquer (Voir P. Malvezin, *Dictionnaire des racines celtiques*.

P. 16. — *Goinar*, pousser des cris plaintifs, se lamenter. Pour *govinar*. Racine *gov*, crier, la même que dans le breton *govela*, gémir, pleurer, le grec *govein*, se lamenter, gémir.

P. 72. — Dans les expressions « tau gracia ». et « grand festa », les adjectifs *tau* et *grand* sont invariables, comme en latin : *talis*, *grandis* et les autres adjectifs faits sur le même modèle avaient, comme on sait, la même forme au masculin et au féminin. De là vient qu'en français *grand* est invariable dans « grand mère », « grand messe », « grand route », etc. Mais on a le tort de faire suivre cet adjectif d'une apostrophe, l'e muet que l'on prétend remplacer n'ayant jamais existé...

« Ceste *grant* guere ne deit munter a plus ».
(Chanson de Roland, v. 243).

« Si a *grant* joie
« El vergier ou dognoie ».
(Colin Muset, Volez oïr),

P. 14. — *Graupir*, saisir, agripper. Forme ouverte de *grapir*, dérivé de *grap*, griffe. Ce radical a donné de nombreux mots aussi bien en français qu'en oc : *grapa*, griffe ; *grapar*, saisir avec les griffes ; *grapaud*, crapaud ; *grapet*, diminutif, d'où est venu *grapetar* en français contracté « gratter » (pour *grapeter*) ; *grapinar* dérober ; *grapinhar*, griffer, etc.

P. 108. — *Grifol*, houx. Pour *agrifol* (latin *agrifolium*). Et une autre forme *agrevol*, dans laquelle ne s'est pas produite l'aphérèse de l'*a*. En nom propre, *lagrevol*, pour *l'agrevol*. Cf. l'espagnol *agrefolio* et l'italien *agrifoglio*, même sens.

P. 96. — *Gropas*, forte ondée de pluie. Pour *glopas* et *globas* (permutation de *b* et *p*), augmentatif de *glob* (latin *globus*, corps sphérique, peloton, globe). Cf. l'anglais *club*.

Le commentateur Macrobe (ve siècle) emploie *globi* pour désigner des flocons de neige : « *globi nivium* ».

Gropas a désigné, d'abord, une masse de nuages arrondis, puis, par métonymie, la pluie qu'ils produisent.

P. 26. — *Harbalant*, loquace, hableur, qui fait l'important, le fier, le généreux ; fanfaron. Pour *habalant* et *fabulant*, du latin *fabulantem*, accusatif de *fabulans*, lequel est dérivé de *fabulare*, causer, s'entretenir, inventer, mentir, et se relie à *fari*, dire, parler, par l'intermédiaire de *fabula*.

Pour l'*r* épenthétique, cf. *largea*, mot du parler de Chilhac, pour *lacha*, laiche ; et, pour le changement de *f* en *b*, cf. l'espagnol *hablar*, parler, pour *fablar* (lat. *fabulare*). Ce changement, fréquent, en latin, et, aussi, en oc, surtout dans le gascon, se rencontre même en français (*hardes* pour *fardes*). Le changement inverse s'est produit dans notre mot *fartalha*, pour *hortalha*).

Dans son *Dictionnaire languedocien-françois*, Des Sauvages donne « *abalan* » ou *abalous*, généreux, libé-

ral ». *Abalous*, pour *habalous*, vient du latin *fabulosus* porté aux légendes, aux contes, et confirme l'étymologie de *harbalant*. C'est dire qae nous ne pouvons être de l'avis de M. A. Dauzat, qui cite *arbalan* (Glossaire du patoîs de Vinzelles) et le fait venir de... arbalète ! !

P. 14. — *Jocador*, juchoir, dérivé de *jocar* dont le formateur est *joc*, barres sur lesquelles les poules se couchent. Autre dérivé : *jocada*, accouchée.

En ancien français, *juc* : « Et, à la vérité, il usait, quelquefois, de si rudes termes que les poules s'en fussent levées du *juc*. (Bon. Des Périers, *Les Contes et joyeux devis*, Nouv. XVI). Les dialectes du Nord, notamment le picard, ont *joquer* et *jouquer*, au sens général de coucher, se coucher, en parlant des personnes et des animaux.

De la racine *ioc*, en latin *iac*, dont le sens primitif est « jeter, lancer, »; le sens s'est étendu, ensuite, à l'idée de repos. Le verbe latin *jacĕre* et son inchoatif *jacēre* rendent ces deux sens : « *Jacere* lapides » ; — « Poma strata *jacent* sub... » (Cicéron).

Nos mots n'ont pas conservé le sens primitif.

P. 110. — *Justar*, jouter, combattre; par extension, « enlever des mains », s'emparer de quelque chose par la violence : « De raubaires lhi an *justat* sa moneda », des voleurs lui ont enlevé son argent. « Lo chin emportava la part, lhi l'ai justada », le chien emportait la viande, je la lui ai reprise.

Justar est le bas latin *juxtare*, proprement « joindre, faire joindre », venu, lui-même, du latin *juxta*, à coté de, près de.

Dérivés : *justa*, joûte; *justaire*, joûteur; par extension, celui qui prend quelque chose de force, voleur.

P. 98. — *Menar*, mettre en l'esprit, avoir en tête, être dans le dessein, projeter, et, par extension, faire penser, faire agir quelqu'un comme on veut, faire aller avec soi, conduire; amener, produire, engendrer; tramer, machiner. Ce verbe entre, avec des acceptions différentes, dans un grand nombre de locutions : « I a'n sacin de temps que zo mena », il a beau temps qu'il y pense, qu'il a ce projet en tête. — « Menar varalh », faire du tapage. — « Menar mester », faire un métier. — « Menar fioc », incendier. — « Menar li bestias », conduire les bêtes.

« *Mena* tos secretz a sabis homes ».

Trad. de Béde, fol. 75.

— Confie tes secrets à sages hommes.

« *Menan* gran baudor per tota la ciutat ».

(Vie de St-Honorat)

— Mènent grande allégresse par toute la cité.

« Can l'enten l'almiran, gran joya n'a *menada* ».

Roman de Fierabras, v. 2755.

— Quand l'émir l'entend, grande joie il en a montrée.

« Quan non poirai *menar* la langa «.

(Folquet de Marseille, Senher).

— Quand je ne pourrai remuer la langue.

Menar vient de la racine *men*, penser, la même que dans les mots latins, *mens*, esprit, intelligence; *memini*, je me souviens, *Minerva*, pour *Menerva*, déesse de l'in-

telligence, le grec *menos*, le sanscrit *manas*, « esprit ». l'anglais *mind*, même sens; l'allemand *meinen* « être d'avis ».

De la même famllle : *mena*, menée, négociation, état, condition, manière, façon; espèce, race, engeance; *menat*, semblable, pareil ; *menada*, conduite ; *menairas* ou *meneiras*, nom qu'on donne, dans la cérémonie des noces, à deux jeunes filles qui conduisent la mariée chez son époux et qui la couchent *demenar*, troubler la raison, agiter, tourmenter (en italien *dimenare*), *demenat*, dément, possédé, *ramenar* ou *remenar*, redire, répéter, les mêmes choses, rabacher.

En ancien français, *ramenar* se disait *ramentevoir* *ramenter* (du latin *mentem*) et *ramener* :

> « A ce propos ung dit *ramaine* :
> « De saige mere, saige enfant ».
>
> (Villon)

Ramener s'est, d'ailleurs, conservé dans l'argot parisien, avec son sens ancien. Quant au français *mener*, il a la même origine que l'italien *menare*, le portugais *menear*, l'ancien espagnol et l'oc *mènar*.

P. 78. — *Mingornel*, de très petite taille. Nasalisé de Miconel, avec *r* épenthétique. Cf. *minganelas*, petites mines, petites façons qui sentent l'enfant gâté (dans Des Sauvages). La nasalisation a amené un *g* à la place du *c*. *Miconel* est le diminutif de *micon* et de *mic*, petit, donné pour un celtique *miccos* ou *micos* par P. Malvezin. D'après notre savant compatriote, les noms propres Michon, Michot, Miquet, Mion, Miette, etc.; et nos mots *micha*, miche, *migea*, mie, *mialha*, petite chose,

etc., ainsi que l'oïl *mïoche*, tout petit enfant, seraient de la même origine.

P. 78. — *Neira*, puce, littéralement, « la noire » (latin *nigra*, noire). Il est à remarquer que *noir* et *noire* se disent *negre* et *negra*, à Chilhac. Neira semble emprunté au dialecte voisin. Cf. *Combaneira*, nom de montagne, déjà étudié.

Niella, nom de plante, nielle, veut dire, aussi, « la noire » (latin *nigella*, fém. de *nigellus*, diminutif de *niger*, noir).

P. 110. — *Novia*, jeune épousée. Littéralement, « la nouvelle ». Mot gaulois qui s'est conservé sans changement. Au masculin, *novi*, de *novios*, nouveau. En latin, *novus*, *nova*.

Dérivés : *novial*, nuptial; *noviadis*, achats faits pour un mariage.

P. 148. — *Pacha*, convention, accord, marché, pacte. Au moment de la conclusion d'un marché, l'acquéreur frappe de la main dans la main du vendeur.

En Limagne, *pacha* signifie, aussi, « joue », en souvenir d'une ancienne coutume qui consistait à prendre un enfant à témoin, au moment de la conclusion d'un *pacte*, et à le souffleter publiquement, afin qu'il se souvînt et pût, au besoin, en témoigner.

On lit, à ce sujet, dans *Le Livre des Gestes du roi Childebert III* : « Eptadius, noble de la contrée des *Arvernes*, et sa femme Salaberge, se firent concession mutuelle de tous leurs biens, et, *selon la coutume*, pour que la chose ne fût point oubliée, et qu'au cas néces-

saire il en fût porté témoignage, ils produisirent un enfant d'onze années, qui était de leur ville, et *sur les joues duquel plusieurs soufflets furent appliqués*, comme étant moyens de souvenir.

Pacha est pour *pacta*, du latin *pactum*. La graphie avec *ch* a été amenée par la prononciation chuintée du groupe *ct*, de *pacta*. Cf. *penche*, nasalisé de *peche*, peigne, venu du latin *pectem*.

Dérivés : *pachon*, soufflet; *pachonar*, souffleter. — « *Faire la pacha* », c'est aussi mettre fin à une querelle, à un différend.

P. 16. — *Pannar*, essuyer (avec un « pan »). Dérivé de *pan*, morceau d'étoffe, lambeau (latin *pannus*). Autres dérivés : *panna man*, essuie-main; *panna qiou*, pan de chemise, etc.

P. 44. — *Part*, viande. D'abord employé au sens de portion, ce mot a désigné, ensuite, particulièrement la viande, laquelle constituait, autrefois, la principale, et, souvent, la seule nourriture (latin *partem*, portion).

« Equiti Romano avidius vescenti *partes* suas misit ». (Suétone).

— Il envoya sa portion à un chevalier romain qui mangeait avec trop d'avidité.

P. 98. — *Pechaire*, littéralement, « pêcheur » (latin *peccator*). Ici, terme de commisération correspondant aux « poverino », « poveretto » « poverello » des Italiens, au vieux français « le pauvre » et à l'expression « bonnes gens » des paysans del'Angoumois et du Poitou. Diminutifs : *pechairon*, *pechaireta*.

« Quand la nuis es passade el jorz esclaire,
« E Girarz a perdut, non sat que faire
« Mais clamet sei dolent, caitif, pechaire ! ».
(Girart de Roussillon, fol. 128.

P. 82. — *Pelhar*, mordre à la peau. Dérivé de *Pel* ou *pelh* (latin *pellis*, peau).

Dans la fable « *Le Chien à qui on a coupé les oreilles* », La Fontaine a employé le mot *piller* dans le même sens :

» ..... car étant de nature
« A *piller* ses pareils..... »

Viennent aussi de *pel* : *pelha*, peau écorchée (de lapin, plus particulièrement), mauvais linge, chiffon, haillon ; *pelheta*, petite peau ; *pelalha*, corrompu en *pialalha*, pelure, écorce ; *pelher*, pelletier, peaussier ; *pelhissa*, pelisse ; *pelharia*, pelleterie ; *sobrepelis* (*superpellicium*), surplis ; *pelar*, corrompu en *pialar*, peler; *pelhard*, pauvre ; *pelhardisa*, pauvreté extrême; *pelhaire*, *pelharot*, chiffonnier, brocanteur ; *pelandra*, guenille ; *pelandrat*, déguenillé ; *pelhofa*, écale de pois, peau qui tient à la viande cuite ; *peloira*, peau dégoûtante des viandes, peau flasque et pendante des vieilles gens, femme de mauvaise vie ; *peloirar*, avoir une conduite indigne ; *espelar*, écorcher ; *espelat*, terme de mépris, etc.

P. 76. — *Pollet*, terme de tendresse (cf. l'expression latine « Meus *pullus* passer », dans Plaute). Diminutif de l'inusité *polle* (latin *pullus*, jeune, petit), dont le féminin est *polla* (pulla) ; en ol, *polle* :

» Ne ule cose non la pouret omque pleier
« La *polle* sempre non amast lo Deo menestier ».
(Cantilène de sainte Eulalie, v. 10).

Le langage populaire a conservé ce mot pour désigner une jeune femme, et, particulièrement, une personne adonnée à la galanterie : « une *poulle* ».

En nom propre de personne : *Poulle*.

P. 76. — *Poton*, baiser. Dérivé de *pot* (plus ordinairement *pota*, au féminin), lèvre, mot d'origine celtique. *Potonet*, diminutif ; *potonar, potonegear*, faire des baisers ; *potonaire, potonegeaire*, celui qui aime à faire des baisers ; *ponnar*, pour *potnar* et *potenar*, bouder, littéralement, « faire la lèvre ».

F. 94. — *Rabiscolar*, pour *Rebiscolar* (renforcement de la syllabe initiale) et *Reviscolar*, rétablir, ranimer, ravigoter, regaillardir. Proprement, « revivre » (du lat. *reviviscere*).

« Mas can lo mandamen fon vengut, le peccatz *reviviscolet* ».
(Trad. de l'épître de Saint Paul aux Romains).

— Mais quand le commandement fut venu, le péché ressuscita.

P. 30. — *Rambalhar*, emmêler, et, au figuré, tracasser, brouiller, se mêler mal à propos dans quelque affaire. Pour *rembulhar* et *embulhar* (voir Des Sauvages, Dict. languedocien-françois, art. *rambalia*). *Embulhar* ou *embolhar* est le contracté de *embolegar*, du bas latin *embulicare* (voir P. Malvezin, art. *emboulegar*). Dérivés : *rambalh* ou *rambol*, filasse de chanvre

de rebut, mêlée et tortillée, dont on ne tire qu'une étoupe grossière. Au fig., embarras, tracas ; *rambalhaire*, tracassier; *rambalhos*, embarrassant, qui occupe beaucoup d'espace. Étymologie incertaine.

P. 50. — *Sauvanirgues*, écart de Saint-Privat-du-Dragon, canton de La Voûte-Chilhac.

Ce nom est écrit *Silvignanicus* (pour *Silvinianicus*), dans une charte de 906 : ...villam meam quae vocatur *Silvignanicus*,... quae sita est in pago Arvernico, in comitatu Brivatensi, in aice Cantiliaco... » (Voir H. Doniol, Cartulaire de Brioude, charte n° 294). D'Arbois de Jubainville le dérive du cognomen *Silvianus*, venu, lui-même, du gentilice *Silvinius*. (Voir Recherches sur la propriété foncière, p. 577).

P. 124. — *Ronhar*, ruminer (lat. *ruminare*). Pour *romniar*, par métathèse.

P. 150. — *Soler* ou *Solier*, lieu exposé au soleil, au haut d'une maison, et destiné à faire sécher le linge; terrasse au dessus de la maison, étage, chambre haute ; par extension, charpente, plateforme plancher

« Un jorn anet juguant per un *solier* antic. »
(Vie de Saint Honorat).

— Un jour, il alla *jouant* sur un plancher antique.

Ce mot était aussi dans la langue d'oïl :

« Li barons a celle femme fu en haut *solier*, et si prioit Dieu k'il le délivrast... »
(Li Contes dou Roi Coustant l'Empereur).

En bas latin, *solerium*, du latin *solarium*, dérivé de *sol*, soleil.

P. 10. — *Suon* et *Suan*, sommeil, notamment à Chilhac (pron. *souon* et *souan*). Pierre Malvezin dérive ce mot d'un celtique *suounos*. Le latin *somnus*, sommeil, est, d'ailleurs, lui-même, pour un archaïque *svomnus*. Pour la forme ouverte *suan*, employée à Chilhac, cf. l'irlandais *suan* et le sanscrit *svapnas*.

En ancien oc : *som*.

Dérivés : *soniar* (lat. *somniare*), songer, rêver ; *sonios* (lat. *somniosus*), porté aux rêves ; *soniaire*, qui rêve.

P. 62. — *Varzelta*, cerisier. Du latin *viridia*, plantes verdoyantes, dérivé de *viridis*, vert, et devenu *verdia*, en bas latin (cf. *verdiarium*, pour *viridiarum*), puis *verja*, par chute du *d* et allongement de l'*i*. L'adjonction de la désinence *ella* a amené, ensuite, le renforcement de la syllabe initiale, et la simplification du son *dz* de la lettre *j*, laquelle s'est mutée en *z* dans la graphie *varzella*.

Verjan, verger, se trouve dans les textes des troubadours :

« Quan la novella flors par el verjan ».
(Bertran de Born, Quan la).

— Quand la nouvelle fleur paraît au verger.

« E' l flor brotonon par verjan ».
(B. de Ventadour, Quant erba).

— Et les fleurs bourgeonnent dans le verger.

Remarquons que la désinence *ella* n'est pas, ici, seulement diminutive; elle ajoute une idée de gentillesse, de grâce appliquée à certains végétaux en particulier. C'est ainsi que le peuplier, arbre remarquable par sa verdure, se nomme, en Limagne, *varzella*. Pour la même raison, sans doute, le cerisier a reçu, chez nous, ce nom.

ERRATA

Page 12, 2e ligne, lire : *que*, au lieu de *qui*.

Page 15, dernière ligne, lire : *portant*, au lieu de *portan*.

Page 28, 10e ligne, lire : *sent*, au lieu de *sant*.

Page 45, 21e ligne, lire : *trouveras*, au lieu de *tronveras*.

Page 76, après la 16e ligne, ajouter :

« — Ai ! de mon paure pollet ! L'ai trobat ! »

Page 77, 13e ligne, lire : *le*, au lieu de *e*.

Page 77, 15e ligne, lire : totas *lis* fenestras.

Page 98, 18e ligne, lire : si *sabias*.

Page 118, 2e ligne, lire : *hóme*. au lieu de *homme*.

Page 118, 13e ligne, lire : *elh*, au lieu de *eh*.

Page 124, 1re ligne, lire : mas *lis* polas.

Page 188, art. *espetar*, lire : *pettum* au lieu de *pellum*.

ENSENHADOR

	Pages
Lo Covise	2
Lo Conte delh Gealh	8
Una qu'ama pas lis flanhaires	20
Coma faguet Codaca per entrar elh ceih	24
D'autres cops	32
Lo lop que s'es fat monge	40
I a lops et lops	46
Joaneton a l'aiga	54
Apres chantar, chau rire	58
Plen Pognet	64
Plaidejat per la maire	78
Lo Boc per la peseira	82
Gigonaires !	86
La Rosa	92
De qu'ont chau pas !	114
Meitat Gealh	118
Un pauc d'ajuda fai grand ben	128
La Caia et lo Varrat	134
Lis coches elh fomarer	140
Lo Faure	148
A reveire !	170
Notes étymologiques	175

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON

BINDING SECT. SEP 10 1968

PC
3478
G5

Gilbert, Henri
La covisada

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY